

TRÉGUENNEC :

Une Archéologie du Paysage



Cricqueboeuf, 9 mai 2015

MEMBRES DU JURY:

Sébastien CHABBERT

Directeur de diplôme

Architecte gérant chez Wonderland Productions

Brent PATTERSON

Directeur de diplôme

Enseignant à ENSA Malaquais, La Villette

Roberto D'ARIENZO

Enseignant ESA

Architecte, docteur en architecture, chercheur

Catherine ZAHARIA

Professeur extérieur

Géographe, DEA Jardins-Paysages-Territoires,
Enseignant ENSA Paris-La Villette

Yvan MARZIN

Personnalité extérieure

Adjoint chef unité

Direction Départementale des Territoires et de la Mer du Finistère (29)

Mathieu-Hô SIMONPOLI

Personnalité extérieure

Architecte dplg, ingénieur eivp

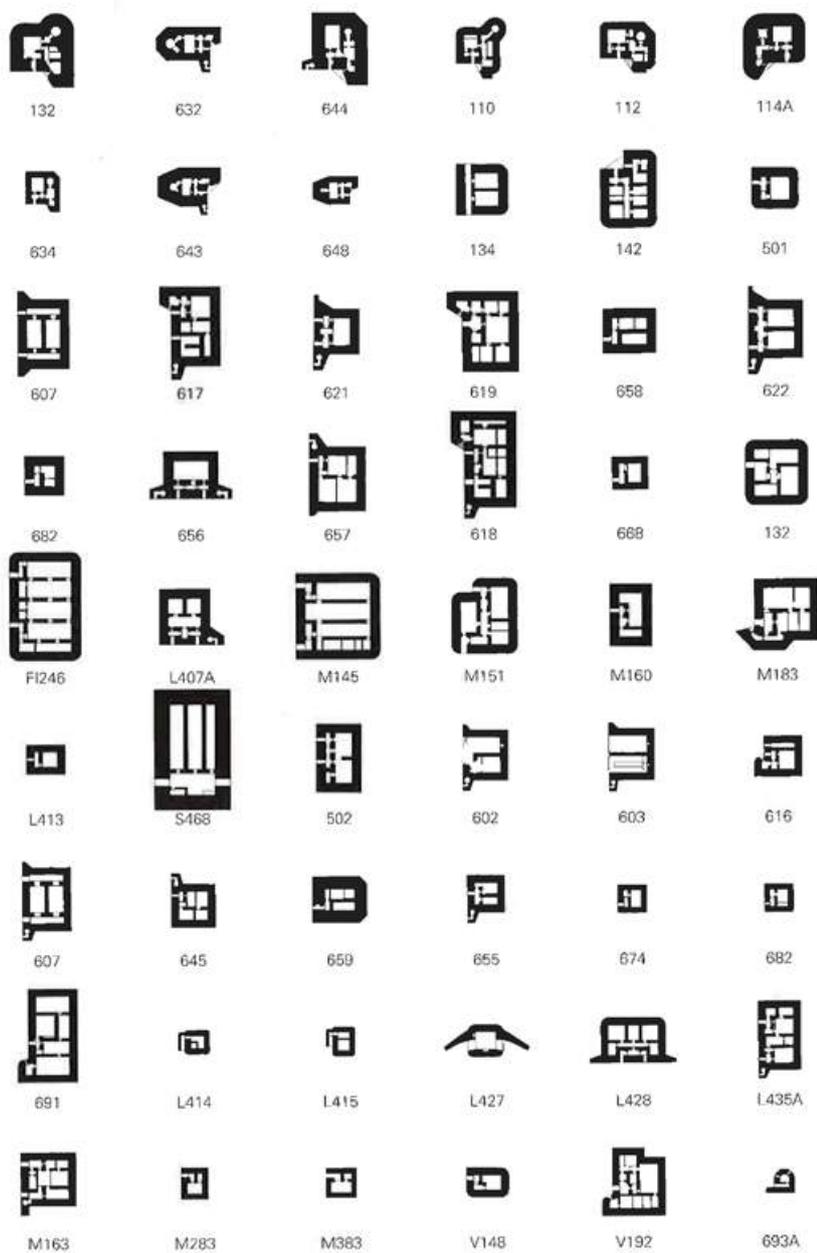
Christopher PHIPHAK

Architecte DESA

Architecte

Sommaire

Avant-Propos	7
Visites de sites	13
LES BUNKERS DU MUR DE L'ATLANTIQUE	21
- Des espaces inutiles ?	23
- Temporalité architecturale	33
- Idéologie & propagande	37
- Paradoxes du Mur	43
- Bunker Archéologie	49
- Le Mur de l'Atlantique aujourd'hui	53
- Quel site ?	65
LE SITE DE TRÉGUENNEC	67
- Présentation du site	69
- Historique du concasseur	79
- Le site aujourd'hui	95
- Un intérêt relatif	105
- La carrière communale	111
- Des projets de transformation	117
- Quel futur pour Tréguennec ?	123
Bibliographie	127
Remerciements	128



> Catalogue des différents modèles de bunker du Mur de l'Atlantique extrait du Typenheft



> 501, plage de Trévignon, Trégunc

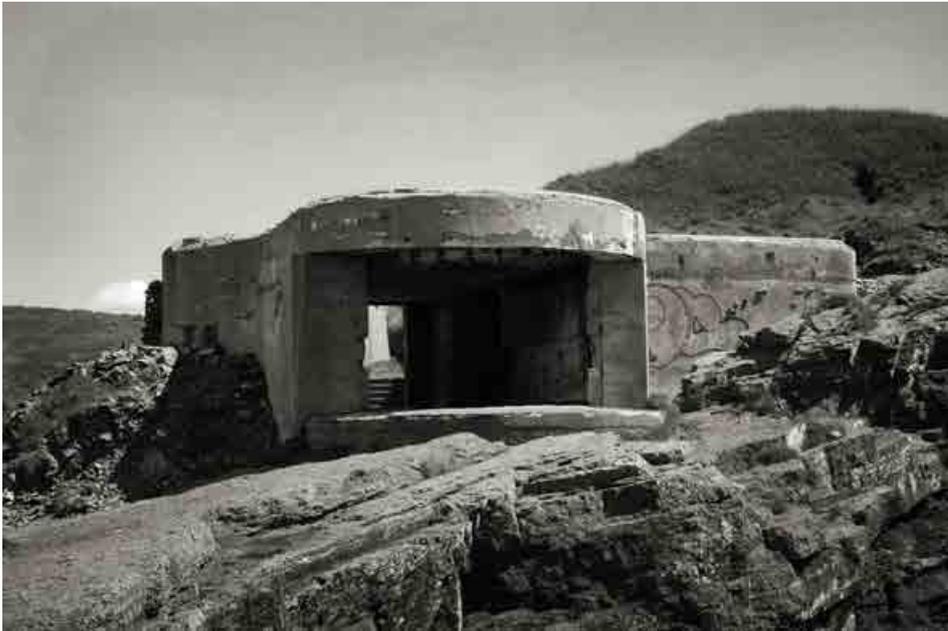
Avant-Propos

2016. Il y a soixante dix-ans, la Seconde Guerre Mondiale prenait fin, laissant derrière elle d'innombrables témoins de l'occupation allemande sur le littoral européen. Des côtes espagnoles à la Norvège, Hitler imagine le fameux *Mur de l'Atlantique*. Il en confiera la mise en place à *Todt* à partir de 1942, dans le but de défendre illusoirement son fameux " *Lebensraum* ", fraîchement conquis, d'une éventuelle offensive des Alliés par la mer. Ce mur constitue une véritable ligne de plusieurs milliers de structures de béton, des bornes marquant le territoire et réparties de manière stratégique sur des centaines de kilomètres: les *blockhaus*.

Établis selon des règles de construction bien précises (*Regelbau*), codés, normalisés, numérotés dans un catalogue, les *bunkers* sont des constructions uniques. Il en existe de toutes formes et de toutes tailles, réparties en différentes catégories: la forteresse, souvent portuaire, la batterie côtière à longue portée, la batterie d'artillerie lourde à moyenne portée et le point d'appui. À partir d'un *modèle* de base, chaque bâtiment est adapté aux conditions géographiques et stratégiques de son implantation, ainsi qu'aux exigences de l'armement.

Ici, aucune volonté esthétique sous-jacente, le bâtiment est conçu dans un *but unique* et très précis: assurer la défense du territoire et la survie de ses occupants. Tout le reste n'est que superflu. C'est la trajectoire potentielle des tirs de l'artillerie et l'économie des matériaux qui détermine la forme du bâti. C'est le fonctionnalisme poussé à son paroxysme: une *architecture utilitaire*.

Si le *bunker* intrigue autant et ne laisse personne indifférent, c'est parce qu'il questionne des principes fondamentaux de l'architecture: le volume, l'espace, l'ombre et lumière, la matérialité, la masse, les percements et les ouvertures, le rapport intérieur/extérieur, l'inscription dans un site... et les *réinterprète* à sa manière. Il est conçu selon un principe *soustractif*, où l'on vient creuser dans la masse.



> Phare, Îlot du Diable,
presqu'île de Roscanvel,
Crozon



> Vue sur l'horizon depuis
l'intérieur d'un Kwk,
île de Raguénez, Névez



> Reste d'un escalier de
Tobruk, Le Fort Bloqué

Le bunker est un *objet*, autonome, indépendant, absolu, sans fondations. Néanmoins, il cherche à se fondre dans la nature, à se camoufler dans les rochers, à se dissimuler dans le sable, à s'enfouir sous la terre. Sa *surface* est grise, lisse ou bien rugueuse, chargée d'empreintes, les angles sont absents comme sur une pierre polie par l'érosion. Sa *masse* est écrasante, indifférente, stoïque, prête à résister à toute épreuve, aux intempéries, aux catastrophes naturelles, aux affres du temps et de la guerre, tel un roc, *indestructible*.

L'espace est limité, étouffant, quasi claustrophobique. Les volumes sont trop réduits pour une activité normale, la hauteur sous plafond est identique à *l'épaisseur* des murs, la mobilité des corps y est réduite à un minimum, les gestes ordinaires deviennent impossibles. Finalement le bunker fait plus figure d'*habit* que d'habitat, il assure la *protection* de l'individu à la manière d'une carapace ou d'un gilet pare-balles mais ne permet pas la circulation. Ceci préfigure déjà la léthargie de l'homme dans un lieu qui évoque à la fois la *sépulture* et l'habitation tels les pyramides égyptiennes, les tombeaux étrusques et les structures aztèques.

A la fois protecteur et *menaçant*, accueillant et hostile, le bunker renvoie à l'image de la grotte. Ici l'ambiguïté entre espace intérieur et extérieur est absente, la rupture avec le dehors est claire. La vue est limitée selon des *cadrages* très précis. On est coupé du monde, dans une enceinte fermée. La lumière n'y pénètre qu'en de rares endroits, ne laissant qu'envisager la possibilité d'un ailleurs.

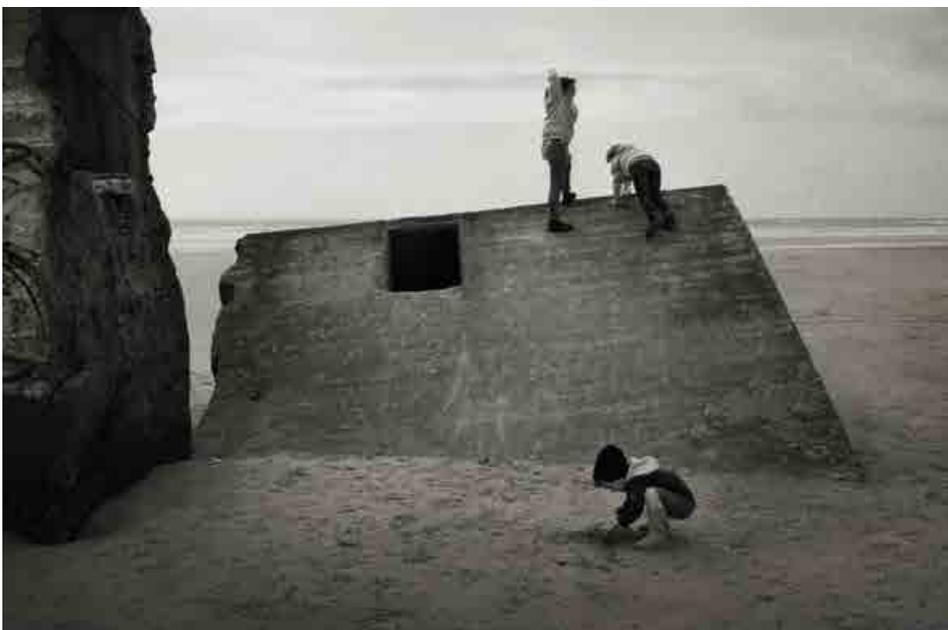
Ouvrage militaire par excellence, sacralisation de la rigueur de la construction allemande, quasi manifeste d'une certaine pensée de la guerre, le bunker est une *icône*. Si aujourd'hui, la valeur "émotionnelle", le sentiment de haine que pouvaient éprouver certains, au lendemain de la guerre, à la vue d'un *blockhaus*, perçu comme un *symbole* de l'occupation allemande, ou bien la joie ressentie face à leur démantèlement, est en grande partie disparue (à part chez les personnes les plus âgées), la *valeur historique* et *culturelle* de ces bâtiments est, elle, toujours bien présente. Témoignage d'un moment particulier de notre histoire, vestige d'une époque révolue, le *Mur de l'Atlantique* est désormais inscrit dans notre héritage, notre patrimoine, notre mémoire collective.



> Base sous-marine Kéroman III, Lorient



> M272 transformé en écurie, Pennedepie



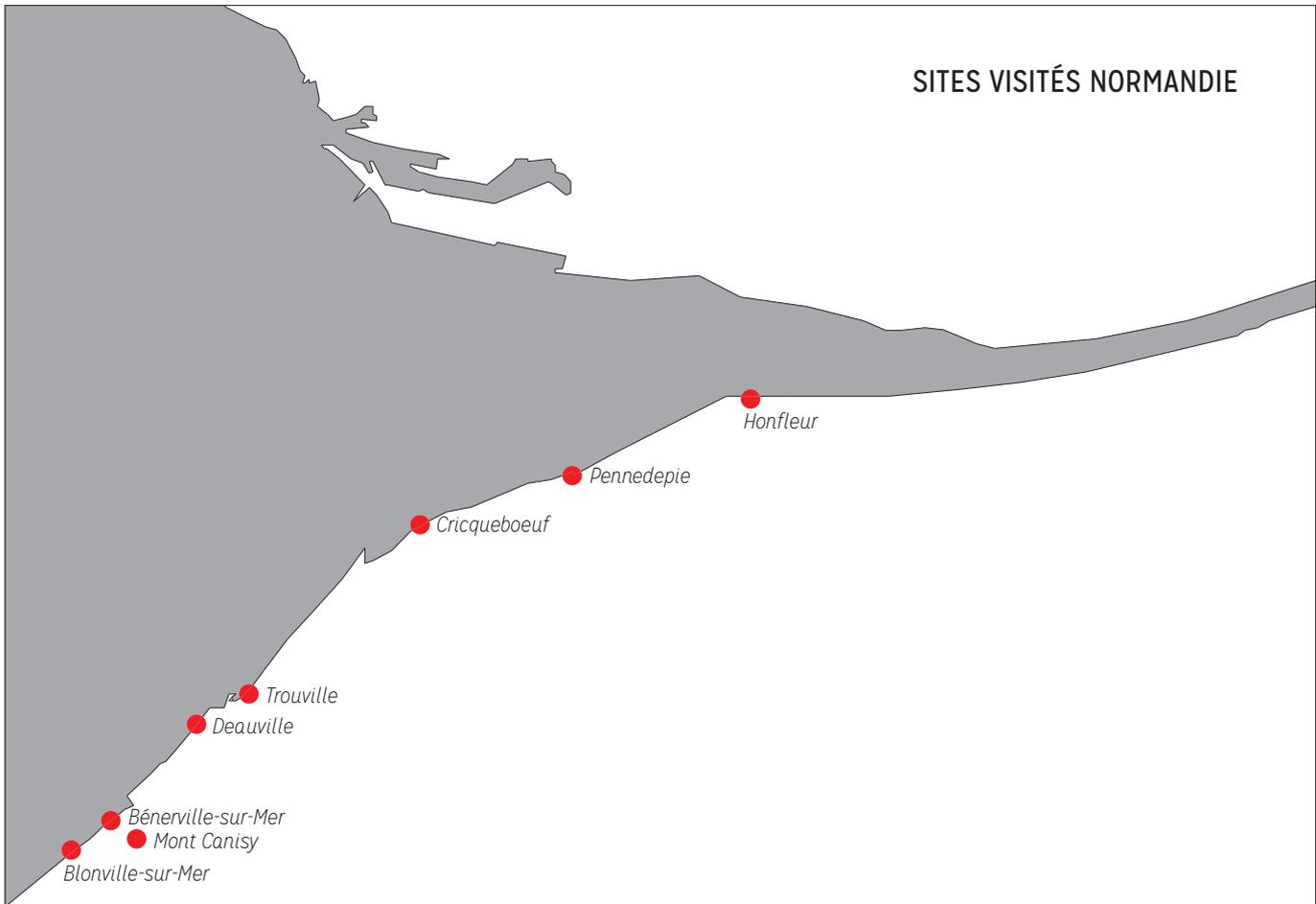
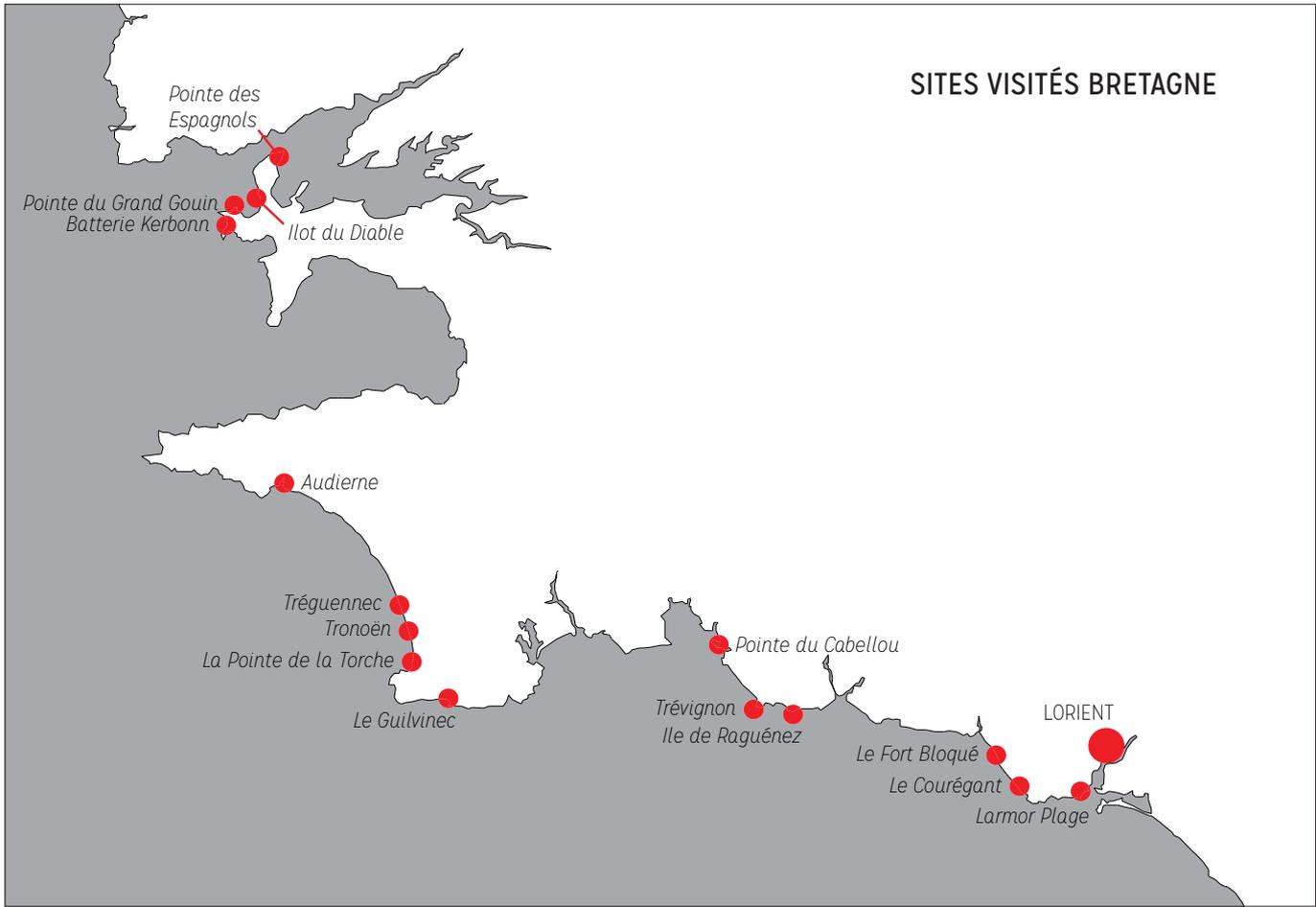
> R501, Plage de Tronoën, Saint Jean de Trolimon

Qui dit *patrimoine* dit nécessairement conservation de ces édifices. Si beaucoup sont aujourd'hui très endommagés, laissés à l'*abandon* et servent généralement de dépotoir, si d'autres ont été détruits, et si d'autres enfin gisent à moitié retournés sur les plages telles des bêtes échouées ou des épaves de sous-marins, beaucoup sont toujours en parfait état et ne demanderaient qu'à être réutilisés. Certains ont été *transformés* en musées, en mémoriaux mais tous n'ont pas vocation à devenir lieux de mémoire, de témoignage, et l'on pourrait leur imaginer d'autres fonctions moins solennelles. On tend désormais à leur reconnaître d'indéniables *qualités architecturales* et *plastiques* voire même une certaine *beauté*. Ne serait-il pas alors dommage de ne pas en faire quelque chose ?

Cependant, il faut toutefois se méfier de la manière dont ils nous sont parfois représentés. La grande *attirance* que l'on peut ressentir à la vue de certaines images, de certaines photographies nous aveugle souvent quant à la réalité de tels édifices. Que penser alors, de la démarche d'un Paul Virilio, arpenter les côtes françaises à la recherche de ces *bunkers*, qui, de par une approche sensible et poétique, via le texte et la constitution d'un catalogue photographique, tente de sublimer des constructions qui nous gênent et nous dérangent mais qui, lui, le fascinent ? Passée cette *adoration de l'image* qui révèle à nos yeux toute la violence, si brutale et si belle, de ces monuments monolithiques, passée cette idéalisation formelle du bloc de béton brut, de cet "*objet*", *archétype* de la guerre, rendu ici œuvre d'art, que reste-il ? Si ce n'est finalement qu'un simple exercice de style où l'*esthétisme* et la *perception* prennent le pas sur un questionnement véritable du devenir de telles constructions.

Et c'est là toute la question, est-il possible d'envisager une nouvelle *utilisation* de ces bâtiments pour la plupart aujourd'hui à l'abandon, après soixante dix ans d'inoccupation ? Comment *réinvestir* ces constructions conçues comme des lieux de "*survie*" dans un but si précis qu'elles n'offrent que peu de possibilités au *changement* ? Comment les transformer en espaces de vie, en espaces sociaux où l'homme a sa place sans pour autant les dénaturer ?

16 Mars 2015



Visites de sites

Bretagne (25/04 - 28/04): Lorient, Larmor Plage, Le Courégant, Le Fort Bloqué, Le Guilvinec, La Pointe de la Torche, Tronoen, Tréguennec, Audierne, Pointe des Espagnols, Ilôt du Diable, Pointe du Grand Gouin, Batterie Kerbonn, Trévignon, Pointe du Cabellou, Ile de Raguénez

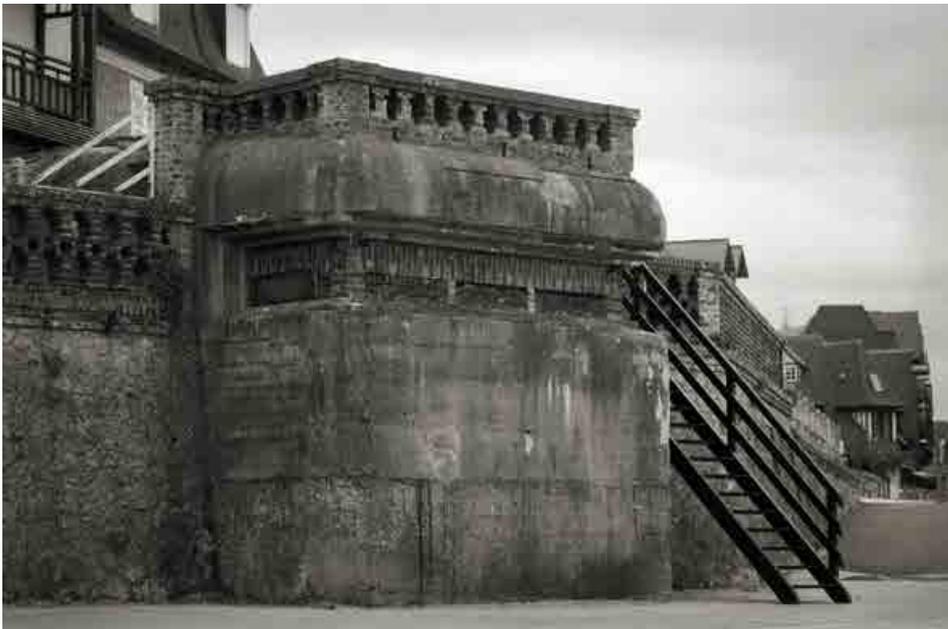
Normandie (08/05 - 09/05): Criqueboeuf, Pennedepie, Honfleur, Deauville, Bénerville, Blonville, Mont Canisy

Ces deux sessions de visites sur le terrain m'auront permis de me familiariser et de me rendre compte de la *réalité* des *bunkers* du *Mur de l'Atlantique*. On peut en observer de toutes les *formes* et de toutes les *tailles*, de l'énorme base sous-marine de Lorient jusqu'aux simples Tobruks, postes de tir pour une personne, semblables à des tanks immobiles.

Ce qui frappe tout d'abord, c'est le *désintérêt* général qui semble régner autour des *bunkers*. On cherche rarement à valoriser ces édifices et ils ne sont généralement pas indiqués sur les cartes ou bien sur les panneaux de signalisations. Par conséquent, il faut aller à leur recherche, *explorer*, demander des informations aux locaux pour pouvoir les débusquer. On retrouve alors une âme d'enfant participant à un jeu de pistes, une chasse aux trésors, une quête du "Gaal". Le principe de "*bunker-archéologie*", pour reprendre les termes de Paul Virilio, prend alors tout son sens. Après quelques tâtonnements, on finit par développer une certaine technique et un certain savoir faire pour trouver ces fameux *bunkers*. Le kit de l'explorateur comprend: un téléphone portable dernier cri avec internet (pour pouvoir repérer s'il existe des *blockhaus* dans la région et connaître leur emplacement approximatif), un appareil photo (avec une batterie de rechange, on ne sait jamais), une paire de jumelles d'époque récupérées du grand-père (pour un repérage à distance), une longue parka (pour profiter pleinement du climat breton et normand), des bottes (pour traverser des espaces intérieurs immergés ou jonchés de déchets), une lampe torche (pour y voir plus clair et plus loin) et évidemment un carnet (pour prendre des notes), un mètre (pour prendre des mesures) et une carte (pour noter les emplacements visités).



> 611, Pointe du Cabellou,
Concarneau



> Vf observation,
Bénerville-sur-Mer



> Tobruk partiellement détruit,
Bénerville-sur-Mer

La logique du *Mur de l'Atlantique* veut que ces *blockhaus* soient situés à proximité du littoral mais leurs situations géographiques restent assez variées: sur les plages (Tronoën, Pointe de la Torche, Audierne, Trévignon), sur des récifs (Ilot du Diable), au dessus ou à même les falaises (Batterie Kerbonn, Pointe des Espagnols), en retrait de la côte, dans des champs (Fort Bloqué, Tréguennec) sur des collines (Mont Canisy), ou même en ville (Lorient). Ceux-ci sont parfois extrêmement bien *dissimulés*, se fondant dans des parois rocheuses ou bien étant complètement recouverts de végétation.

Très souvent, les nazis choisissaient de s'établir à des emplacements comportant déjà d'anciennes *fortifications* françaises construites sous Vauban, à la révolution française, sous Napoléon ou bien encore durant la première guerre mondiale. C'est le cas notamment des *bunkers* présents sur la presqu'île de Crozon (Batterie Kerbonn, Pointe des Espagnols, Îlot du Diable) tout à l'ouest du Finistère, *lieux stratégiques* servant autrefois à protéger la Rade de Brest.

Beaucoup sont également aujourd'hui sur des propriétés privées (Bénerville sur Mer), et sont donc difficiles d'accès au public, sauf pour les personnes les plus téméraires. Leur *usage* dépend entièrement des habitants qui ne les réinvestissent que rarement. La prise en compte des qualités spatiales et architecturales de ces édifices et presque toujours inexistante et la plupart finissent par être réutilisés comme simples lieux de stockage, débarras, local, garde-manger, chaufferie etc.

Dans la majorité des cas, les *blockhaus* sont en assez mauvais état, certains à la limite de l'agonie, ayant subi des attaques pendant la guerre, et ayant été complètement délaissés depuis. Généralement ceux que l'on retrouve sur les plages sont partiellement *détruits* ou retournés, souvent recouverts de graffitis, de tags, remplis de détritrus, de sable, parfois immergés, ou ensevelis sous le sable, couverts de mousse et d'algues et ne peuvent plus servir à grand chose malheureusement. Ceux que l'on retrouve à proximité des villes sont, eux, murés pour éviter que l'on y pénètre ou bien complètement dissimulés par la végétation, et ne sont pas *reconvertis*. Ceux encore en bon état de conservation sont souvent convertis en musées (Batterie Kerbonn).

Les *bunkers* du *Mur de l'Atlantique* étaient organisés en batterie, c'est-à-dire en petits ensembles de constructions formant un tout cohérent et bien conçu mais où chaque élément peut fonctionner de manière complètement



> Batterie Locquetas,
Larmor Plage



> Île de Raguénez, Nevez



> Phare,
Îlot du Diable, presqu'île de
Roscanvel, Crozon

autonome. En effet, chaque unité était conçue de manière à pouvoir résister en cas d'attaque et permettre à ses occupants de **survivre** en complète autarcie pendant plusieurs jours.

Une construction très rapide de ces structures était permise grâce à un système rigoureux et ingénieux de **normalisation**. En effet tous les **bunkers** étaient **standardisés**, 700 modèles répondant chacun à des besoins différents. Tous les éléments nécessaires, hormis le ciment et le sable pour produire le béton, étaient produits à la chaîne et livrés sur place en kit, un “*Ikea*” avant l’heure.

Chaque structure disposait d'un **confort** certes rudimentaire mais plutôt de bonne qualité: chauffage, électricité, système de ventilation, couchettes, infirmerie... Les officiers les plus gradés disposaient, quant à eux, de quartiers bénéficiant d'espaces plus grands et de murs plus épais pour une meilleure protection.

Tous les **bunkers** possédaient une issue de secours, prévue pour pouvoir s'échapper discrètement en cas de besoin. Au moins un mur de l'édifice contenait une ouverture, une paroi factice en brique, que l'on pouvait détruire facilement, donnant accès à un conduit suffisamment large pour pouvoir passer.

Afin d'éviter l'asphyxie et les attaques de gaz, le système de **ventilation** était également très perfectionné. L'air entrant passait par un filtre, qu'un ventilateur redistribuait, une fois nettoyé, à l'ensemble du bunker via les conduits d'aération. L'air intérieur, pollué et en surpression, était évacué à l'extérieur par des bouches de surpression à contrepoids. Les canalisations étaient également orientées à l'oblique pour éviter que l'ennemi puisse lancer des explosifs ou des grenades à travers celle-ci.

Lorsque l'on pénètre à l'intérieur, l'**obscurité** est souvent quasi totale, une lampe torche ou un flash d'appareil photo m'étaient presque toujours nécessaires pour pouvoir circuler librement. Mises à part quelques rares meurtrières horizontales, plus destinées à permettre d'**observer** et d'attaquer l'ennemi qu'à réellement éclairer l'intérieur, les ouvertures sont souvent réduites à un strict minimum. On peut d'ailleurs parfois, dans les **bunkers** les mieux conservés, observer de vieux restes de câbles électriques ou bien d'anciennes canalisations.

L'**humidité** y est également très présente ce qui laisse présager que les conditions auraient été encore plus désagréables sans système de chauffage et de ventilation.



> Silos, usine de concassage de galets, Prat ar Hastel, Tréguennec



> Encusement 220mm K532, pointe du Grand Gouin, Camaret-sur-Mer



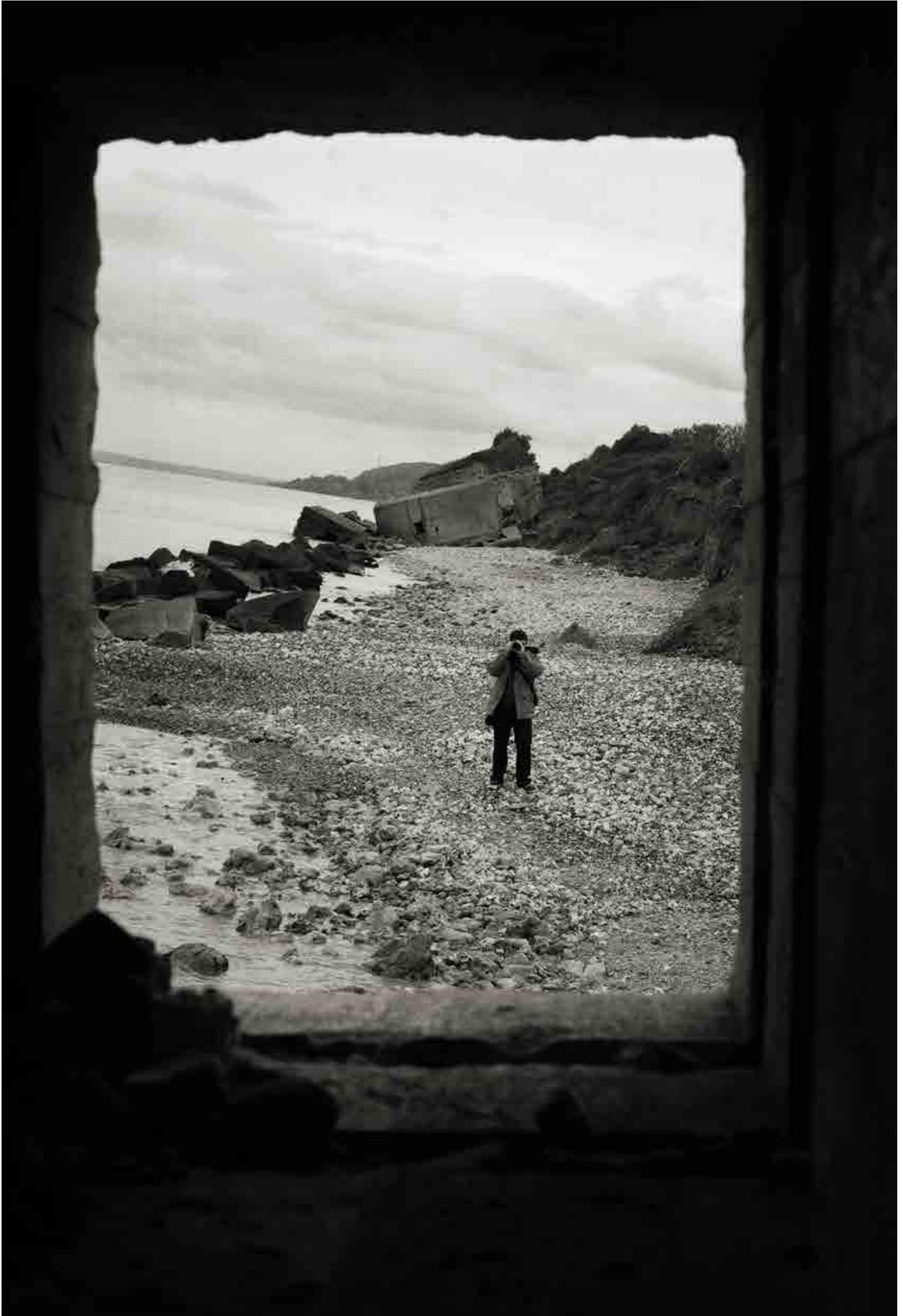
> Tobruk partiellement détruit, Bénerville-sur-Mer

Paradoxalement, si l'on ne se rend pas réellement compte de l'*épaisseur* des murs, le sentiment de *masse* à l'intérieur y est omniprésent, on peut ressentir tout le poids de l'édifice au dessus de nos têtes, en particulier lorsque l'édifice a légèrement basculé avec le *temps*. Curieusement, même si les espaces sont restreints, on ne ressent pas de claustrophobie, le corps y circule assez librement.

Parti avec l'idée de l'élaboration d'un *cahier de recommandations architecturales*, en sélectionnant une région particulière et en répertoriant et analysant les *bunkers* qui s'y trouvent, je reviens assez sceptique quant aux possibilités de transformations de ces édifices. Il s'agirait plutôt désormais de sélectionner un site, trouver "*la perle rare*" parmi l'ensemble du *Mur de l'Atlantique*, offrant des potentialités de projet intéressantes. Sur la vingtaine de sites visités au cours de ces deux voyages, quatre en particulier ont retenu mon attention de par leur qualité architecturale:

- L'*usine de concassage de galets* de Tréguennec
- Le *site du Grand Gouin* près de Camaret-sur-Mer
- La *batterie Kerbonn*, entre la Pointe de Pen-Hir et Camaret-sur-Mer
- Les *batteries* du Mont Canisy

26 Mai 2015



LES BUNKERS DU MUR DE L'ATLANTIQUE

D'un espace inutile

“J’ai plusieurs fois essayé de penser à un appartement dans lequel il y aurait une pièce inutile, absolument et délibérément inutile. Ça n’aurait pas été un débarras, ça n’aurait pas été une chambre supplémentaire, ni un couloir, ni un cagibi, ou un recoin. Ça aurait été un espace sans fonction. Ça n’aurait servi à rien, ça n’aurait renvoyé à rien.

Il m’a été impossible, en dépit de mes efforts, de suivre cette pensée, cette image, jusqu’au bout. Le langage lui-même, me semble-t-il, s’est avéré inapte à décrire ce rien, ce vide, comme si l’on ne pouvait parler que de ce qui est plein, utile, et fonctionnel.

Un espace sans fonction. Non pas ‘ sans fonction précise ’, mais précisément sans fonction; non pas pluri-fonctionnel (cela, tout le monde sait le faire), mais a-fonctionnel. Ça n’aurait évidemment pas été un espace uniquement destiné à ‘ libérer ’ les autres (fourre-tout, placard, penderie, rangement, etc.) mais un espace, je le répète, qui n’aurait servi à rien.

Comment penser le rien ? Comment penser le rien sans automatiquement mettre quelque chose autour de ce rien, ce qui en fait un trou, dans lequel on va s’empresse de mettre quelque chose, une pratique, une fonction, un destin, un regard, un besoin, un manque, un surplus ?

J’ai essayé de suivre avec docilité cette idée molle. J’ai rencontré beaucoup d’espaces inutilisés. Mais je ne voulais ni de l’inutilisable, ni de l’inutilisé, mais de l’inutile. Comment chasser la nécessité ? Je me suis imaginé que j’habitais un appartement immense, tellement immense que je ne parvenais jamais à me rappeler combien il y avait de pièces (je l’avais su, jadis, mais je l’avais oublié, et je savais que j’étais déjà trop vieux pour recommencer un dénombrement aussi compliqué): toutes les pièces, sauf une, serviraient à quelque chose. Le tout était de trouver la dernière.

J’ai pensé au vieux Prince Bolkonski qui, lorsque le sort de son fils l’inquiète, cherche en vain pendant toute la nuit, de chambre en chambre, un flambeau à la main, suivi de son serviteur Tikhone portant des couvertures de fourrure, le lit où il trouvera enfin le sommeil. J’ai pensé à un roman de science-fiction dans lequel la notion même d’habitat aurait disparu; j’ai pensé à une nouvelle de Borges (L’Immortel) dans laquelle des hommes que la nécessité de vivre et de mourir n’habite plus ont construit des palais en ruine et des escaliers inutilisables; j’ai pensé à des gravures d’Escher et à des tableaux de Magritte; j’ai pensé à une gigantesque boîte de Skinner: une chambre entièrement tendue de noir, un unique bouton sur un des murs: en appuyant sur le bouton, on fait apparaître, pendant un bref instant, quelque chose comme une croix de Malte grise, sur fond blanc; j’ai pensé aux grandes Pyramides et aux intérieurs d’église de Saenredam; j’ai pensé à quelque chose de japonais; j’ai pensé au vague souvenir que j’avais d’un texte d’Heissenbüttel dans lequel le narrateur découvre une pièce sans portes ni fenêtres; j’ai pensé à des rêves que j’avais faits sur ce même thème, découvrant dans mon propre appartement une pièce que je ne connaissais pas.

Je ne suis jamais arrivé à quelque chose de vraiment satisfaisant. Mais je ne pense pas avoir complètement perdu mon temps en essayant de franchir cette limite improbable: à travers cet effort, il me semble qu’il transparaît quelque chose qui pourrait être un statut de l’habitable. ”

Georges PÉREC,
“ Espèces d’Espaces ”,
(Galilée, 1974)

Des espaces inutiles ?

La problématique du *Mur de l'Atlantique* et de ses *bunkers* est celle d'un échec, un *échec* continu dans le temps. Cette réflexion part d'un constat simple, que l'on pourrait résumer de la manière suivante: les *bunkers* n'ont pratiquement pas servi, ils ne servent toujours à rien aujourd'hui, pourquoi devraient-ils servir à quelque chose demain ?

Dans “ *Espèces d'espaces* ”, Georges Pérec tente d'imaginer ce que serait un espace *inutile*, non pas un espace inutilisable, ou inutilisé mais un espace réellement a-fonctionnel, un espace qui ne *sert à rien*, qui ne remplit aucune fonction. Evidemment, il est fondamentalement impossible d'imaginer un espace vraiment inutile car dès lors que l'on cherche à l'imaginer, il va servir un but et donc devenir “ *utile* ”, pas en tant qu'espace mais en tant qu'*objet d'étude*, de réflexion. L'espace “ *inutile* ” nous sert à questionner “ *l'espace* ”, au sens large, en se définissant par opposition à celui-ci.

L'*espace* étant l'une de composantes principale de l'architecture, on peut se demander si un espace a-fonctionnel, sans usage peut encore être considéré comme étant de l'architecture et par conséquent: que faire d'un espace sans fonction ? Il y a-t-il besoin d'un *programme* pour faire architecture ? Ne peut-on pas apprécier un espace uniquement pour ce qu'il est ?

Qu'est ce qu'un espace “ inutile ” ?

La notion d'inutilité, pour un espace, semblerait logiquement se définir comme étant l'*absence d'usage*, mais est-ce réellement le cas ?

Un espace inutilisé est un espace dont on ne se sert pas à un moment donné, pour telle ou telle raison, mais qui pourrait potentiellement trouver une nouvelle *fonction*, un nouvel usage dans le futur. Il est dans un état de non-utilisation, comme peut l'être un bâtiment public une fois passées ses horaires d'ouverture. Par conséquent, la problématique de l'*inutilisation* d'un espace est quelque chose qui peut être résolu dans le *temps*.

Un espace *inutilisable* est un espace auquel on ne peut donner de fonction, (ou bien qui en possède déjà une différente de celle que l'on souhaite



> 641, pointe du Grand Gouin,
Camaret-sur-Mer

en faire) à cause de son *état*, de sa forme actuelle, de ses caractéristiques. Peut-être est-il même inaccessible mais on peut imaginer qu'en le transformant, en le modifiant, on pourrait le rendre utilisable et donc potentiellement "*utile*". Par conséquent un espace inutilisé ou inutilisable, malgré une absence de fonction, n'est pas réellement inutile, il est simplement dans un "*état d'inutilité*", et peut donc *changer*. Mais alors que serait donc un espace réellement inutile ?

On pourrait dire qu'un espace est inutile non seulement à partir du moment où il n'y a personne pour en faire l'*expérience*, pour l'observer, le parcourir, mais surtout à partir du moment où l'on ne sait même pas qu'il existe, comme un espace *inconnu* ou *oublié* en quelque sorte. En effet, si l'on n'a pas conscience de l'existence d'un espace, alors sa *présence* ou son *absence* ne font en réalité aucune différence. Un tel espace, pouvant être à la fois dans un état d'*existence* et de *non-existence* sans que cela ne change quoi que ce soit, peut être considéré comme "*inutile*".¹

1. Dans "*inutile*" on entend bien évidemment inutile à l'homme, sans quoi cette réflexion n'aurait pas de sens puisque un espace comme un terrier par exemple est inutile de notre point de vue, mais utile aux animaux qui y résident.

Imaginons un espace ayant eu un jour une *fonction* mais qui avec le temps est devenu *inutilisé*. Un espace qui s'est même peut être dégradé jusqu'à en devenir *inutilisable*. Un espace qui a été dans cet état tellement longtemps qu'on ne sait même plus qu'il est là, que les générations qui l'ont connu sont éteintes depuis longtemps, emportant avec elles cette *connaissance*. Un espace que le temps a dissimulé, que la nature a recouvert et rendu inaccessible, qui a petit à petit disparu de nos esprits, de notre *mémoire*. Voilà un espace que l'on pourrait, peut-être, qualifier d'inutile.

Un espace "*inutile*" a pu donc être "*utile*" par le passé, fonctionnel, mais est simplement devenu inutile avec le *temps*. Plus qu'à une notion de fonctionnalité, d'usage, la notion d'inutilité d'un espace est plutôt liée à une notion de *temporalité*. Avec le temps, un espace peut être successivement utile, inutilisé, inutilisable même, sa *disparition* le rendant enfin "*inutile*"... du moins jusqu'à sa *redécouverte*.



> Entrée de la grotte de Lascaux
aujourd'hui inaccessible

L'exemple de la grotte de Lascaux

Penchons nous sur le cas de la *grotte de Lascaux*, particulièrement intéressante dans le cadre de cette réflexion. Alors qu'on ignorait totalement son existence, des jeunes enfants la **redécouvrent** purement par hasard, grâce à leur chien, dans les années 1940. A l'intérieur de cette grotte sont retrouvées des peintures rupestres réalisées il y a plus de 17 000 ans par les premiers hommes, l'une des formes d'arts la plus ancienne connue à ce jour. Leurs **valeurs historiques et patrimoniales** s'avèrent être inestimables. Le site est rapidement inscrit aux *Monuments historiques* et à l'*UNESCO*, quelques années plus tard, et est bien entendu ouvert au public pour des visites. Seulement, après quelques années d'ouverture, on se rend compte d'une **altération** des peintures. Celle-ci est due à un excès de dioxyde de carbone induit par la respiration des visiteurs, qui provoque une acidification de la vapeur d'eau expirée corrodant les parois. À cause de la température trop élevée et des éclairages artificiels, on commence à observer le développement d'algues et de mousses menaçant sévèrement l'intégrité des ces peintures. Par conséquent, après avoir tenté plusieurs moyens pour résoudre ces problèmes, on décide finalement de totalement interdire l'accès à cette grotte et ce, de manière **définitive**.²

2. La création d'une nouvelle grotte Lascaux II, copie de l'originale à l'identique soulève également de nombreuses questions intéressantes mais qui ne seront pas développées dans la présente étude.

L'espace redevient de nouveau **inaccessible** à jamais, **inutilisé**, **inutilisable** mais pas **inutile** pour autant. Il a exactement le même statut, les mêmes caractéristiques qu'avant sa découverte, à la différence près que l'on connaît désormais son existence. Il a désormais une " *valeur* ", non pas spatiale (puisque l'on peut plus avoir une expérience de l'espace) mais **symbolique** de par ce qu'il contient, de par ce qu'il raconte: un **témoin du passé**.

Ainsi la redécouverte d'**espaces disparus** (ou " *inutiles* " selon la définition qui en est faite ici) pourrait s'apparenter à ce que l'on appelle l'**archéologie**. Le fait que Paul Virilio choisisse de nommer son livre " *Bunker Archéologie* " n'est pas anodin. Son travail relève réellement de l'archéologie, la recherche sur le terrain d'objets du passé³. Dès lors, l'un des rôles de l'archéologue serait, entre autres, par le biais de son travail, d'étudier, de comprendre afin de redonner une fonction, une " *valeur* ", à des espaces " *inutiles* ", les transformant en " *objets* " riches de sens, comme ce fut le cas des temples et des tombeaux égyptiens par exemple.

3. Paul VIRILIO,
" *Bunker Archéologie* ",
(Centre Georges Pompidou,
1975) p.11

" *Mon objectif était purement archéologique, je traquais ces formes grises pour qu'elles m'enseignent une part de leur mystère, une part de ce secret qui tenait en quelques phrases: pourquoi ces constructions extraordinaires, comparées aux villas de mer n'étaient perçues, ni même reconnues ? Pourquoi cette situation aberrante face à l'Océan ? Cette attente devant l'infini marin ?* "

L'inhabitable

“L'inhabitable: la mer dépotoir, les côtes hérissées de fil de fer barbelé, la terre pelée, la terre charnier, les monceaux de carcasses, les fleuves bourbiers, les villes nauséabondes.

L'inhabitable: l'architecture du mépris et de la frime, la gloriole médiocre des tours et des buildings, les milliers de cagibis entassés les uns au-dessus des autres, l'esbroufe chiche des sièges sociaux.

L'inhabitable: l'étriqué, l'irrespirable, le petit, le mesquin, le rétréci, le calculé au plus juste.

L'inhabitable: le parqué, l'interdit, l'encagé, le verrouillé, les murs hérissés de tessons de bouteilles, les judas, les blindages.

L'inhabitable: les bidonvilles, les villes bidon.

L'hostile, le gris, l'anonyme, le laid, les couloirs du métro, les bains-douches, les hangars, les parkings, les centres de tri, les guichets, les chambres d'hôtel.

Les fabriques, les casernes, les prisons, les asiles, les hospices, les lycées, les cours d'assises, les cours d'école.

L'espace parcimonieux de la propriété privée, les greniers aménagés, les superbes garçonnières, les coquets studios dans leur nid de verdure, les élégants pieds-à-terre, les triple réceptions, les vastes séjours en plein ciel, vue imprenable, double exposition, arbres, poutres, caractère, luxueusement aménagé par le décorateur, balcon, téléphone, soleil, dégagements, vraie cheminée, loggia, évier à deux bacs (inox), calme, jardinet privatif, affaire exceptionnelle. ”

Georges PÉREC,
“Espèces d'Espaces ”,
(Galilée, 1974)

Le cas des bunkers

Si l'on transpose maintenant ce raisonnement aux *bunkers*, on remarque que, mises à part quelques uns transformés en musées et d'autres se trouvant sur des propriétés privées, généralement convertis en débarras ou en espaces de stockage, une grande majorité d'entre eux est dans un état d'*abandon* et de *dégradation* le plus total, offrant finalement peu d'espoir quant à une éventuelle possibilité de *reconversion*. Dès lors, on peut les considérer, sans trop d'hésitation, comme des espaces inutilisés puisque de toute façon inutilisables. Mais sont-ils "inutiles" pour autant ?

Contrairement à la grotte de Lascaux, les *bunkers* du *Mur de l'Atlantique* n'ont jamais réellement été des espaces disparus ou oubliés. Bien qu'abandonnés, ils sont toujours accessibles aujourd'hui et offrent toujours une expérience spatiale³. Les personnes ayant vécu la guerre ont pourtant tout tenté pour qu'on les oublie, pour les faire *disparaître* de la mémoire collective mais sans jamais y parvenir complètement. La végétation les a recouverts et le sable les a engloutis mais seulement partiellement. Les *bunkers* sont toujours là, lentement *transformés* par le temps qui s'écoule.

3. Même si celle-ci est très différente de celle que pouvait avoir les soldats de la Wehrmacht

Une nouveau rôle

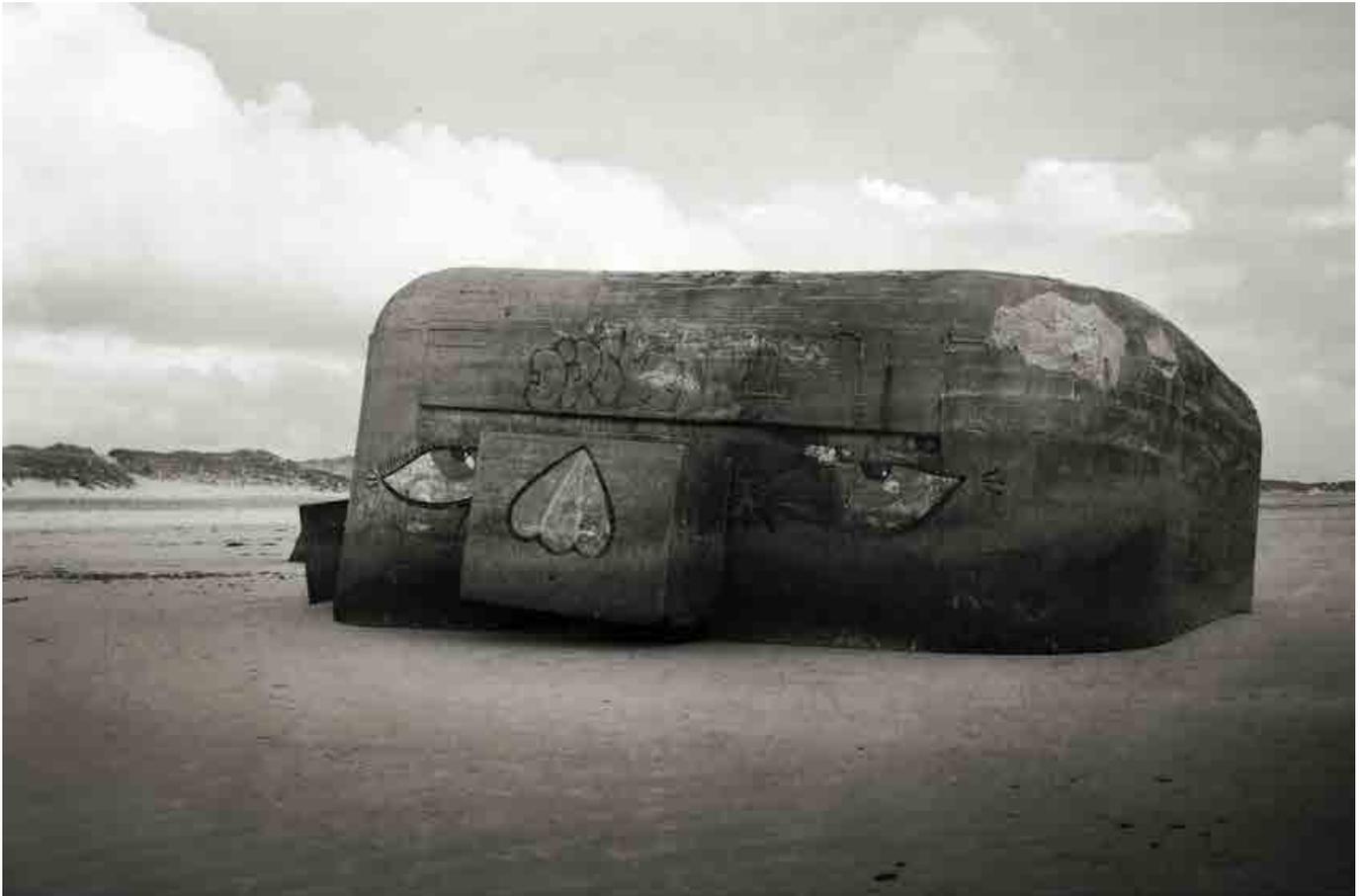
Avant de trouver un nouvel *usage* aux *bunkers*, retournons en arrière. A quoi servaient-ils à l'origine ? Réponse simple: à défendre le littoral européen d'une éventuelle attaque des Alliés, bien qu'ils se soient révélés inefficaces, voire même complètement inutiles. Une solution logique serait alors de leur rendre leur *fonction d'origine* mais la guerre ne se fait plus aujourd'hui comme on la faisait durant la seconde guerre mondiale. Le *Mur de l'Atlantique* marquera la fin des fortifications en tant qu'instrument de guerre, rendant les *bunkers* "inutiles" de ce point de vue. Mais alors que faire de ces constructions ?

4. Un peu à la manière d'un ready-made, en décrétant un objet comme étant de l'art, celui-ci perd son statut de simple objet fonctionnel pour devenir une œuvre riche de sens, illustrant un propos et bénéficiant d'une aura.

On peut approcher le problème de deux manières différentes: dans un premier lieu considérant les *bunkers* d'un point de vue simplement technique. Il s'agirait alors de trouver un moyen de rendre "utilisables" des espaces abandonnés en leur appliquant des *transformations* spatiales. Dans second lieu, en considérant les *bunkers* non plus en tant qu'*espace* mais en tant que *symbole*.⁴ On pourrait ainsi les laisser dans leur état d'inutilisation tout en leur donnant

un nouveau rôle. C'est ce qu'ils représentent, l'histoire qu'ils nous transmettent qui deviendrait primordiale. Un moyen de se rappeler ce qu'il s'est passé il y a maintenant soixante-dix ans. Ils prendraient alors le rôle de “*médium* ” nécessaire à la mémoire.

Si les *bunkers* ont été conçus pour résister aux attaques et aux bombes, en réalité ils résistent à la *réappropriation spatiale* car on ne sait que faire de leur espaces trop restreints. Ils résistent surtout à la mort du nazisme, à leur propre mort, comme s'ils avaient été laissés de manière permanente au purgatoire. Finalement les *bunkers* ne posent pas vraiment la question de l'espace, ils posent la question du *temps*. Comment le *temps* transforme la matière, la pensée, l'idéologie, le discours, les usages, l'histoire. Comment il nous fait *oublier* et comment l'*architecture* peut agir comme une madeleine de Proust.



> 501, Tréguennec

Temporalité architecturale

Lorsque l'on conçoit un bâtiment, lorsque l'on crée de l'architecture, on pense avant tout en terme d'*espace*. L'architecte le manipule, le dessine, lui donne forme, pour ensuite lui appliquer des usages. L'espace constitue son principal outil car il est quantifiable, mesurable, certain, permanent, fixe, invariable. Une dimension spatiale donnée restera toujours la même, alors que le *temps*, lui, est incertain, en perpétuelle évolution. Il affecte nos mémoires, la matière, la terre, les sens, il dilue, il lisse, il érode, il fait disparaître. On peut essayer d'anticiper, de prévoir mais à un certain degré seulement.

Dérisoires monolithes

Ce qui est intéressant dans le *Mur de l'Atlantique*, c'est la contradiction qui y règne: des objets rigoureusement maîtrisés d'un point de vue spatial, normalisés, côtés, quantifiés, classifiés mais un véritable fiasco du point de vue du *temps*. Le "Mur" est construit dans un contexte bien particulier, celui de la guerre, les *bunkers* répondant à une fonction *unique* et bien *précise*. La guerre n'était qu'une situation extraordinaire, une étape nécessaire, dans un processus de transformation politique, de conquête territoriale souhaités par les nazis avant de pouvoir assouvir leur *domination* sur le monde. Par conséquent, on peut légitimement imaginer que le rôle de ces constructions n'était que *temporaire*, éphémère puisqu'elles ne seraient plus nécessaires une fois la guerre terminée.

Cependant, de par leur nature défensive, elles ont été conçues pour *résister*, pour durer, au delà de la durée de la guerre elle-même et donc sont toujours existantes aujourd'hui bien après être devenues complètement *inutilisables* et *obsolètes*.

Aujourd'hui, le *Mur de l'Atlantique* est boursoufflé, pathétique, on en viendrait même, comble de l'ironie, à avoir de la compassion pour l'œuvre nazie. devant le spectacle que nous offre les *bunkers*, ces "forteresses du dérisoire" comme les appelle le photographe Jean-Claude Gautrand. Plus qu'une architecture de la guerre c'est une architecture de l'absence, du vide, du rien, de l'inutile, une illusion, un mirage.



> 600, Cricquebœuf

Durée de vie d'un bâtiment

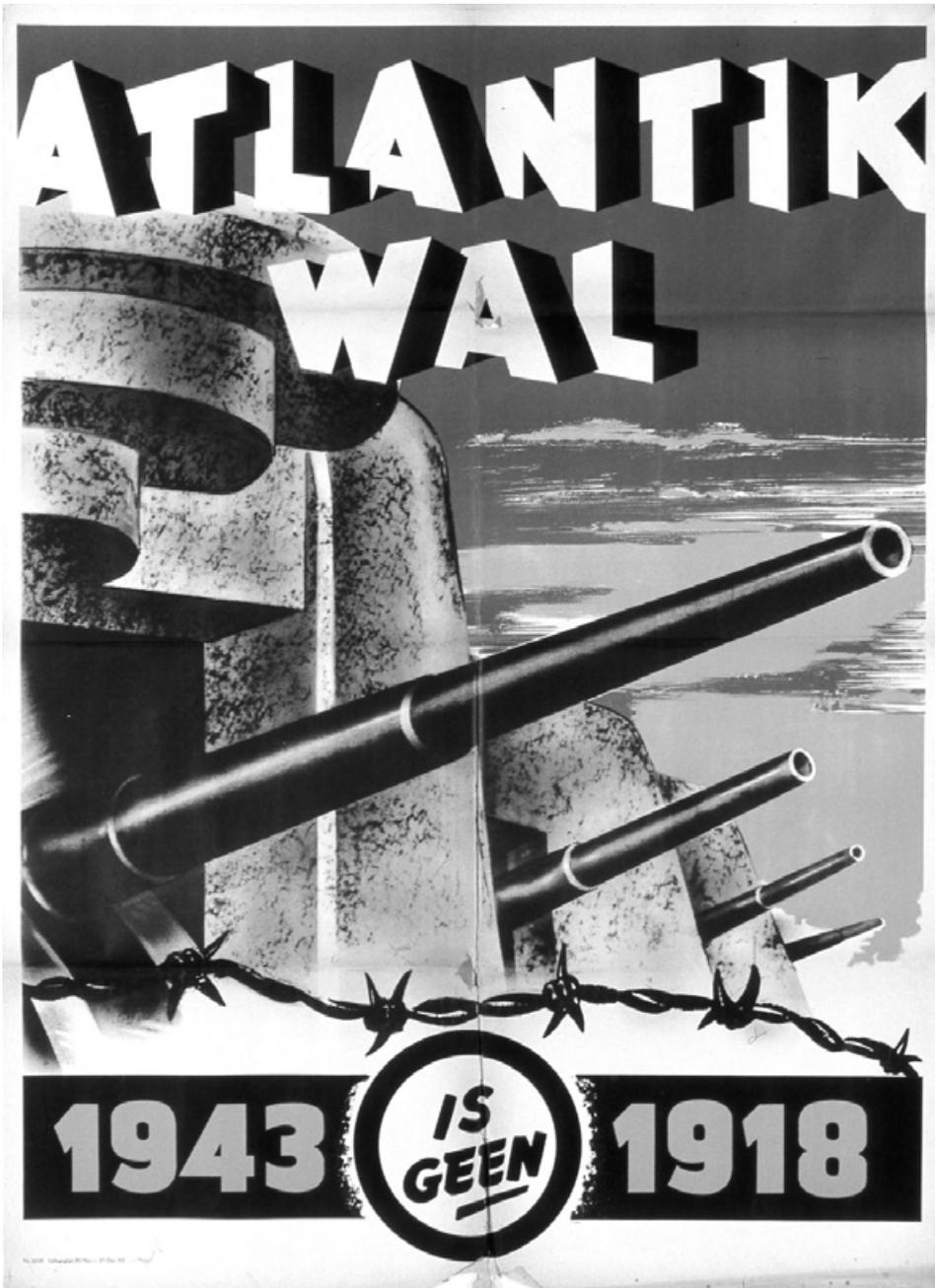
Il n'y a jamais eu une pensée de “ *l'après* ” en ce qui concerne les **bunkers**. Ceci est parfaitement compréhensible, dans l'**urgence** de la guerre, on a voulu construire le plus **rapidement** possible et en très **grande quantité** pour se prémunir d'une éventuelle attaque des Alliés, la question de la pérennité de ces structures n'était que secondaire. Paradoxalement, Hitler, dans toute sa mégalomanie voulait que ces structures puissent durer mille ans. Dans ce cas, que faire, alors, d'une architecture dont la matière, la forme, l'espace sont faits pour durer mais dont la fonction, l'usage, le rôle sont **éphémères** ?

En réalité, la question que posent réellement les **bunkers** c'est celle de la **durée de vie** d'un bâtiment. Pour combien de temps construit-on un édifice ? Existe-t-il une “ *date limite d'utilisation* ” à celui-ci ? Lorsqu'elle a été dépassée, que faire d'un bâtiment rendu inutilisable ?

Mais toutes ses questions ne s'appliquent pas seulement aux **bunkers** en particulier mais à l'architecture au sens large. Les **blockhaus** ne sont plus qu'un simple prétexte, qu'un point de départ, un objet d'étude amenant une réflexion plus large sur la question de la **temporalité architecturale**. Comment le **temps** affecte les **usages** ? Comment modifie t-il notre perception d'un même espace ? Comment “ *l'image* ”, la **symbolique** d'un bâtiment se transforment selon les époques ?

La question de la **spatialité** des **bunkers**, la manière dont les principes architecturaux fondamentaux y sont redéfinis, est également un sujet extrêmement riche et intéressant en soit, mais qui nécessiterait sa propre réflexion, plus approfondie. Ainsi, cette question ne sera volontairement pas traitée plus en détail dans la présente étude, celle-ci préférant se concentrer sur des problématiques d'ordre temporel.

Prenons maintenant le temps de regarder plus en détail comment les **bunkers** ont évolué depuis leur construction, en jouant tout d'abord un rôle d'**objet de propagande** jusqu'à aujourd'hui en tant que potentiel “ **patrimoine** ” architectural.



> Affiche de propagande allemande en néerlandais vantant les fortifications du Mur de l'Atlantique.

Sur ce document qui présente le système fortifié allemand comme une ligne continue et infranchissable, l'idée de barrière est encore renforcée par les barbelés et par le panneau d'interdiction. Cette affiche annonce clairement que: " 1943 n'est pas 1918 ", les allemands ne céderont pas cette fois-ci.



> Affiche de propagande pour le Mur de l'Atlantique en français

Idéologie du Mur

Si le *Mur de l'Atlantique* est un instrument technique au service de la guerre, parmi une constellation d'ouvrages fortifiés, il ne peut cependant pas être uniquement défini comme un ensemble gigantesque d'objets de contrôle et de défense mais demande une lecture plus approfondie. Il se manifeste (paradoxe d'une architecture faite pour être camouflée et cachée) comme l'une des constructions qui forme l'*identité* Nationale-Socialiste, s'intégrant dans une *symbolique* et mythologie plus larges, nécessaires à l'*affirmation* et la *consolidation du pouvoir* nazi.

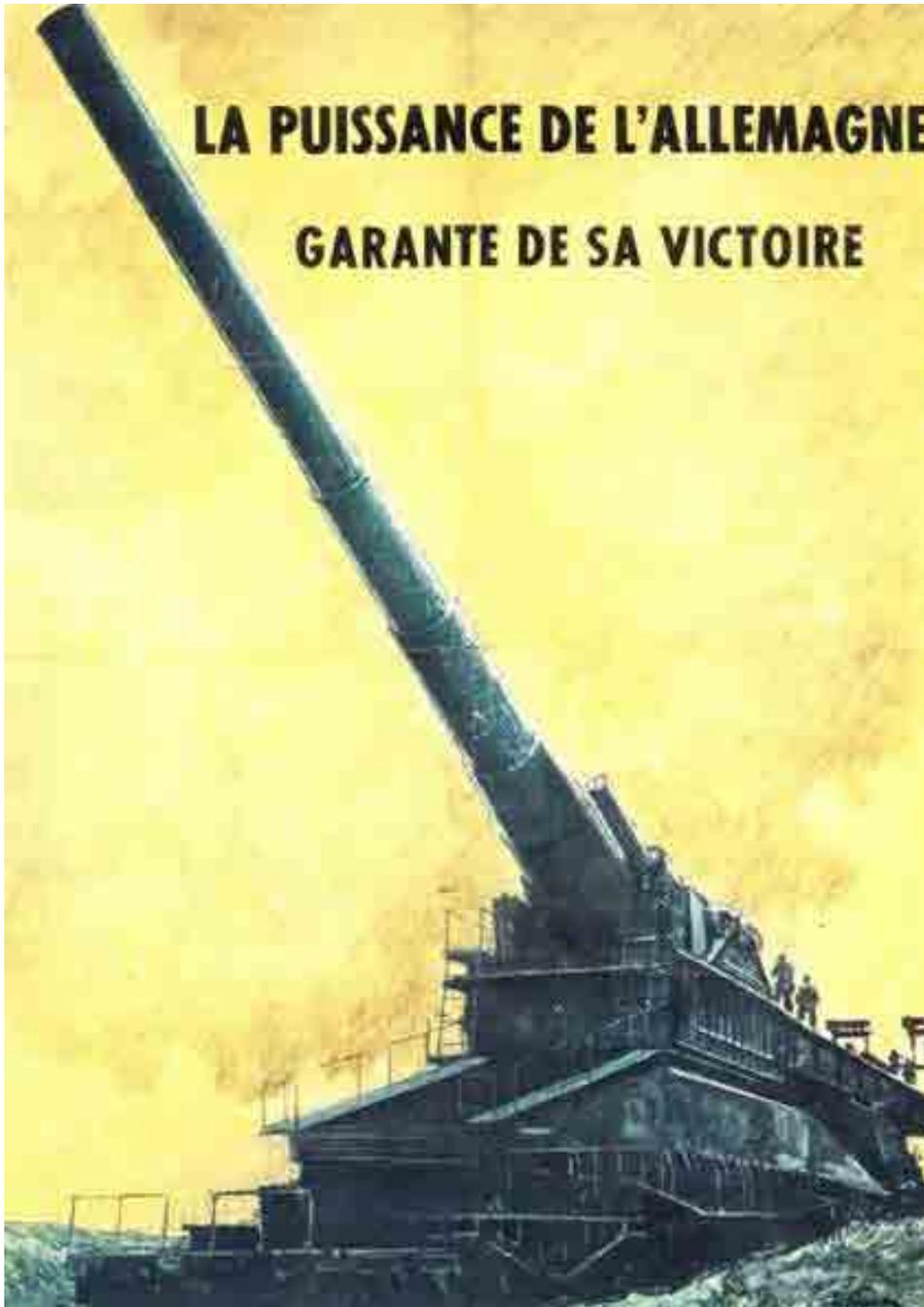
Un symbole de puissance

La *propagande* de l'époque transforme la construction du *Mur de l'Atlantique* en une *image*. Les *bunkers* sont mis en avant et servent à démontrer la puissance technique et militaire nazie. Tout ceci sert à alimenter la " *mythologie* " permettant de structurer l'*idéologie* du Reich et définir son identité. Le *géant* et l'*immense* deviennent des composantes essentielles de la mise en place du III^{ème} Reich. Que ce soient les congrès du Reich, le projet du futur Berlin dessiné par Albert Speer, ou bien les lignes de défenses militaires, tout événement prend des proportions *énormes* et *démesurées*.

Si *Berlin* et *Nuremberg* représentent l'image *historiciste* du régime avec leur marbres et leurs colonnades, *le Mur de l'Atlantique* et les *autoroutes du Reich*, construites par Fritz Todt à partir de 1933, représentent, eux, l'élément *moderniste*, la projection du régime vers le futur, la marque d'une expansion.

*“ La nouvelle route d'Adolf Hitler, la Autobahn, correspond à notre nature Nationale-Socialiste. Nous ne cherchons pas de détour, nous traçons notre chemin pour aller toujours plus loin et nous avons besoin d'une route qui nous permette d'avancer à un rythme satisfaisant. ”*¹

L'homme se retrouve propulsé dans un univers où il devient *marginal* et *subordonné*. Soit il est intégré dans le *système mécanique défensif* et devient assimilé à une *machine*, soit il est neutralisé par la foule en mouvement lors des démonstrations militaires, soit il devient totalement microscopique devant l'échelle *monumentale* des projets dessinés par Hitler et ses architectes.



> Affiche de propagande pour le Mur de l'Atlantique en français

La puissance de l'artillerie allemande permettra d'assurer sa domination sur l'Europe

La société toute entière doit être intégrée dans l'*ordre militaire*, elle doit adopter son comportement, ses formes. Une première étape consiste à appeler le peuple à se réunir lors de *démonstrations de masses* (à l'image du congrès de Nuremberg en 1933). Les individus sont ensuite soumis à la deuxième phase du nazisme, à l'*obéissance* et à la *soumission* par le biais de *bâtiments symboliques*, des constructions militaires les plus extrêmes.²

2. Jean CLAIR,

“ *L'état national socialiste comme œuvre d'art totale* ”

dans

“ *Der Hang zum Gesamtkunstwerk* ”
(Sauerländer, 1983)

Ainsi, dans les *bunkers*, le *corps* est compressé, réduit à espace minimal, le soldat peine à se mouvoir. Ses yeux scrutent l'horizon au travers de petites ouvertures, ils se transforment en un simple mécanisme optique d'observation, tel un radar. L'homme, l'arme et le bâtiment ne font plus qu'un. L'homme devient *machine*: mécanique, calculatrice, efficace, impitoyable. Il fait alors partie intégrante du *système de contrôle*, devient une composante de l'*instrument de guerre nazi*. L'architecture n'a alors plus aucune dimension humaine, elle est faite pour asseoir l'*idéologie du Reich*.

L'architecture comme outil de propagande

Intégré dans un système complexe, le *Mur de l'Atlantique* participe au même titre que les autres constructions du Reich, au développement de l'*espace politique nazi*. Généralement, c'est la représentation qui fait office d'outil de propagande (l'image du Führer, l'image du soldat allemand conquérant, l'aryen, la caricature du juif etc.), ici c'est l'*architecture* elle-même qui assume ce rôle, elle devient un instrument de persuasion et d'intimidation.³

3. Giulio PADOVANI,

“ *Der Atlantikwall, a brief description* ” dans

“ *The Atlantikwall as military archaeological landscape* ”,

(Lettera Ventidue, 2011), p.80

Passés maîtres dans l'art de manipuler les foules, les nazis s'évertueront aussi à donner de l'importance au “ *Mur* ” par le biais de films d'actualité, de posters, par radio et par voie de presse. Goebbels, ministre de la propagande à l'époque, le présentera sous une forme plus avantageuse que la réalité, à laquelle les français comme les allemands finiront par croire. D'ailleurs, il organisera même des voyages et des visites pour les journalistes français et étrangers afin de leur montrer concrètement certaines des positions du “ *Mur* ”. Seulement, il ne montrait que les plus *puissantes* et les plus *spectaculaires*. Face à ces démarches, les Alliés et la Résistance, qui dès 1941 cherchaient à percer les secrets des défenses allemandes, à dresser des plans, à recenser les différents ouvrages



> Le soldat allemand, partie intégrante de la machine de guerre nazie, rendu minuscule face à l'immensité du Mur de l'Atlantique

et les différentes positions ainsi qu'à découvrir toute information utile, vont connaître quelques difficultés à cause des leurres et de la vigilance des allemands. Ils vont croire à l'essentiel de la **propagande**. Or, le "Mur", réputé imprenable, était loin d'être une ligne continue et hermétique de défense. Comme l'indique Jérôme Prieur: "*Le mot d'Atlantikwall, littéralement le 'rempart de l'Atlantique', lui-même est choisi dans le but de terroriser l'adversaire, comme une arme de dissuasion alors qu'on le sait, le Mur de l'Atlantique est tout sauf un 'mur'.*"⁴

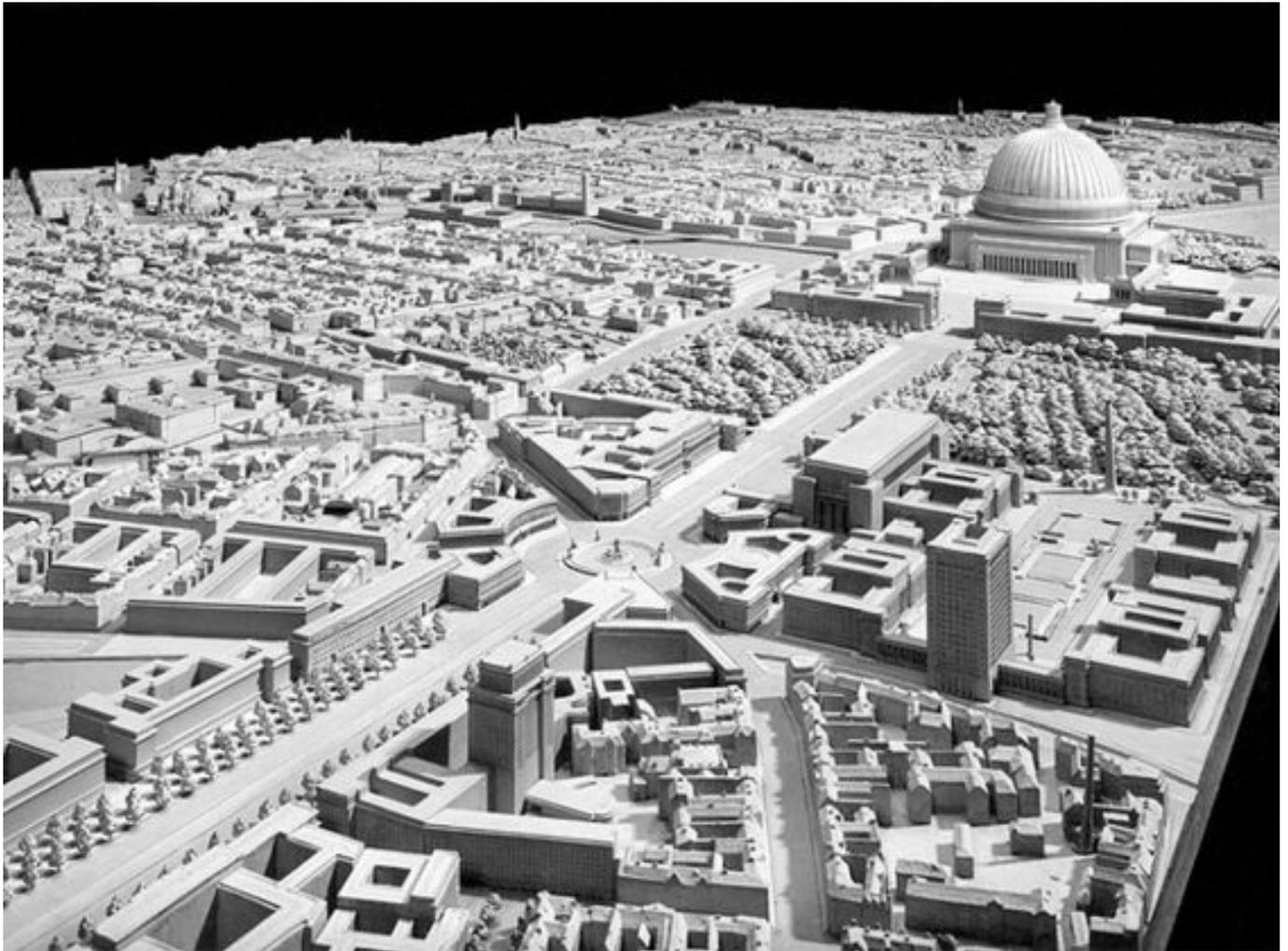
4. Jérôme PRIEUR,

"*Le Mur de l'Atlantique, Monument de la collaboration*",
(Denoël, 2010), p.29

De manière extrêmement perverse, les nazis ont réussi à manipuler l'**opinion publique** jusqu'à faire redouter à la population française une potentielle attaque des Alliés, ceux-là même dont le but est en réalité de leur faire récupérer leur territoire, de libérer les habitants du joug des allemands: "*À cette époque, en 1943-44, on recommande à chacun de creuser une tranchée dans son jardin, dans sa cour, pour mettre à l'abri sa famille. On compose des photomontages prématurés de ruines comme si Paris était déjà détruit; on préfigure les ravages de la guerre totale pour amener les populations occupées à redouter, plus qu'à espérer, leur libération après l'effondrement de la grande muraille. Comme le remarque l'historien R.G. Nobécourt: 'La forteresse avait ainsi une valeur psychologique considérable, elle tendait à unir l'occupant et l'occupé dans la crainte du déferlement, elle donnait une unité, une identité à ce qui n'en possédait pas.'*"⁵

5. Paul VIRILIO,

"*Bunker Archéologie*",
(Centre Georges Pompidou,
1975), p.39



> “ *Germania* ”, le futur Berlin conçu par Albert Speer

Paradoxes du Mur

Albert Speer et l'architecture du III^{ème} Reich

Nommé architecte du Reich par Hitler en 1937, Albert Speer commence à partir de cette date à imaginer ce que pourrait être l'**architecture officielle** du Reich, celle qui abriterait les organes du pouvoir. Convaincu, comme les nazis, que les allemands étaient sur terre pour reconstituer la **puissance** et la vertu de l'ancienne Grèce, Speer s'emploiera à copier la stylistique, les codes, les règles de composition et les matériaux du classicisme. Cela sera l'architecture du III^{ème} Reich, une architecture faite pour durer. La grande rigueur de ce style devaient symboliser les qualités du "guerrier germanique", image d'une nation forte. La composante fantasmatique d'un retour au classicisme devait se manifester lorsque Speer imagina ce qu'il appela sa "théorie de la valeur des ruines" (probablement inspirée de Georges Simmel)¹: "les édifices impériaux devaient être construits en fonction de l'aspect éternel qu'ils présenteraient une fois ruinés par les siècles". On perçoit alors toute la volonté des nazis d'imposer leur style, de créer une architecture pour une dictature censée durer mille ans, puissante, résistante, qui pourra traverser les âges, d'immortaliser par le bâti toute la grandeur et la puissance du Reich, de laisser sa trace, son **empreinte**.

1. Georges SIMMEL,
"Die Ruine" dans
"Philosophische Kultur",
(Alfred Kröner Verlag, 1919)

Si les projets pharaoniques d'Albert Speer pour la reconstruction de Berlin ("Germania") souhaités par Hitler ne virent jamais le jour, on peut, cependant, se demander si, de la même manière que Mussolini, souhaitant la naissance d'une architecture fasciste, moderne, nouvelle, et aussi belle, **intemporelle** et **monumentale** que les édifices de la Rome Antique, rappel d'un glorieux passé, le **Mur de l'Atlantique** n'a pas, d'une certaine façon, rempli ce rôle pour les nazis. Une manière de marquer l'histoire de son empreinte architecturale, comme un **testament** de la "grandeur" du III^e Reich, encore visible après sa **disparition**, des constructions à ranger aux côtés des temples égyptiens ou gréco-romains. Une manière pour les nazis de montrer à tous ce dont ils étaient capables, leur supériorité architecturale, l'efficacité de la "rigueur" allemande.



> La Grande Muraille de Chine, archétype du mur de fortification

Par la suite, des prisonniers britanniques feront la même chose, durant la guerre d'Indochine, en bâtissant le pont sur la rivière Kwai pour leurs ravisseurs, y voyant une manière de démontrer leur talent en matière de construction, la fierté et l'honneur prenant alors le pas sur la logique et la raison.

Un mur atypique

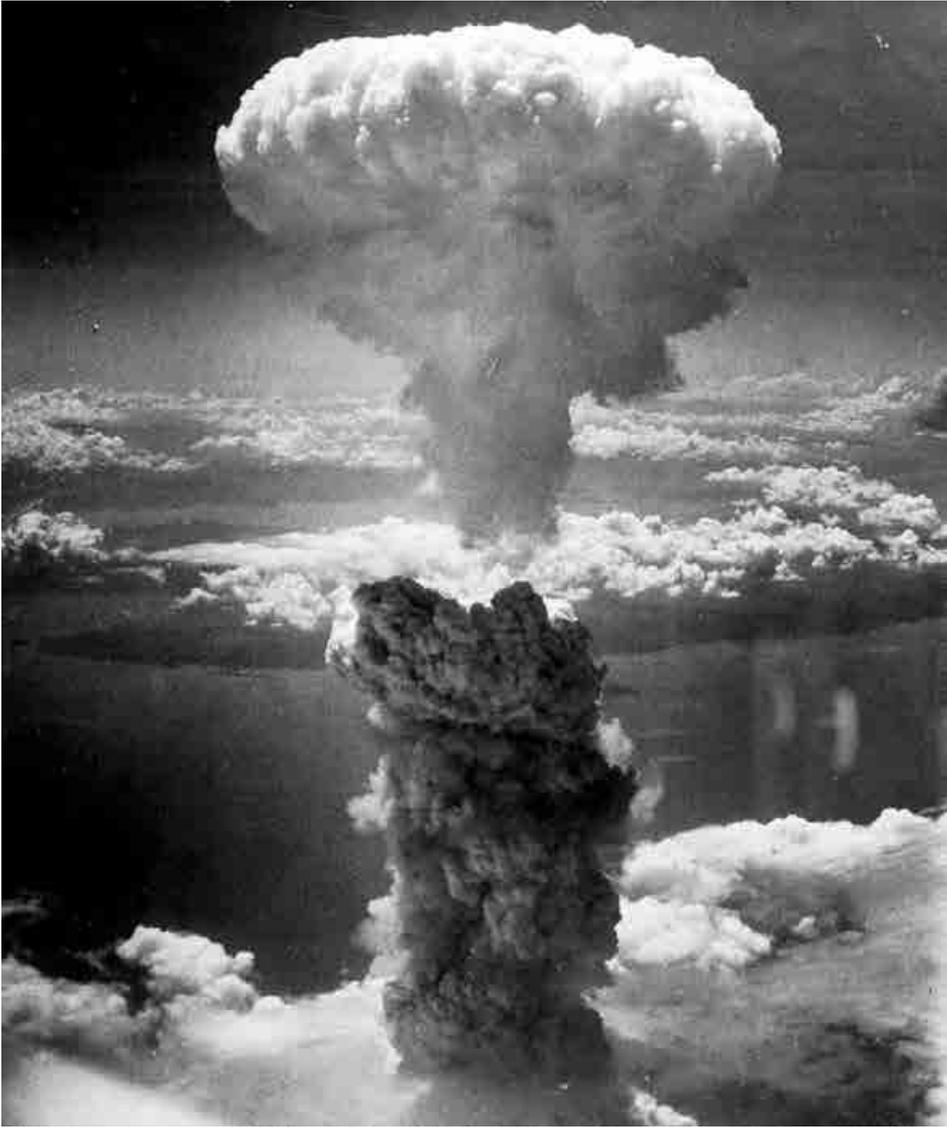
Lorsque que l'on parle de *mur défensif*, on imagine généralement une *ligne continue* s'étendant sur une grande distance, un rempart infranchissable, une séparation nette entre un intérieur, que l'on cherche à protéger, et un extérieur, dont on cherche à s'isoler. On a en tête l'image de la forteresse, des châteaux forts, des murs d'enceintes des cités antiques et médiévales, de la Grande Muraille de Chine etc. Mais la nature du *Mur de l'Atlantique* est tout autre, il ne s'agit simplement que de *groupements de points*, disséminés le long des côtes, espacés de plusieurs kilomètres, uniquement reliés entre eux par leur fonction mais sans lien physique apparent. Ainsi le *Mur de l'Atlantique* fonctionne à trois *échelles*: celle du Mur lui-même, s'étendant sur le littoral européen du sud de la France au cap Nord en Norvège; celle de la batterie, le campement militaire où demeure en permanence des dizaines de soldats; celle de la casemate, du bunker, l'unité de survie. Chacune des échelles se veut *autonome*, capable de fonctionner seule.

Des fortifications obsolètes

À y regarder de plus près, le *Mur de l'Atlantique* est un édifice extrêmement ambigu et truffé de paradoxes, bourré d'ironie.

Comme nous l'avons vu précédemment, il est à la fois un *outil de propagande* et un *outil militaire*. Sur le papier sa construction paraît tout à fait logique et justifiable. Après tout, il fallait bien construire des bâtiments, pour *défendre* le territoire et repousser une éventuelle attaque alliée puisque la plupart des troupes allemandes étaient stationnées sur le front de l'est en Russie. Pourtant, la *Wehrmacht* elle-même avait déjà démontré que les tanks et les avions modernes pouvaient *facilement* pénétrer une ligne de défense faite de *bunkers*, lors de l'invasion française, en contournant la *Ligne Maginot*.²

2. Niko ROLLMANN,
“ The Most undesirable legacy:
Dealing with the Atlantikwall ”
dans
“ The Atlantikwall as military
archaeological landscape ”
(Lettera Ventidue, 2011), p.161



> La fin des fortifications ?
Hiroshima, 6 août 1945

3. Littéralement “*victoire éclair*” en allemand

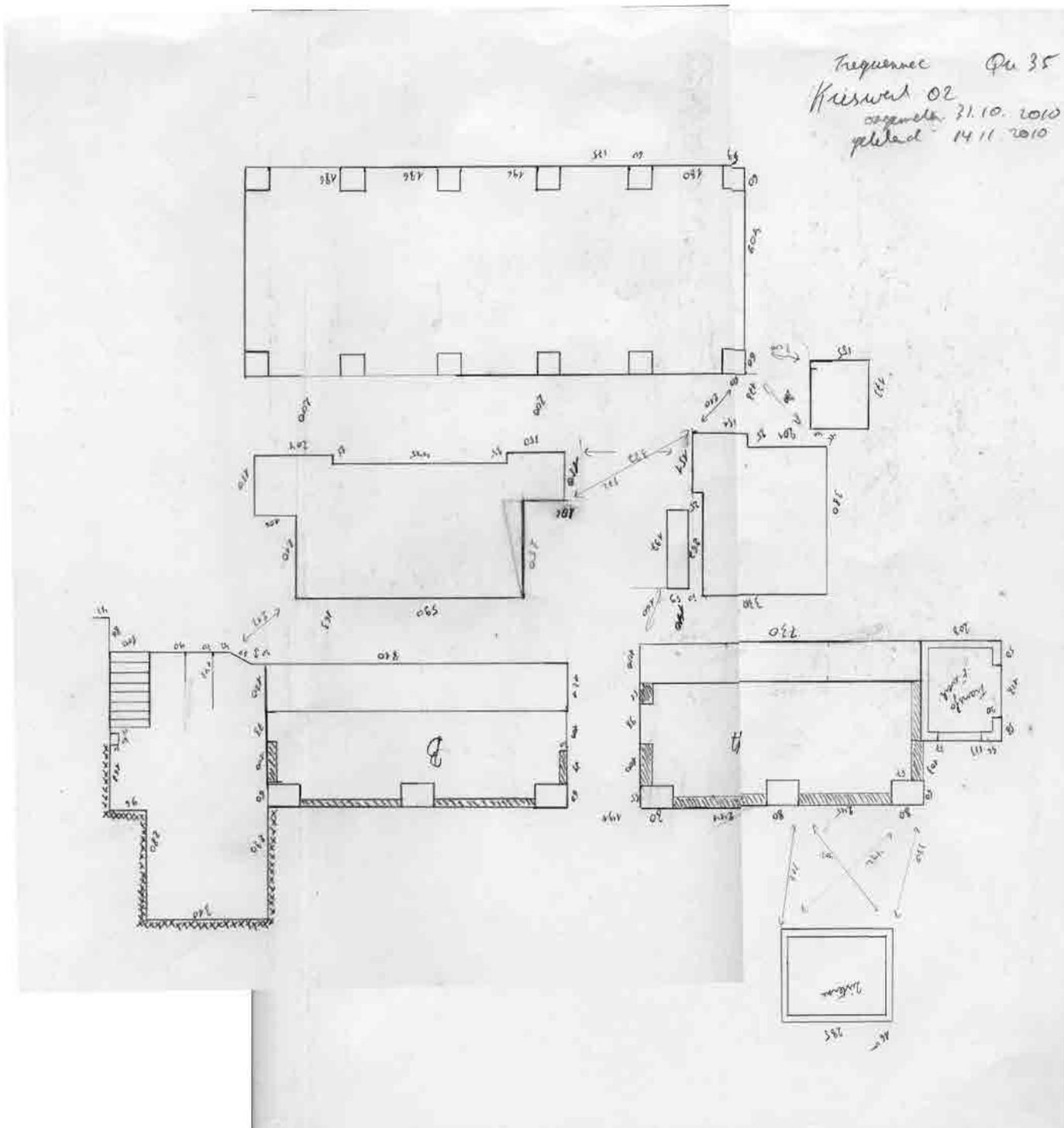
Le **Mur** est censé véhiculer une *image de puissance* mais en réalité, il s’agit d’un **symbole** de *défaite*. Le passage à un **système défensif** va à l’encontre de la *nature offensive* de la politique d’Hitler et du principe de *Blitzkrieg*.³ Une fois l’Europe conquise, la *Wehrmacht* se retrouve face à deux choix possibles: continuer sa conquête sur la mer ou bien passer à une **stratégie défensive**.

Paul Virilio considère qu’à partir du moment où les allemands ont entamé la construction du mur, ils avaient déjà perdu la guerre. Mao Zedong disait déjà en 1942: “*Si Hitler est contraint de passer à la défense stratégique, le sort du fascisme est réglé; en effet, un Etat comme celui du IIIe Reich a, dès sa naissance, fondé toute sa vie politique et militaire sur l’offensive. Celle-ci enrayée, son existence prend fin.*”⁴

4. Paul VIRILIO,
“*Bunker Archéologie*”,
(Centre Georges Pompidou,
1975), p.46

L’histoire lui donnera finalement raison. Les allemands pensaient que leurs adversaires auraient besoin de prendre une ville portuaire à proximité des côtes britanniques pour attaquer et s’étaient donc préparés en conséquence. Mais le 6 juin 1944, les Alliés débarquent en Normandie, à la surprise générale, équipés de deux porte-avions. Le **Mur de l’Atlantique** devient alors une **farce monumentale** puisqu’il sera percé en une journée: un symbole **d’échec**.

Si déjà les attaques aériennes et les bombardements rendaient le principe de mur défensif obsolète, les bombes atomiques lancées les 6 et 9 août 1945 sur Hiroshima et Nagasaki mettront quasiment fin aux **fortifications militaires** en tant que telles. En effet, face à une telle capacité destructrice, rien ne peut résister. Quelle serait alors l’utilité pour une armée de garder en usage des **ouvrages défensifs permanents**, lorsqu’ils peuvent être anéantis en quelques secondes à peine ?



> Relevé métrique des silos
 du concasseur de Tréguennec
 effectué par un bunker-
 archéologue

Bunker archéologie

Si la plupart des gens savent généralement à quoi servaient les *bunkers* qu'elle trouve parfois abandonnés sur les plages françaises, elle n'a généralement pas connaissance de l'ampleur du *Mur de l'Atlantique*.

Avec son ouvrage "*Bunker Archéologie*", paru en 1975, relatant ses différents voyages à la découverte des *bunkers* sur les côtes françaises, Paul Virilio, est reconnu par beaucoup comme étant celui qui a "*redécouvert*" le *Mur de l'Atlantique* et permit de raviver son *intérêt* auprès du grand public.

En référence à cet ouvrage, une discipline qualifiée de "*bunkérologie*" ou "*bunker-archéologie*" est née. Elle regroupe des passionnés, des historiens amateurs, qui se réunissent pour *identifier*, inventorier, exhumer, réparer, mesurer, restaurer, cartographier les *bunkers* laissés à l'abandon ou disparus sur le littoral européen, rêvant d'y découvrir des *secrets cachés*.¹ Certains font parfois même des relevés métriques, redessinent des plans détaillés des *bunkers* ou viennent débroussailler des édifices couverts par la végétation afin d'empêcher leur *disparition*. D'autres récupèrent des objets et du mobilier militaire, et leur contribution active permet dans certains cas de nourrir les collections de musées et de reconstituer l'intérieur des *bunkers* comme à l'origine.²

Les "*bunker-archéologues*", collectent des informations, des documents au gré de leurs investigations et de leurs recherches. Tout ceci s'accumule petit à petit avec le temps au point de constituer dans certains cas de véritables "*banques de données*" sur le *Mur de l'Atlantique* et les *blockhaus*. Malheureusement, jusqu'à maintenant, le fruit de leur recherche ne quittait que bien rarement leur bureau ou leur bibliothèque. Tout ce savoir était donc *inaccessible* au grand public.

Aujourd'hui, les choses ont changé et ces dernières années ont vu naître de nombreux forums sur Internet, spécialisés sur le *Mur de l'Atlantique*, comme celui d'Alain Chazette³: <http://atlantikwall.superforum.fr> ou bien <http://lemurdelatlantique.lebonforum.com>. Chacun peut ici venir poser ses questions, générales ou sur un site particulier, discuter, échanger avec les autres membres et partager

1. Jérôme PRIEUR,
" *Le Mur de l'Atlantique, Monument de la collaboration* ",
(Denoël, 2010), p.45

2. Christelle NEVEUX,
" *Le Mur de l'Atlantique: Vers une valorisation patrimoniale ?* ",
(L'Harmattan, 2003), p.80

3. L'une des grandes références sur le Mur de l'Atlantique et auteur de nombreux ouvrages sur le sujet.



> Page d'accueil du forum
<http://atlantikwall.superforum.fr>

les documents, les *informations*, les anecdotes qu'il a pu obtenir au cours de recherches personnelles. Ces forums deviennent de véritables encyclopédies collaboratives en ligne, à la manière de *Wikipédia*, où l'on tente petit à petit de "reconstituer le puzzle", de découvrir la "mythologie" du **Mur de l'Atlantique**.

D'autres sites internet, réalisés par des amateurs, comme <http://www.atlantikwall.co.uk> et <http://bunkersite.com> recensent, eux, la plupart des sites du **Mur de l'Atlantique**, donnent des indications sur leur emplacement, les types de *bunkers* qui s'y trouvent, le tout illustré de photos, prises par les auteurs lors de leurs visites (parfois à plusieurs reprises). En somme, le guide touristique idéal pour tous les amateurs de *blockhaus* souhaitant en découvrir un maximum sans trop d'efforts.

Devant l'immensité du **Mur de l'Atlantique**, la plupart des ouvrages disponibles sur le sujet choisissent généralement de ne se limiter qu'à une région bien précise (la Normandie, la Bretagne...), ou à un type d'édifice particulier (les stations radars, les batteries côtières...). Ainsi, même si les données disponibles varient parfois énormément d'une base militaire à une autre (puisque dépendant uniquement des utilisateurs), les forums en ligne et autres sites internet constituent donc une bonne alternative à la presse écrite. Ils forment désormais une des *sources de renseignements* la plus riche et la plus exhaustive sur le **Mur** et contribuent à *entretenir* sa mémoire.



> R501, Plage de Tronoën,
Saint Jean de Trolimon

Le Mur de l'Atlantique aujourd'hui

Un patrimoine déconsidéré

Pendant longtemps, Paul Virilio a été le seul à réellement s'intéresser au *Mur de l'Atlantique*. En effet, les *bunkers* ne soulèvent généralement ni un grand intérêt, ni un grand enthousiasme pour la majorité des gens, et ce, même encore aujourd'hui.

Plusieurs raisons peuvent expliquer cela: ces constructions sont après tout des *reliques* mal aimées de la guerre. Une fois celle-ci terminée, on voulait à tout prix supprimer toute *image*, toute *trace* de l'*occupation allemande*. Les *bunkers* prirent alors une grande *valeur symbolique*, ils rappelaient à la population *l'humiliation* de 1940, et la terreur qui s'ensuivit. Leur présence ne fit qu'exacerber le sentiment de haine éprouvé à l'encontre des allemands. Par conséquent, ils étaient généralement détruits ou démolis. Les détruire, c'était finalement comme une *vengeance*, une manière de se débarrasser une fois pour toutes des nazis.

L'histoire de la construction du *Mur de l'Atlantique* évoque aussi un chapitre bien plus sombre de la guerre: celui de la *Collaboration*. En effet, l'État français ainsi que de nombreuses compagnies locales et des ouvriers locaux ont souvent joué un rôle important dans sa construction. Le *Mur de l'Atlantique* c'est le "*mur de la honte*" en quelque sorte. Si l'on n'arrivait pas à détruire les *blockhaus* on cherchait alors à les *oublier*, à les ignorer, à faire comme s'ils n'existaient pas.

Par conséquent, la question d'un éventuel "*patrimoine*" a toujours été un sujet très délicat, même s'il s'est écoulé suffisamment de temps aujourd'hui pour que la guerre soit progressivement passée de "*l'expérience vécue*" à "*l'événement historique*". Comme le remarque Christelle Neveux: "*La meilleure illustration de ce désintérêt est que lorsqu'il s'agit d'un patrimoine 'classique' telle une église ou une chapelle, la population se présente d'elle-même pour demander la protection de ce bien. En revanche pour les blockhaus, c'est tout le contraire.*"¹

1. Christelle NEVEUX,
“ *Le Mur de l'Atlantique: Vers une valorisation patrimoniale ?* ”,
(L'Harmattan, 2003), p.148



> M270/SK, Batterie
Kerbonn, Camaret-sur-Mer

Héritage et fascination

Même si les *bunkers* du *Mur de l'Atlantique* se sont finalement révélés inefficaces, et sont devenus un symbole de l'*échec* du nazisme, ils sont aussi, ironiquement, son héritage le plus "*durable*".² En effet, ils demeurent, encore aujourd'hui, l'un des rares marqueurs, l'une des rare *trace* facilement visible de l'existence du régime nazi. Quels meilleurs témoins de l'occupation allemande, que ces milliers de constructions disséminées sur des kilomètres et des kilomètres, du sud des côtes françaises au nord de la Norvège, comme autant de monuments aux morts, comme autant de pierres tombales composant le *cimetière* où est enterré l'*idéologie* du III^{ème} Reich. Paul Virilio déclarait d'ailleurs dans son ouvrage référence: "*Les bunkers du littoral européen sont dès l'origine des monuments funéraires du rêve allemand.*"³

Si les *bunkers* tendent à s'abîmer, à se détériorer, à disparaître sous le sable et la végétation, si certains même sont tombés des falaises, ils n'en demeurent pas moins à l'épreuve du *temps*. Ils seront probablement toujours là dans des centaines d'années, sans que l'on ne sache plus vraiment à quoi ils servaient à l'origine. Des reliques du passé entièrement décontextualisées, oubliées, dépourvues de tout discours, de simples blocs de béton, stoïques, tels des rochers face à la mer, lissés par la lente *érosion* de nos esprits. Que se passera-t-il alors ? Si la *disparition* de la *mémoire* se fait petit à petit, si notre connaissance de l'histoire de la deuxième guerre mondiale s'efface, se demandera-t-on, dans 500 ans par exemple, en regardant ces *blockhaus*, quelle "*grande civilisation*" a bien pu laissé derrière elle des constructions aussi grandioses, étranges et monumentales ?⁴ Même un esprit critique comme Paul Virilio ne peut s'empêcher d'avoir en tête l'image des constructions d'anciennes civilisations à la vue des *bunkers*.⁵ Et c'est là le problème, de par leur *esthétique monolithique*, ils dégagent un grand sentiment de force, de puissance. Il devient difficile de résister à leur *pouvoir* de *séduction*. Aujourd'hui, certains touristes, en se baladant sur les côtes atlantiques, découvrent les *bunkers* et les regardent même comme s'ils étaient des châteaux romantiques. Peut-on voir dans cette *attraction* perturbante la dernière *victoire* de la machine de propagande nazie ? Une victoire posthume ?

2. Niko ROLLMANN,

"*The Most undesirable legacy: Dealing with the Atlantikwall*"

dans

"*The Atlantikwall as military archaeological landscape*"

(Lettera Ventidue, 2011), p.162

3. Paul VIRILIO,

"*Bunker Archéologie*"

(Centre Georges Pompidou, 1975), p.40

4. Niko ROLLMANN,

"*The Most undesirable legacy: Dealing with the Atlantikwall*"

dans

"*The Atlantikwall as military archaeological landscape*"

(Lettera Ventidue, 2011), p.163

5. Paul VIRILIO,

"*Bunker Archéologie*"

(Centre Georges Pompidou, 1975), p.16:

"*Toute une série de réminiscences culturelles me saisirent: les mastabas, les tombes étrusques, les structures aztèques...comme si cet ouvrage d'artillerie légère s'identifiait aux rites funéraires, comme si l'organisation Todt n'avait su finalement organiser qu'un espace religieux...*"



> 636, Pointe du Grand Gouin,
Camaret-sur-Mer

Bunker tourism

Ainsi face à ce problème et à celui du *bunker tourism*, les auteurs Frank Möller et Karola Fings se sont posés cette question fondamentale: “comment détruire la fascination pour les bunkers ?”⁶ Comme l’indique, le psychologue Hermann-Josef Berk: “Les bunkers sont toujours là après la guerre mais pas la saleté, la mort, le bruit des combats”.⁷ C’est ce décalage qui est problématique d’un point de vue moral. Il nous manque ces éléments pour percevoir les *blockhaus* dans leur totalité, en tant qu’*instruments de guerre* et non pas seulement en tant que *vestiges*.

Depuis les années 1990, un *tourisme de bunker* s’est développé dans certains pays d’Europe de manière assez problématique. Des *musées en plein air* ont été construits dans un but à la fois commémoratif et éducatif. Ils ont été parfaitement préservés et restaurés pour inclure non plus seulement les *bunkers* mais aussi l’artillerie et des systèmes de tranchées.

Les organisations derrière cela connaissent parfaitement les *bunkers* et ne manquent pas d’engagement mais souvent de distance critique. Pendant les visites, on parle en détail de la résistance du béton, du calibre des canons etc. mais on “oublie” de mentionner les travailleurs forcés, on appelle les *bunkers* des chefs d’œuvre d’ingénierie sans expliquer que le *Mur de l’Atlantique* est avant tout un échec stratégique militaire monumentale etc.⁸

Généralement, on souhaite, dans un souci “d’authenticité”, recréer *l’expérience* du mur. Ainsi, les expositions sont souvent constituées uniquement de débris: des canons, des grenades, des casques rouillés, quelques uniformes et quelques cartes. Souvent, on récrée des jeux de guerre: on repositionne un canon, un poste d’observation etc. Ainsi, ces musées se sont étendus au-delà de la simple idée de *conservation* et intègrent aujourd’hui des éléments qui n’étaient jamais présents sur le site ce qui, paradoxalement, les éloigne encore plus de leur volonté d’offrir une *expérience “authentique”*, même si on se peut demander si ceci est effectivement possible.

6. Karola FINGS & Frank MOLLER,

“*Zukunftsprojekt Westwall*”,
(Weilerswist: Verlag
Landpresse, 2008) p.43

7. Hermann-Josef BERK

“*Das Echo der Zeit löst ein wohlige
Schaudern aus*”,
(Die tageszeitung, 2007)

8. Niko ROLLMANN,

“*The Most undesirable legacy:
Dealing with the Atlantikwall*”
dans
“*The Atlantikwall as military
archaeological landscape*”
(Lettera Ventidue, 2011), p.167



> Vf for Mg,
Bénerville-sur-Mer

9. Rose TZALMONA,

“ *Towards Collective Remembrance: The Atlantikwall as Cultural Landscape* ”

dans

“ *The Atlantikwall as Military Archeological Landscape* ”,

(Lettera Ventidue, 2011), p.152

10. Paul VIRILIO,

“ *Bunker archéologie* ”,

(Centre Georges Pompidou, 1975) p.13

“ *Pendant ma jeunesse, le littoral européen était interdit au public pour cause de travaux; on y bâtissait un mur et je ne découvris l’océan, dans l’estuaire de Loire, qu’au cours de l’été 1945.* ”

11. Heinrich BOLL,

“ *Briefe aus dem Krieg 1939-1945* ”,

(Kiepenheuer & Witsch, 2001)

12. littéralement: “ *des champs de bataille sans bataille* ”

Expérience du Mur

“ *The experience of war, any war, is only accessible to those who live through it* ”⁹

Quelle est l’expérience du *Mur de l’Atlantique* ? Peut-on la recréer ?

Comme l’indique Paul Virilio, en préface de son ouvrage, l’accès au littoral était *interdit* à la population durant la guerre.¹⁰ Par conséquent, mis à part quelques soldats de la Wehrmacht et des ouvriers de l’Organisation Todt, presque personne n’a réellement vécu l’*expérience* de la *guerre* vue depuis le *Mur de l’Atlantique*. La majorité des gens n’ont découvert celui-ci qu’après la libération, dans un état d’*inutilisation*. Par conséquent, on peut considérer que “ *l’expérience la plus authentique possible* ” du *Mur* nous est déjà offerte aujourd’hui par les sites et les *bunkers* eux-même dans leur état présent de *ruines*, où ils ne prétendent pas être autre chose que ce qu’ils sont. On devrait alors peut-être plutôt parler “ *d’intégrité* ” plutôt que “ *d’authenticité* ”.

Contrairement au front russe, à Stalingrad, où la tension était *permanente*, où les soldats étaient contraints de réagir rapidement, sans nécessairement avoir le temps de réfléchir, où les mouvements en devenaient presque *mécaniques*, où les montées d’adrénaline étaient fréquentes, le quotidien des soldats postés sur le *Mur de l’Atlantique*, lui, était à l’opposé. Vivre sur le *Mur*, c’était vivre dans l’attente, l’*attente permanente* d’une éventuelle invasion des Alliés. Des journées toutes semblables, identiques, passées à regarder l’horizon, impassible, jusqu’à ce qu’il se passe quelque chose. Le véritable ennemi n’était alors plus le soldat anglais ou américain mais bien le *temps* lui-même. Un adversaire redoutable, puisque invisible, amenant petit à petit les allemands dans un état léthargique en les enfermant dans un “ *enfer* ” de lenteur et de répétition.¹¹ Bien sûr, des combats, des bombardements ont eu lieu mais “ *l’essence* ” véritable du *Mur* est plutôt l’*absence* de combat. Finalement vivre l’expérience du *Mur de l’Atlantique*, c’est vivre le “ *poids de l’anticipation* ”.

Dans son essai, “ *Echoes of war: Battlefield Tourism* ”, Bruce Prideaux décrit un nouveau type de sites dans le *tourisme* de *guerre*, ce qu’il appelle des “ *battleless battlefields* ”,¹² c’est-à-dire: des terrains sur lesquels se trouvaient d’anciennes fortifications militaires, des lieux *stratégiquement importants*, où



> Kwk, plage de Trévignon,
Trégunc

13. Bruce PRIDEAUX

“*Echoes of War: Battlefield Tourism*”

dans

“*Battlefield Tourism: History, Place and Interpretation*”,

(Elsevier, 2007), p.20

l'on avait “*anticipé*” la **possibilité** d'un combat mais où celui-ci n'a simplement jamais eu lieu.¹³ L'exemple le plus probant est certainement celui de la Ligne Maginot, puisque l'armée allemande a simplement décidé de la contourner par les Ardennes pour envahir la France et celle-ci n'a donc jamais vu de bataille. Selon l'auteur, ces sites montrent exactement les mêmes résultats que si des combats avaient eu lieu, les victimes en moins. Si l'on applique ce principe au **Mur de l'Atlantique**, on peut considérer que des lieux comme Dieppe ou les plages du Débarquement ne sont plus les seuls “*sites de deuil*” acceptables mais que l'ensemble du **Mur**, lui-même, peut être considéré comme un “*battleless battlefield*”.

Comment traiter l'héritage du Mur ?

A l'heure où l'on assiste, impuissant, à la destruction progressive de la cité antique de Palmyre, en Syrie par l'État Islamique, ainsi que de nombreux autres édifices millénaires,¹⁴ on pourrait se demander s'il y aurait quelqu'un pour s'indigner d'une éventuelle **destruction** du **Mur de l'Atlantique** ? D'une forme “*d'urbicide*” sur les **bunkers** ? Souhaiterait-t-on réellement **conserver** cet héritage ou bien ne serait-on pas quelque part satisfait de voir enfin **disparaître** ces structures qui nous dérangent depuis si longtemps ? L'analogie est bien entendu provocatrice mais elle a le mérite de nous questionner sur le caractère fondamentalement différent de “*l'héritage architectural nazi*”. Les atrocités perpétrées par le régime nazi étant des faits uniques d'un point de vue historique, on ne peut par conséquent pas traiter ses “*reliques*” de la même manière que les autres. On ne peut pas considérer le **Mur de l'Atlantique** simplement comme une ligne de défense, rentrant dans la tradition européenne des fortifications, comme certains historiens le perçoivent parfois. Ceci est bien trop réducteur et décontextualise complètement ce qu'est le **Mur**.

Simplement considérer les **bunkers** comme de l'architecture militaire n'ayant aucun lien avec la terreur nazie est une grossière erreur offrant une vision erronée de ce qu'ils sont réellement. Tous les composants de l'infrastructure militaire allemande étaient des éléments **nécessaires** et **essentiels** au bon fonctionnement du système nazi. Le régime n'aurait pas pu mettre en place ses politiques d'extermination sans eux. Ceci est donc également valable pour le **Mur**

14. 2015 est l'année ayant connu le plus de destruction d'édifices culturels patrimoniaux depuis... la seconde guerre mondiale.



> Batterie Kerbonn,
Camaret-sur-Mer

15. Rose TZALMONA,

“ *The Atlantikwall as a Constructed military space* ”

présenté à la conférence

“ *Redefining the Atlantikwall* ”,

Amersfoort et Middleburg,

Pays-Bas, le 2 et 3 septembre

2010

16. Niko ROLLMANN,

“ *The Most undesirable legacy: Dealing with the Atlantikwall* ”

dans

“ *The Atlantikwall as military archaeological landscape* ”

(Lettera Ventidue, 2011), p.167

de l'Atlantique lui-même. Comme l'explique Roze Tzalmona:

“ *Le Mur de l'Atlantique ne peut être séparé des crimes de guerre nazis* ”. ¹⁵

Rien que par sa taille démesurée, il exprime déjà toute la mégalomanie d'Hitler. Il constitue aussi une **trace visible** de l'occupation des territoires européens par les allemands après le succès de la *Blitzkrieg* en 1940, une époque où l'on croyait la machine de guerre nazie invincible. Enfin, il raconte également l'**histoire** des travailleurs forcés, de l'expulsion des habitants et de la **Collaboration**. Finalement, même si très peu de personnes avaient accès au **Mur**, celui-ci conditionnait toute la vie des communes et des populations vivant aux alentours. Par conséquent, on peut considérer le **Mur** comme un fragment du fascisme allemand. Si chaque **bunker** nous raconte son histoire au niveau local, le **Mur de l'Atlantique** dans son ensemble nous raconte celle-ci à l'échelle européenne. ¹⁶

En permettant aux paysages de raconter l'histoire presque oubliée du **Mur de l'Atlantique**, dont les reliques de béton représentaient de manière construite l'idéologie nazie, nous pourrions redécouvrir la vraie valeur symbolique de ces structures jusqu'ici négligées, vides et isolées: une preuve concrète des crimes de guerre. Au final, le **Mur de l'Atlantique** renvoie l'humanité à sa fragilité, à son besoin constant de protection, et à son incapacité à résoudre les conflits de manière pacifique.

image **idéologie** guerre batterie territoire mer **paysage**
 passé échec édifices ensemble réseau unités littoral appartenance plage
mur de l'Atlantique typologies panorama terrain site
 forteresse blockhaus casemates catalogue nazisme **camouflage**
 constructions typenheft regelbau Allemagne dissimulation entropie
patrimoine espoir **histoire** glissement roche disparition
 souvenir héritage rejet **béton** enlèvement
abandon délaissement texture **matérialité**
 honte oubli mémoire **puissance** force **masse**
temporalités stratégie **solidité** relief
 décompositions **bunker** icônes ouvertures
 marques **ruines** attente **cadrages**
 découverte érosion points de vues cibles
 rencontres carcasses jeux horizons espaces lumière
interactions questions interprétation attitude tombe obscurité
 détournement expérience **absence** étonnement fondations
 traces cicatrices présent fascination survie structures **autonomie**
 désintêret fonctions transformation respect perversion archétype
 utilisations permanence réutilisation continuité musées **inutilité**
 usages **vies** hommage beauté dépassement témoignage résistance
 reconversion **laideur** **architecture** archéologie après.....
 renaissance acceptation

> word cloud sur le thématique du bunker

Quel site ?

Au travers de différentes visites de sites, de prises de clichés, de recherches et d'analyses, de nombreuses thématiques ont été soulevées vis-à-vis du **Mur de l'Atlantique** et des **bunkers**: leur rôle, leur fonction, leur rapport au temps, la manière dont ils ont servi d'outil idéologique, leurs différents paradoxes, la manière dont ils ont été oubliés et redécouverts, l'intérêt ou le désintérêt qu'on leur porte aujourd'hui, leur valeur symbolique et historique voire patrimoniale, l'expérience qu'ils nous offrent, l'héritage qu'ils laissent derrière eux et leur éventuelle réhabilitation.

Toutes ces informations ont été condensées dans un nuage de mots, figuré à gauche. S'il n'est pas possible d'aborder toutes ces problématiques au travers d'un seul projet, il convient alors de retenir celles paraissant les plus pertinentes:

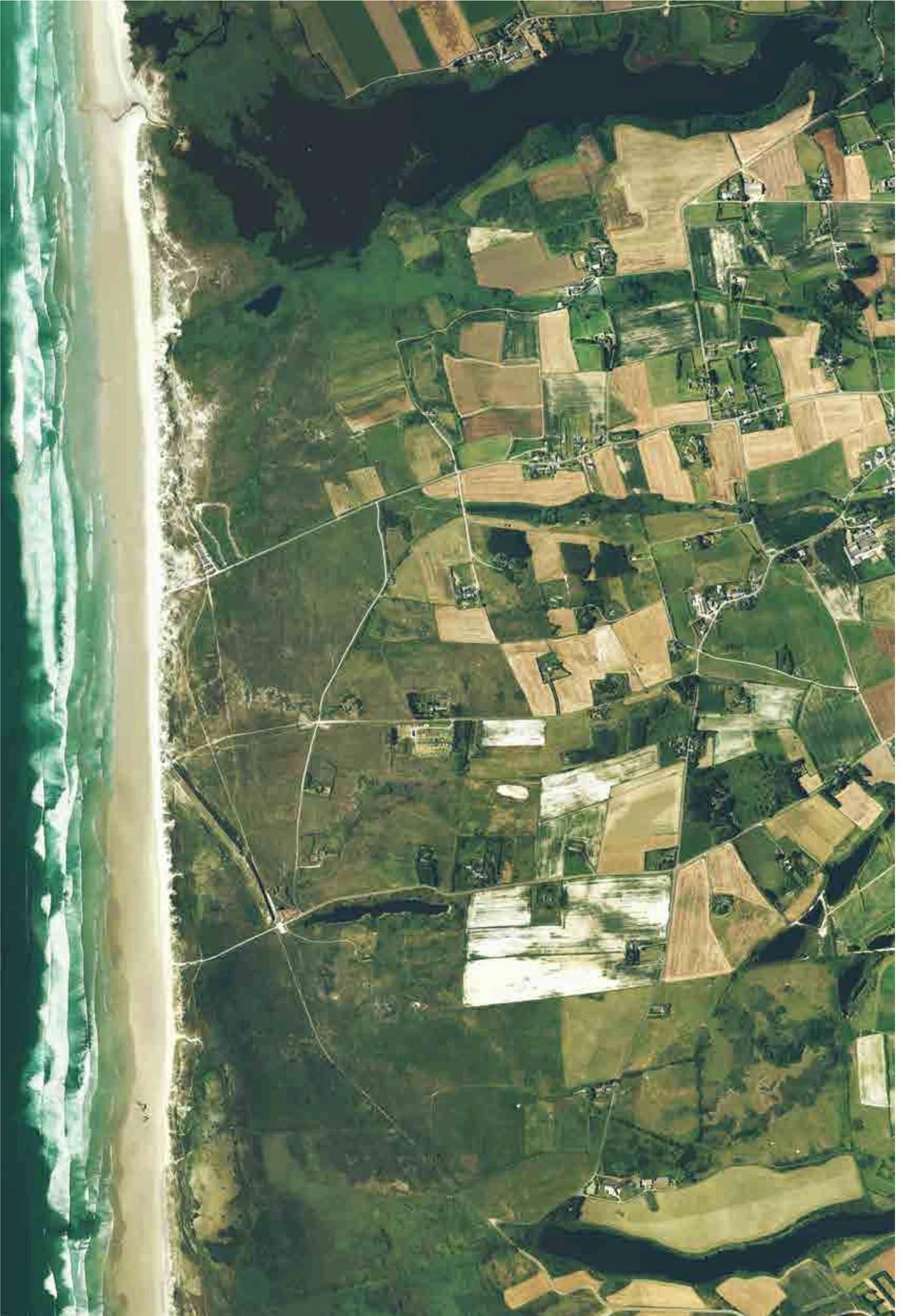
- des notions liées au **temps** et à l'**histoire**: les traces, la mémoire, la disparition, l'abandon, l'usure, l'érosion, le patrimoine, l'héritage...
- d'autres liées au **paysage** et au **territoire**: découverte, parcours, cadrages, points de vues, panoramas, horizons, textures, lumière, matérialité, terrain...

En fonction de cela, un site particulier a été sélectionné dans le but de concevoir un projet: l'ancienne **usine de concassage de galets de Tréguennec**.

Comme son nom l'indique, cet édifice servait à broyer des galets récupérés sur la plage de la **baie d'Audierne** pour fabriquer des granulats, rentrant dans la composition du béton, nécessaires à la construction des **bunkers** du **Mur de l'Atlantique** de la région. Bien qu'il s'agisse d'un ouvrage massif bétonné, et qu'il fasse partie intégrante du **Mur de l'Atlantique**, le **concasseur** n'est pas un **bunker** à proprement parler.¹ Ce n'est ni un ouvrage militaire construit dans un but défensif, ni une fortification. Il est véritablement à l'origine de l'**histoire** du **Mur de l'Atlantique**, son " **générateur** " en quelque sorte, le " **bunker à faire des bunkers** ". La mise en abîme est intéressante.

Son **rôle historique** est indéniable et pourtant il demeure assez méconnu car il n'est associé à aucun événement particulier, contrairement aux plages du Débarquement. Comment rendre compte alors de la **mémoire** de ce lieu ? Comment mettre en évidence la manière dont sa construction a **transformé le territoire** ?

1. Quelques casemates ont été installées plus tardivement dans un but défensif, mais leur rôle reste négligeable.



LE SITE DE TRÉGUENNEC



> dunes



> océan et marais



> cordon de galets

Présentation du site

Un contexte naturel particulier

Située dans le Finistère sud en Bretagne et grande ouverte sur l'Atlantique, la *baie d'Audierne* s'étire, de la pointe du Raz à la pointe de Penmarc'h, sur un arc de cercle de 45 km, largement ouvert aux vents d'ouest et aux assauts continus de l'océan. Lieu de rencontre entre la *mer* et les *basses terres*, elle présente dans sa partie sud, au Pays Bigouden, un territoire ras et dépouillé où se mélangent *plages sablonneuses, cordons de galets, dunes, paluds, prairies, lagunes et marais*.

Bien que protégées depuis des temps immémoriaux par l'*éro-vili*, colossal rempart de galets issus d'anciens platiers rocheux, et par de hautes dunes, les côtes bigoudènes ont été redessinées de nombreuses fois, au cours du temps. Pendant l'automne et l'hiver, les tempêtes s'y abattent avec force. Lorsque les vagues se déchaînent, des brèches s'ouvrent aux exutoires des *lagunes* qui parsèment le littoral. Lors des fortes précipitations, les *étangs* et *marais* débordent et inondent la plaine dunaire qui se transforme alors en gigantesque zone humide. En été, le sol des *paluds* s'assèche et se couvre d'une riche végétation.

Sur ces *grandes étendues d'herbes*, moutons, vaches et chevaux viennent paître à leur gré. De nombreux habitats ponctuent le site et accueillent une flore et faune sauvages remarquables.

Une histoire très ancienne

En *baie d'Audierne*, les éléments ont façonné un *paysage primaire apaisant* où les hommes se sont installés dès l'aube de l'humanité. Enfouies sous les sables ou révélées au grand jour, des traces indiquent une occupation qui remonte à plus de 450 000 ans.

De cette époque, ont survécu des témoignages magistraux telle la grotte effondrée de Menez Dregan. Au cours de cette longue période, le niveau des *mers* aura été fluctuant. Ainsi, il y a 18 000 ans, au plus fort de la dernière glaciation, la ligne de rivage se situait bien en retrait de nos côtes, à un niveau proche de l'horizon marin actuel. De nombreuses populations s'établiront ici tour



> L'usine de concassage de galets



> Dunes et roselières



> plaine dunaire

à tour. Sur la côte ou à l'intérieur des terres, menhirs et stèles gauloises marquent le territoire en se dressant vers le ciel et en de nombreux endroits de Bretagne, mégalithes et sanctuaires chrétiens se côtoient encore.

Au nord de la chapelle de Tronoën, un sanctuaire gaulois puis un temple gallo-romain ont été bâtis sur la même emprise. Sous les sables calcaires des dunes, se cachent encore d'autres témoignages du passé, comme ces anciens sillons de culture et ces fours à sel utilisés à l'Âge de fer.

Tout un *patrimoine*, constitué de chaumières, de fontaines, de moulins, de fours à pain et de fours à goémons, ponctue le *paysage*. Il évoque le quotidien de familles de marins paysans dont l'activité oscillait entre les cultures maraîchères et la pêche en mer.

Durant la seconde guerre mondiale, une *usine à galets* impressionnante sera construite en retrait de la côte par les nazis. Elle servira à approvisionner *le Mur de l'Atlantique* en matériaux de construction.

Une flore et une faune riches et diversifiées

Au *Pays Bigouden*, les paysages de dunes et de marais, marqués par leur absence d'arbres, se rencontrent pour constituer une riche palette végétale.¹

Au nord, de Trunvel à Plovan, l'*éro-vili* accueille de vivaces choux marins et perce-pierres qui vont jouer un important rôle de fixateur, grâce à leurs longues racines. Sur la *dune embryonnaire*, ce sont les chiendents des sables qui jouent ce rôle et des touffes d'oyats piègent les sables apportés par le vent. La *plaine dunaire*, riche en calcaire, accueille des oeillets maritimes, des gaillets et des linaires des sables qui trouvent ici en été la chaleur et la sécheresse nécessaires à leur implantation.

Dans les *zones humides* de l'arrière littoral, les plantes se sont adaptées à des degrés divers de salinité. Les *bas marais*, régulièrement inondés durant l'hiver, accueillent trèfles fraisiers, germandrées et potentilles des oies qui forment de véritables *tapis végétaux*. À mesure que la quantité d'eau augmente, de grandes laïches et des scirpes maritimes apparaissent. Des choins, des joncs marins et molinies indiquent, eux, la transition avec les terres moins humides. Les *étangs de Kergalan et Trunvel* abritent, quant à eux, de denses roselières sur leurs rives.

1. 369 entités recensées dans le périmètre proposé, dont 45 sont reconnues d'intérêt patrimonial, dont 9 protégées



> marais



> hérons cendrés



> L'éro-vili aujourd'hui à proximité du concasseur

2. 293 espèces y ont été observées entre 1976 et 2008, parmi lesquelles de nombreuses espèces rares ou menacées au niveau européen ou français

Grâce à la relative tranquillité du site et sa *richesse écologique*, la *baie d'Audierne* accueille de nombreuses espèces d'animaux,² en particulier des oiseaux. Plus de 100 000 migrateurs y transitent chaque année et accumulent les réserves énergétiques nécessaires pour atteindre leur destination hivernale.

Sur les *plages* bondées de vers, de mollusques et de crustacés, les petits échassiers, les bécasseaux Sanderling, les goélands bruns, argentés et marins se rassemblent à marée basse. Dans les *milieux ouverts de la plaine dunaire*, viennent se reproduire les gravelots à collier interrompu.

Les *marais*, enfin, abritent, dans leurs champs de roseaux, des passereaux, des échassiers, des hérons cendrés, des butors étoilés et des rapaces. Dans les *mares et cours d'eau*, on rencontre d'innombrables espèces d'insectes et de batraciens et occasionnellement des loutres d'Europe.

L'éro-vili

3. pour produire du graviers servant à faire le béton pour construire les bunkers du Mur de l'Atlantique

Ce qui rend la *baie d'Audierne* si intéressante par rapport à la problématique des *bunkers*, et explique le choix des allemands de s'y installer durant la seconde guerre mondiale,³ c'est la présence, sur une dizaine de kilomètres, de l'*éro-vili*, en breton " *le sillon* " ou plutôt " *le cordon de galets* ". À l'époque, il est haut de 8 m et large de 30 à 50 voire 100 m à certains endroits. Il défend le *littoral* contre les assauts de la mer, et constitue une superbe ressource de matériaux de construction.

Au cours des ères géologiques, de longues périodes de réchauffement et de refroidissement se sont alternées, provoquant d'importantes variations de l'amplitude du niveau marin. Le *cordon de galets* actuel s'est formé il y a environ 5000 ans lors d'une période chaude où, en remontant, la mer a poussé les matériaux présents devant elle sur le rivage. En mordant sur l'ancien *littoral*, elle a refaçonné des dépôts plus anciens. Les *galets* du vieux cordon, facilement arrachés à leur gangue, lavés et triturés, ont donné naissance à une formation abondamment fournie en matériaux qui s'est étendue progressivement vers le sud en fermant les rias de Kergalan et de Trunvel.⁴ L'*éro-vili* barre aujourd'hui la ligne du rivage en retenant l'*eau des marais* situés en arrière.

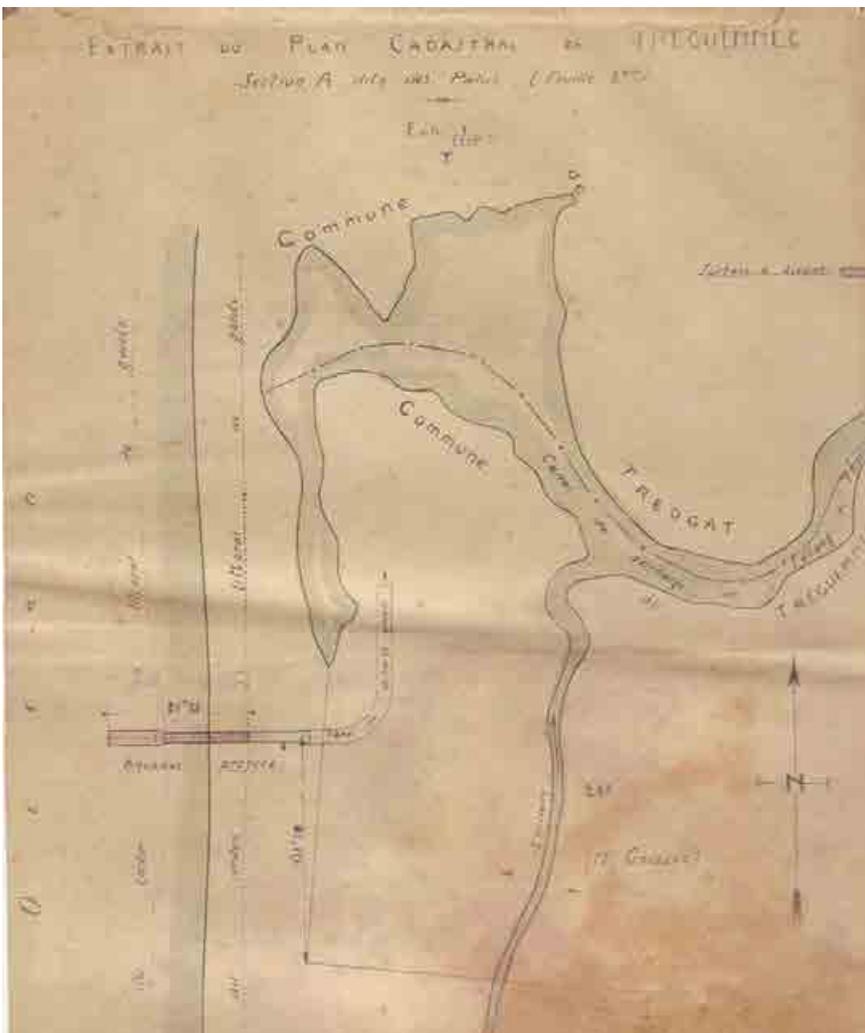
Les *extractions* massives de *galets* auront fortement fragilisé l'*éro-vili* qui n'est plus aujourd'hui qu'une mince élévation séparant l'estran des paluds.

4. P-R GIOT

" *La dune ancienne de la baie d'Audierne* ",
paru dans
" *Norvès* " n°179,
(1998), p. 487-489



> Vue aérienne de l'étang du Trunvel en 1943



> Plan de l'aqueduc proposé

Tentatives d'assèchement des paluds

S'il agit comme une véritable barrière naturelle permettant de protéger les terres en arrière de la *baie d'Audierne* de l'assaut des vents et des marées, *l'éro-vili*, barre, en contrepartie, une grande quantité de petits ruisseaux en les empêchant de se déverser dans la mer. C'est ce qui a conduit à la formation de nombreux *étangs* le long du littoral à Trunvel, Kerlagan, Nérizellec etc. Tout au long de l'année, *l'éro-vili* filtre lentement ces eaux qui s'écoulent vers la mer mais en hiver, lors de fortes précipitations, celles-ci sont bloquées et envahissent régulièrement les *paluds*.⁵

5. Y. MARZIN &
G. TOMEZZOLI,

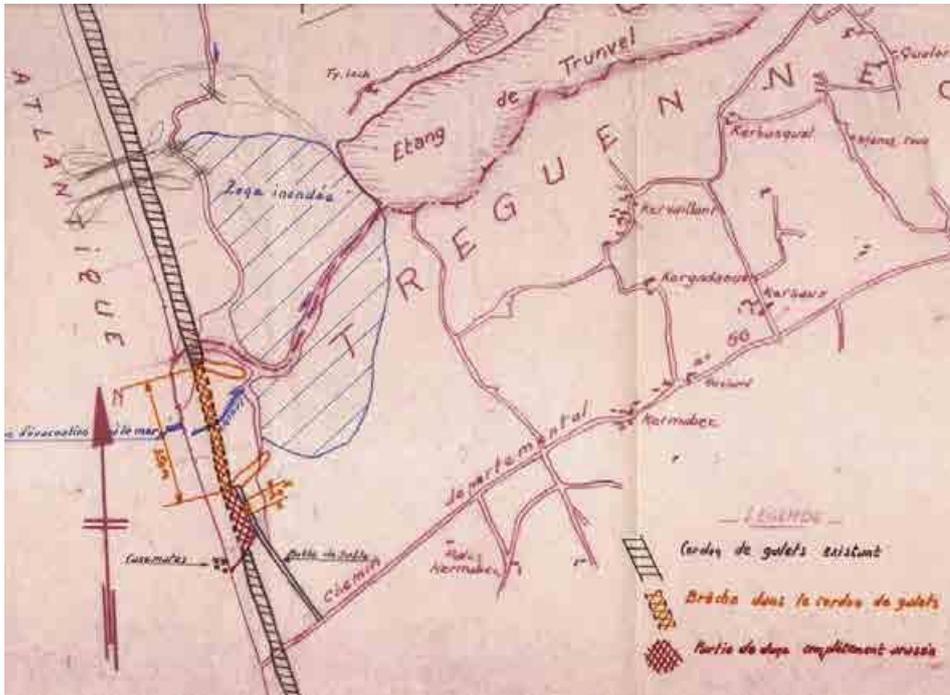
“ *The Ero-Vili and the Atlantic Wall* ”, paru dans
“ *Advances in Anthropology* ” n°5,
(2015), p. 185

Ainsi, depuis des siècles, dans cette région principalement agricole, plus de 500 hectares de terres et de pâturages répartis sur 6 km de côtes, se transforment régulièrement en *marais*, le niveau des eaux s'élevant parfois de plus d'un mètre. Par conséquent, les rendements des terrains submergés une bonne partie de l'année sont souvent médiocres.

Pressés de récupérer leurs champs et prairies, les riverains pratiquent régulièrement de profondes saignées dans *l'éro-vili* pour faciliter l'évacuation des eaux. Ainsi au début du XX^{ème} siècle, avant la seconde guerre mondiale, tous les quatre ou cinq ans, on “ *roque* ”, c'est à dire qu'on déchire le sommet du *cordon de galets*, d'une largeur de 30 à 50 m,⁶ et d'une hauteur variant entre 5 et 8 m. L'opération s'effectue à l'aide de herse ou de madriers tirés par des chevaux, ce qui n'était pas une tâche aisée compte tenues des dimensions de *l'éro-vili* à l'époque. La pression des eaux aide ensuite à agrandir la brèche et l'eau douce se répand sur la plage. Une fois l'eau évacuée, la brèche se referme naturellement sous l'action des tempêtes et des marées.

6. voire de 90, 100m à la hauteur
de Trunvel

En 1926, sous la pression des propriétaires et des cultivateurs, la commune de Tréogat décide de procéder à un *assèchement permanent* des *marais* et *paluds*. Les travaux, déclarés d'utilité publique, concernent environ 300 hectares de terres agricoles et plus d'une centaine de propriétaires. Le projet définitif prévoit le creusement d'un réseau de *canaux* reliant les *étangs* des secteurs nord et sud, en direction d'un *aqueduc*, à 150 m au sud de la rivière de Trunvel, qui réglera l'évacuation des eaux d'un bassin étendu sur 62 km². L'ouvrage aura une longueur totale de 120m, est sera abrité en partie sous *l'éro-vili*, son débit prévu est de 200 L/s/km². Deux portes réguleront l'évacuation des eaux du bassin.



> Brèche dans le cordon suite aux tempêtes de 1967



> Vue depuis la plage de l'exutoire de Trunvel aujourd'hui



> Vue depuis la plage de l'exutoire de Trunvel aujourd'hui

En 1934, après avoir constaté *l'érosion* de la côte opérée par l'océan, surtout pendant les tempêtes, un arrêté préfectoral interdit toute exploitation de *l'éro-vili*, sur tout le territoire de la commune de Plovan, soit une bonne partie de la *baie d'Audierne*.⁷

7. P VERGEREAU,
article paru dans
" *Le Télégramme* ",
(08 Septembre 2014)

Les travaux d'*assèchement* subventionnés par le Ministère de l'Agriculture, sont finalement lancés en 1938. Le contrat de construction est remporté par un entrepreneur local. Lors de la mobilisation en 1939, il doit suspendre les travaux. En 1941, il a déjà réalisé les 88 m de la partie amont de l'*aqueduc*, mais la construction de la partie aval, cette fois en forme de solide ouvrage maritime, doit être confiée à un autre entrepreneur.

L'arrivée de l'*Organisation Todt* suspendra projet de dessèchement. En 1942, surpris par des inondations qui avaient endommagé la route en forme de remblai reliant le chemin départemental 156 à *l'éro-vili*, les allemands libèrent sans précautions la quantité immense d'eau retenue, et le tronçon terrestre de *l'aqueduc* inachevé, se brise.⁸

8. <http://yvan.marzin.free.fr/>

Reprise en 1945, la construction doit tenir compte d'un recul de 40m du cordon, très affecté par les extractions de galets. Les plans sont modifiés, amputant l'ouvrage d'une cinquantaine de mètres par rapport au projet initial. En août 1948, l'aqueduc fonctionne enfin et mesure 75 m de long.

En 1950, le réseau de 5700 m de canaux est terminé, une écluse est installée au débouché de l'étang de Trunvel permettant de réguler le débit d'eau douce et d'empêcher la pénétration de la mer.

Mais le système fonctionne mal et dans les années 1966 et 1967, de nombreuses tempêtes ont lieu, provoquant de sacrés dégâts. Les journaux de l'époque titrent: " *Sur 300 mètres au nord des blockhaus de Kermabec, la barrière a été emportée. D'immenses étendues de paluds ont été inondées sur une profondeur atteignant parfois un kilomètre. Le plus grave est que l'aqueduc construit il y a seulement 20 ans est totalement inutilisable, l'étang de Trunvel regorge de poissons morts* ". L'*aqueduc*, déchaussé, est complètement mis hors service et se retrouve seul, sur l'estran, isolé du reste du réseau.

Aujourd'hui, Kergalan et Trunvel sont toujours reliés en hiver par les canaux mais le système de drainage entre Saint-Vio et Trunvel est complètement ensablé depuis 1970. Sur la plage, on peut apercevoir la carcasse d'un vieil ouvrage en béton, brisé en plusieurs morceaux, glissant inexorablement vers la mer au fil du temps: *l'exutoire de Trunvel*.



> Vue aérienne du site en 1943
suite à des survols alliés

Historique du Concasseur

Le contexte historique

L'histoire de l'usine de concassage de galets de Tréguennec démarre en novembre 1941. Hitler n'a pas encore décidé de la création du *Mur de l'Atlantique* ni de ses milliers de *blockhaus* tout le long du littoral européen, mais déjà d'énormes chantiers sont en cours en France: batteries lourdes, aérodromes et bases sous-marines. Celle de Brest est presque entièrement achevée et à Lorient, les programmes *Scorff*, *Dom Bunker* et *Kéroman I* et *II* sont terminés et le *III* vient d'être lancé.

Les besoins en *béton* deviennent de plus en plus importants, d'autant plus que la fortification intensive des côtes françaises va débiter quelques mois plus tard.¹ Sa fabrication nécessite du ciment, du sable et des granulats, or tous ces matériaux sont disponibles à moins de 100 km de là, en *baie d'Audierno*. En effet, *l'éro-vili*, constitue une ressource quasi-illimitée de *galets* prêts à être transformés en *graviers*, sur laquelle les nazis vont jeter leur dévolu.

1. 17 millions de m³ de béton ont été coulés par les allemands durant la guerre: 4 pour les bases sous-marines, 2 pour la *Luftwaffe* et divers, 11 pour le Mur de l'Atlantique proprement dit. Sur 16 500 ouvrages au total, 12700 sont situés en France. Les granulats (graviers, pierres, sable) représentent 85% du béton.

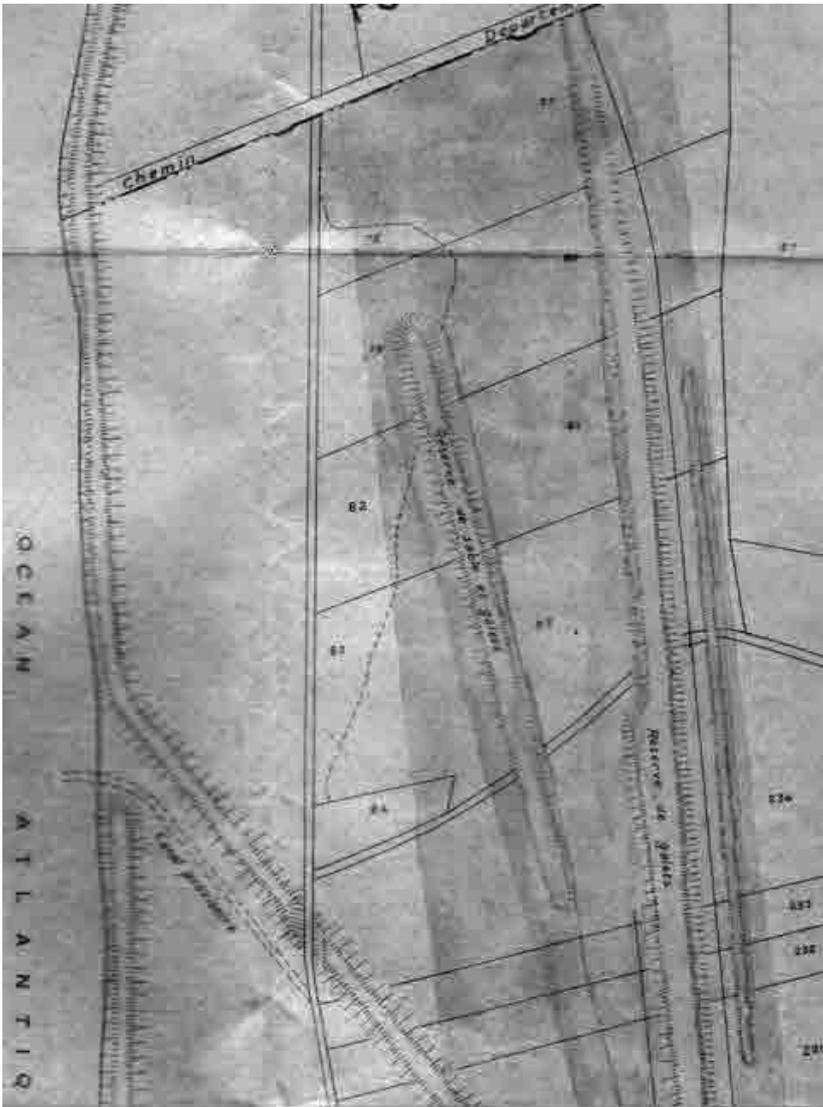
Rémy DESQUESNES,
“*Atlantikwall et Südwall, les défenses allemandes sur le littoral français (1941-1944)*”,
(Thèse de doctorat d'État, Université de Caen, mai 1987)

L'acquisition du site

Le 6 novembre 1941, après repérage par ses géologues allemands quelques mois plus tôt, l'*Organisation Todt* demande l'autorisation de draguer du galet dans le cordon littoral, sur 10 km, et de retirer un volume de 500 000 m³ au total, soit 50 m³ par mètre linéaire.

L'ingénieur en chef des *Pont et Chaussées*, de l'époque, accueille la demande avec un certain scepticisme, d'autant plus que la mise en place du camp s'accompagne du projet de pose d'une voie ferrée normale jusqu'à Pont l'Abbé. Il redoute surtout que l'affaiblissement du *cordon*, consécutif à des enlèvements massif de *galets*, n'entraîne la rupture brutale de ce dernier lors d'une violente tempête. Il s'ensuivrait un envahissement progressif par la mer de plusieurs milliers d'hectares de terres cultivées.

Il fait part de ses inquiétudes à l'*Oberkriegswehrwaltungsrat* Vischer, conseiller économique administratif à la *Feldkommandantur* de Quimper. Une réunion avec des représentants de l'*OT* est organisée au cours de laquelle l'ingénieur français se



> extrait du plan de cadastre du camp Todt de Prat-ar-C'hastel

voit rétorquer, entre autres que: “ *ses craintes sont chimériques puisque l'extraction serait scientifiquement poursuivie dans les parties basses du cordon soumises à l'action de la marée et que la mer ne tarderait pas à compenser les prélèvements par des apports de galets du large, comme c'est le cas à Plouhinec (Morbihan).* ”²

2. **Harry LIPPMANN**,
“ *Das Kieswerk bei Saint Vio / Bretagne* ”, paru dans “ *IBA* ”
n°14, (1990), p. 26-37

En réalité, ce site n'est pas comparable à celui de **Trégunnec**, et l'argument avancé est fallacieux. L'ingénieur allemand donnera même raison à son confrère “ *estimant la disparition de la dune comme certaine* ”, mais malgré tous ses efforts pour l'empêcher, le **camp Todt** sera bien construit, au lieu-dit de **Pratar-C'hastel**,³ sous la direction de la firme *Baum und Beutgen*, de décembre 1941 au printemps 1942.

3. Littéralement:
“ *la prairie du château* ” en breton

L'extraction, l'acheminement et le chargement des galets

Sur le large **cordon** de **galets** courent deux voies ferrées à écartement de 0,60 m. Leurs rails proviennent du réseau d'un chemin de fer local désaffecté depuis 1934, le “ *Transbigouden* ” ou “ *Train carottes* ”, reliant auparavant Pont-l'Abbé à Pont-Croix. La **Todt** vient d'en racheter 29 km au Finistère pour environ 2 millions de francs. Sur les rails, peu stables car leurs traverses reposent sur les galets, se déplace un convoi composé d'une vingtaine de wagonnets de mine de 1 à 1,5 m³, tirés par une locomotive *Decauville*.⁴

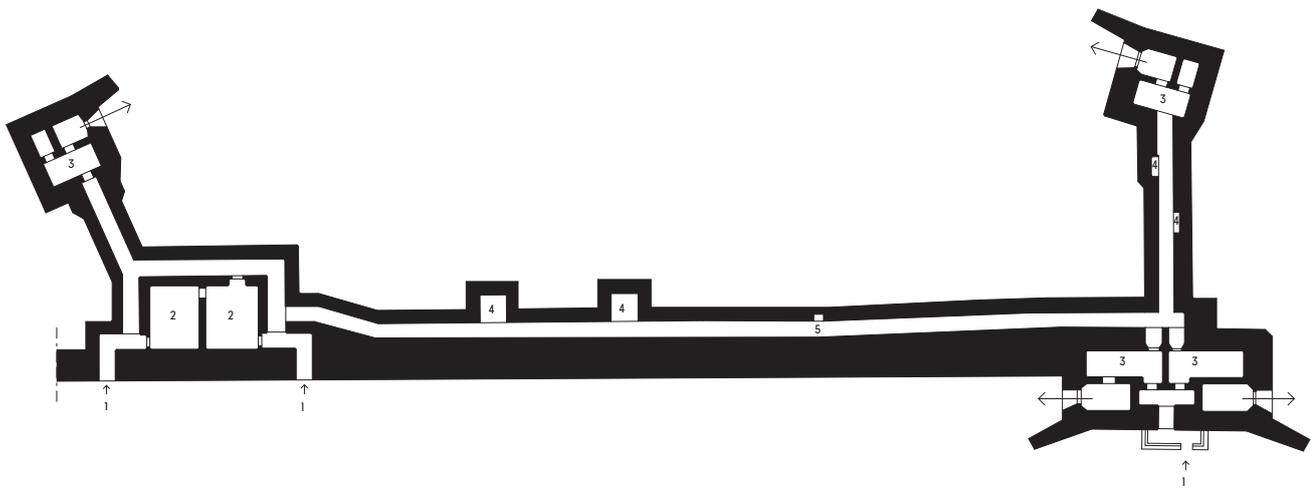
4. **Y. MARZIN & G.TOMEZZOLI**,
“ *The Ero-Vili and the Atlantic Wall* ”, paru dans
“ *Advances in Anthropology* ” n°5,
(2015), p. 187

Au bas du **cordon**, à marée descendante, du côté de l'estran, un bulldozer *Caterpillar* creuse inlassablement les flancs de **l'éro-vili**, repoussant vers le sommet du cordon graviers et galets que saisit le godet de 500 L d'une grosse pelle mécanique à glissière *Weserhütte* avant de les déposer dans les wagonnets. A marée haute, le bulldozer puise directement dans les hauts du large cordon. Les wagonnets chargés, le locotracteur ramène le convoi à petite vitesse vers la **gare d'embarquement** des galets.

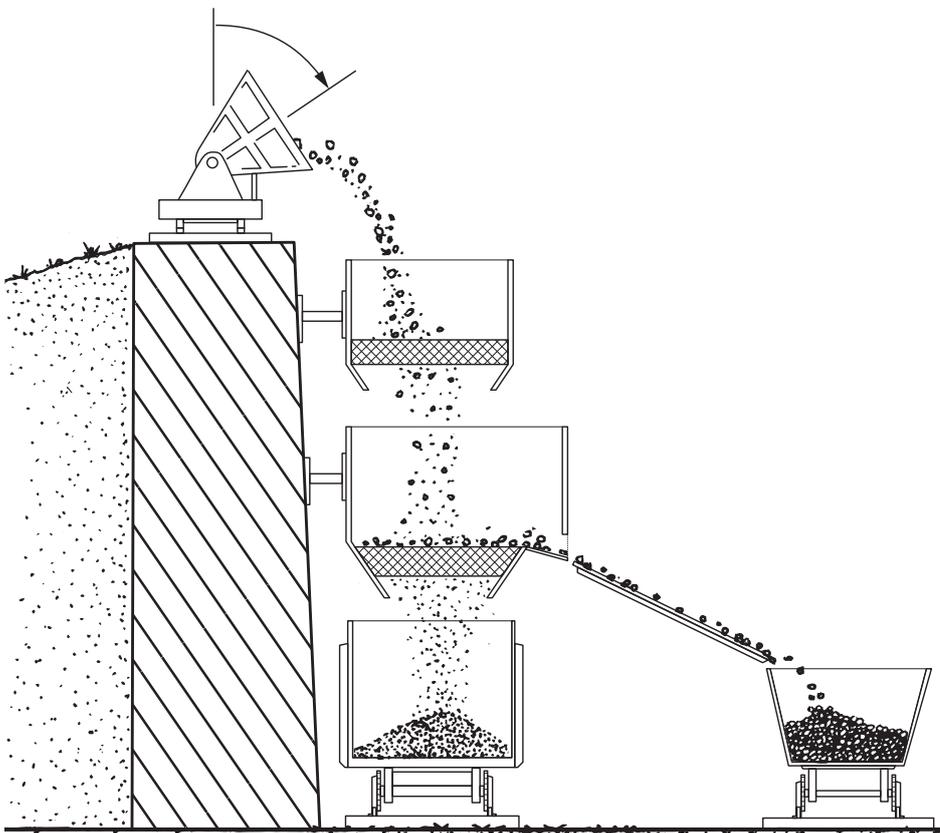
5. Son volume est estimé à 150.000m³, d'après un sondage en 1960.

La rotation dure moins d'une heure. Arrivée à 500 m de sa destination, un aiguillage franchi, le convoi quitte **l'éro-vili**, et emprunte sur sa gauche une longue **rampe**⁵ en pente douce composée de galets et de sable. Au sommet de cette rampe débute l'étroit **quai de déchargement des galets**.

Archives Départementales



> Plan du réseaux de galeries
 1. Accès aux galeries inférieures
 2. Casernement
 3. Ensemble bloc à mitrailleuse-soute à munitions - système de ventilation-salle de repos
 4. Niches à munitions- abris
 5. Cheminée d'aération et d'évacuation



> Coupe schématique du principe du déchargement, tri et chargement des galets dans les wagons

Le “ mur-casemate ”

Le quai est en réalité un immense *mur* de *béton* fortifié de 10 m de haut et 200 m de long. Sur une portion d'environ 100 m en partant du sud, son épaisseur est de 2 m mais à partir de là et jusqu'à son extrémité nord-est, à sa base est accolée une longue *galerie bétonnée* desservant deux tunnels débouchant dans deux *blockhaus* Vf 4b à large créneau de tir pour des mitrailleuses croisant leur feu vers la mer. Des niches et des décrochements aménagés dans les parois des tunnels permettent d'éviter les effets de tirs d'enfilade.

L'extrémité nord du tunnel principal s'achève alors dans un gros *blockhaus* spécial, pour deux mitrailleuses adossées, l'une couvrant l'aire de travail du chantier et l'autre couvrant la palud. Ce *blockhaus* est flanqué par un Ringstand à mortier, un ouvrage pouvant battre toute la palud dans un rayon de plusieurs centaines de mètres.⁶

Les *galeries*, accessibles à partir du chantier, peuvent servir d'abri antiaérien aux ouvriers, l'extrémité sud du mur s'achève sur un garage R 672 à tobruk pour canon antichar ou de moyen calibre couvrant la palud sud.

Sur toute sa longueur, ce grand mur fortifié appelé localement le “ *mur-casemate* ” et ses fortifications intégrées sont totalement masquées des vues du large par un haut remblai de sable. L'épaisseur de ce remblai à son sommet est telle qu'elle supporte une seconde voie pour Decauville.

Le concassage des galets

Arrivés à l'extrémité du quai, les wagonnets, remplis de galets de tous les calibres, sont basculés manuellement dans *cinq silos trieurs*, accolés sur une longueur totale de 28 m, et fixés à la paroi verticale de béton. Les graviers et les galets chutent et s'étalent sur des claies vibrantes. Les granulats de petite taille, jusqu'à 30 mm, utilisables d'emblée pour la fabrication du béton, tombent alors directement dans les *wagons-tombereaux* d'une rame SNCF stationnée au pied du mur. La rame est ensuite attelée à une locomotive positionnée à quelques dizaines de mètres, sur un faisceau de voies. La durée de chargement d'une rame durait généralement trois à quatre heures.⁷

Les autres *galets*, retenus dans les trieurs, sont récupérés grâce à des goulottes qui les déversent dans les wagonnets manœuvrés par un locotracteur

6. Alain LE BERRE,

“ *Un site fortifié unique en Finistère à Tréguennec* ”,

paru dans

“ *39-45 Magazine* ” n° 258,

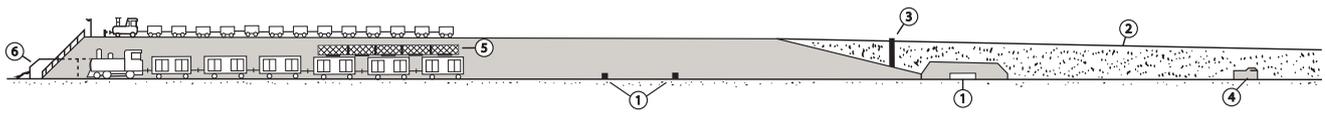
(Juillet- Août 2008), p.65

7. P VERGEREAU,

article paru dans

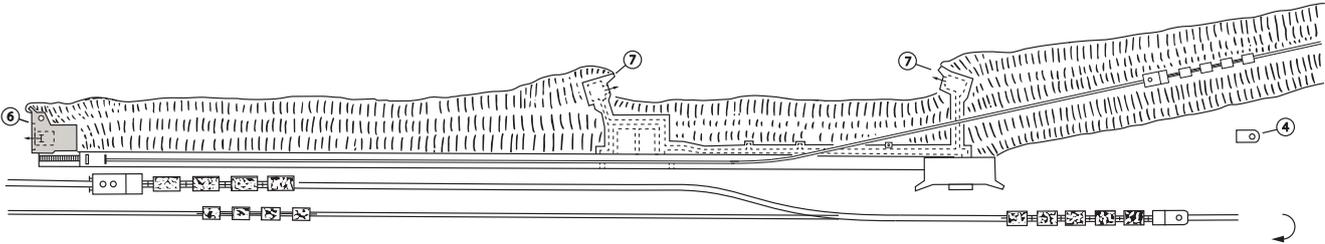
“ *Le Télégramme* ”,

(08 Septembre 2014)



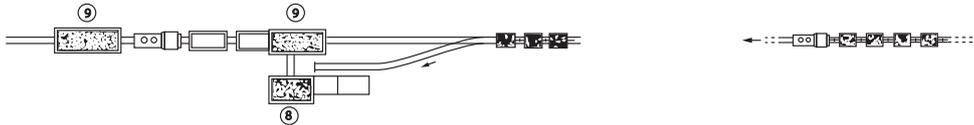
ELEVATION SCHEMATIQUE 1/500

- 1. entrées donnant accès aux galeries intérieures
- 2. rampe d'accès aux quais
- 3. cheminée d'aération/évacuation
- 4. tobrouk à mortier
- 5. trieurs de galets
- 6. blockhaus-garage pour canon



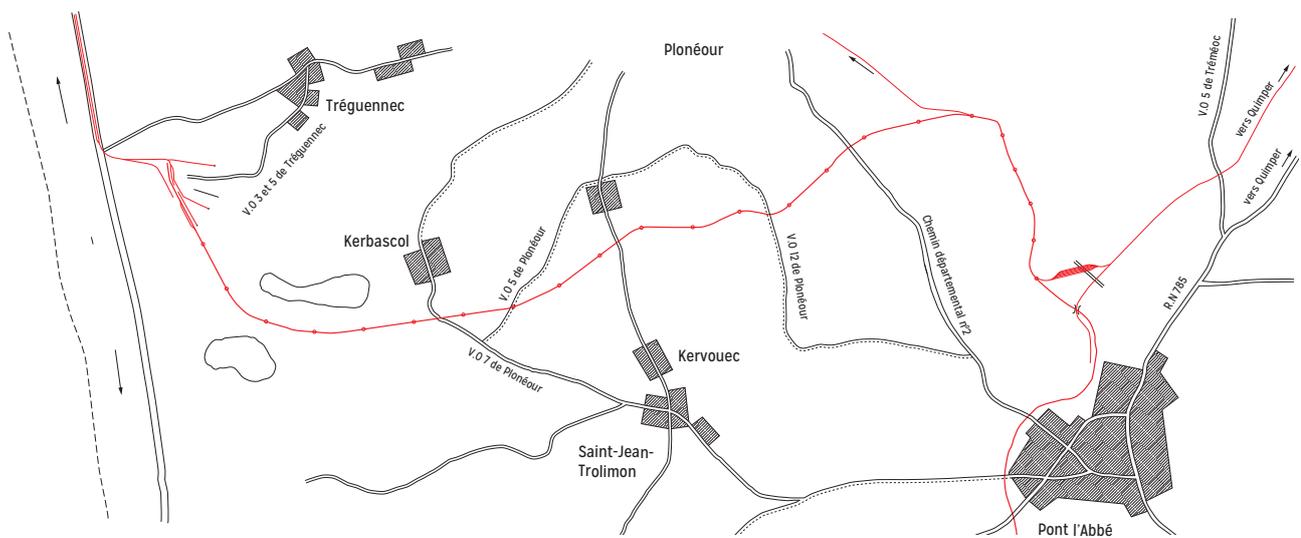
PLAN SCHEMATIQUE 1/500

- 4. tobrouk à mortier
- 6. blockhaus-garage pour canon
- 7. blockhaus à mitrailleuse



- 8. bâtiments de concasseurs
- 9. silos à granulats

> Élévation et plan de l'usine
l'exploitation de galets de
Tréguennec



> Plan schématique de
l'embranchement entre Pont
l'Abbé et Tréguennec

placé parallèlement. Ils sont ensuite acheminés près du **bloc des concasseurs**, construit plus tardivement et mis en service en 1943 seulement. Le tas de “ *gros* ” galets en attente de concassage finira par former un cordon de plus de 700m de long.

L'imposant bâtiment de béton et de briques de 23x10 m d'une hauteur de deux étages, abrite quatre **concasseurs**, trois horizontaux et un giratoire. Les gros galets sont pris en charge au sol par deux élévateurs à benne latéraux qui les font basculer au sommet du bâtiment dans les mâchoires de deux concasseurs primaires. Les morceaux broyés retombent dans la partie basse du bâtiment où les godets d'un autre élévateur les saisissent et les déversent cette fois dans les mâchoires de deux **concasseurs** dits secondaires qui achèvent de les réduire.⁸

Les **granulats** sont ensuite acheminés par un élévateur ou tapis roulant dans un silo d'environ 300 m³ dans le bâtiment ou, à l'écart, dans un **second silo**, dit de réserve, d'une capacité comparable. Avant d'être déversés dans les compartiments des silos, les granulats sont encore criblés. Les deux **silos** sont montés sur de hauts pilotis en béton sous lesquels se glissent des **wagons-tombereaux** pour y recevoir leur chargement. La machinerie complexe du bloc des concasseurs est mise en œuvre par plusieurs moteurs électriques.

L'acheminement des matériaux vers le Mur de l'Atlantique

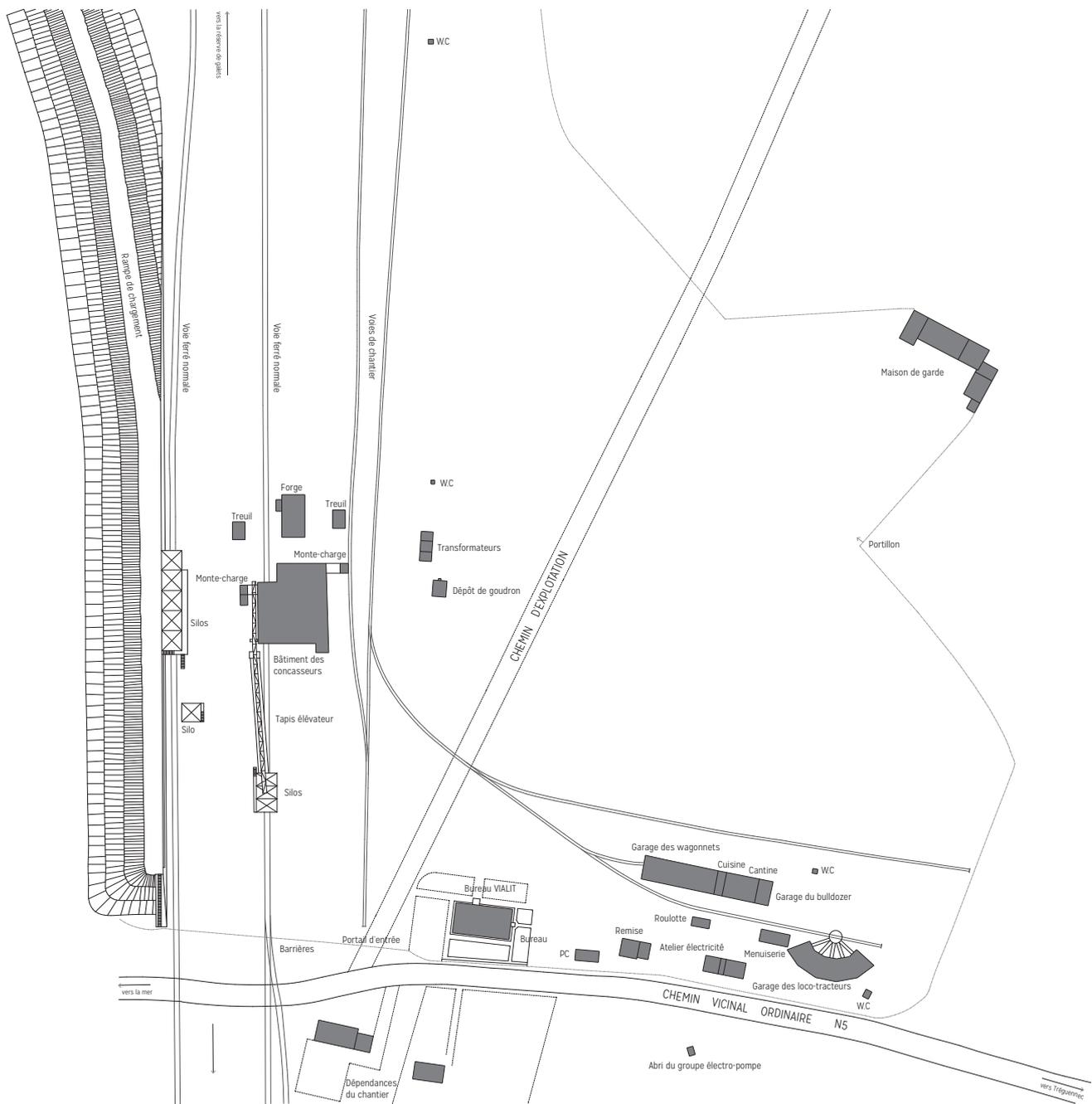
Début juin 1942, la Todt met en service le tronçon de voie ferrée à écartement normal posé pour acheminer les granulats vers les différents chantiers du **Mur de l'Atlantique**, en particulier vers la région de Lorient. Le tronçon, neuf, d'une longueur de 12 km relie le **camp Todt** à Pen-Enez, la gare spécialement construite à Pont-l'Abbé. La SNCF assure l'exploitation de la ligne avec ses moyens roulants et son personnel. Plusieurs comptes rendus détaillent la progression des opérations et les exigences de l'occupant.⁹

Estimés entre quatre et six par jour, les convois du **train-bili** ou “ *train de galets* ” comprennent une vingtaine de **wagons-tombereaux** d'une charge utile totale moyenne de 400 tonnes.¹⁰ Généralement deux locomotives sont nécessaires pour tirer et pousser le train, roulant à une vitesse moyenne de 30 km/h. La ligne est dépourvue de sécurité et de signalisations, le déplacement se fait à vue et au sifflet, et les nombreux passages à niveau ne sont pas gardés, si bien que des

8. Y. MARZIN & G.TOMEZZOLI, “ *The Ero-Vili and the Atlantic Wall* ”, paru dans “ *Advances in Anthropology* ” n°5, (2015), p. 187

9. Archives Départementales du Finistère

10. Eléonore BOHN, “ *L'usine à galets des nazis* ”, paru dans “ *Le Télégramme* ”, (23 Février 2014), p. 20



WC



> Plan du chantier de Tréguennec

sacs de ciment ou de charbon disparaissent régulièrement lors des trajets. Une fois arrivés à Pont-l'Abbé, les trains sont relayés vers Quimper, gare régulatrice d'expédition des galets sur les chantiers du *Mur de l'Atlantique*.

L'activité du chantier

En février 1942, le préfet du Finistère reçoit, par la *Feldkommandantur*, l'ordre de fournir à l'**O.T.** " 200 travailleurs entièrement qualifiés " pour une durée de trois mois comportant des ouvriers bétonneurs, des charpentiers, des machinistes, des conducteurs de grues etc. ainsi que de personnes qualifiées en manœuvres pour les travaux de construction de l'*usine de concassage de galets de Prat-ar-Hastel*.¹¹

11. Idem

En réalité, la très grande majorité des *ouvriers* travaillant sur le chantier, de 300 à 350 hommes, dont la moitié est âgée de moins de 25 ans, est constituée de main d'œuvre locale peu qualifiée ou bien prisonniers russes et polonais. Beaucoup viennent de la côte bigoudène sud, des marins-pêcheurs réduits au chômage suite à l'*interdiction d'aller en mer*, et des chômeurs forcés, les allemands ayant fait fermer des entreprises avec l'appui de Vichy. Même si c'est mal vu, on y travaille généralement par nécessité, pour nourrir sa famille. Travailler pour la *Todt* est assez rentable et permet d'obtenir des salaires plus élevés que dans la plupart des autres emplois disponibles, rares dans la région. Mais surtout cela permet aussi à nombre d'entre eux d'éviter d'être envoyés pendant deux ans en Allemagne pour le *Service de Travail Obligatoire*. (STO)

Dans un nuage de poussière visible de loin et un bruit infernal, une grande animation règne jour et nuit dans le *camp Todt*, ouvert du lundi matin 7 h au dimanche matin 7 h. Lui donnant des allures d'un village du Far West, des baraques en bois au toit recouvert de papier bitumé sont édifiées autour de l'aire de travail: ateliers d'entretien, forge, magasin d'outillage, bureaux, réfectoire et dortoirs pour le personnel étranger. Une clôture électrique ceinture le camp.¹²

12. Alain LE BERRE,
" Un site fortifié unique en Finistère
à Tréguennec ", paru dans
" 39-45 Magazine " n° 258,
(Juillet- Août 2008), p.69

Sur l'*éro-vili* les petits déraillements sans gravité sont assez fréquents, de nombreux manoeuvres sont préposés en quasi-permanence à la consolidation de la voie de Decauville. Les *concasseurs* n'entrent en service qu'à la fin de 1943 mais compte tenue de la dureté des galets qui malmenant leurs mâchoires, leur rendement n'est pas très élevé. Ils sont fréquemment en panne, des pièces

se brisant. Les besoins journaliers en eau (indispensable au fonctionnement de la carrière), sont estimés à 150 m³. Le pompage s'effectue dans le ruisseau voisin dont le débit est alors de 50 m³/h.

La libération

Quelques mois avant la libération en 1944, un certain nombre d'employés de la SNCF et d'ouvriers désertent le camp et sont remplacés par des travailleurs allemands. Le rythme des trains connaît également beaucoup de perturbations: la *Royal Air Force* attaque régulièrement le système ferroviaire et certains groupes de résistants français organisent des sabotages. Au grand étonnement de la population, le **camp Todt** ne subira, lui, pas de bombardements.

Le 21 mai 1944, a lieu l'*Operation Chatanooga Choo-Choo*, vaste offensive aérienne américaine et britannique contre les transports ferroviaires allemands, une annonce du débarquement en Normandie quelques jours plus tard. Toutes les cibles situées entre Concarneau et Châteaulin sont mitraillées systématiquement. La ville de **Tréguennec** et son **camp Todt** sont bien évidemment concernés. Cette attaque met quasiment fin à l'activité du chantier du concasseur et les allemands abandonnent définitivement le camp fin juillet 1944. La plupart des installations du site seront saccagées et de nombreux vols de matériel auront lieu par la suite.

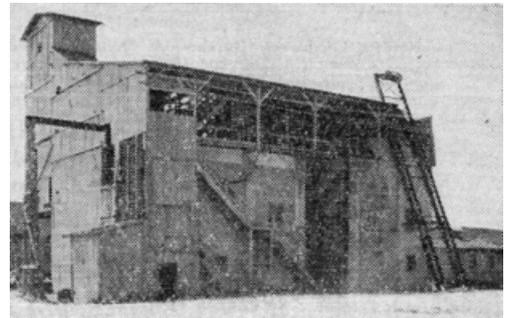
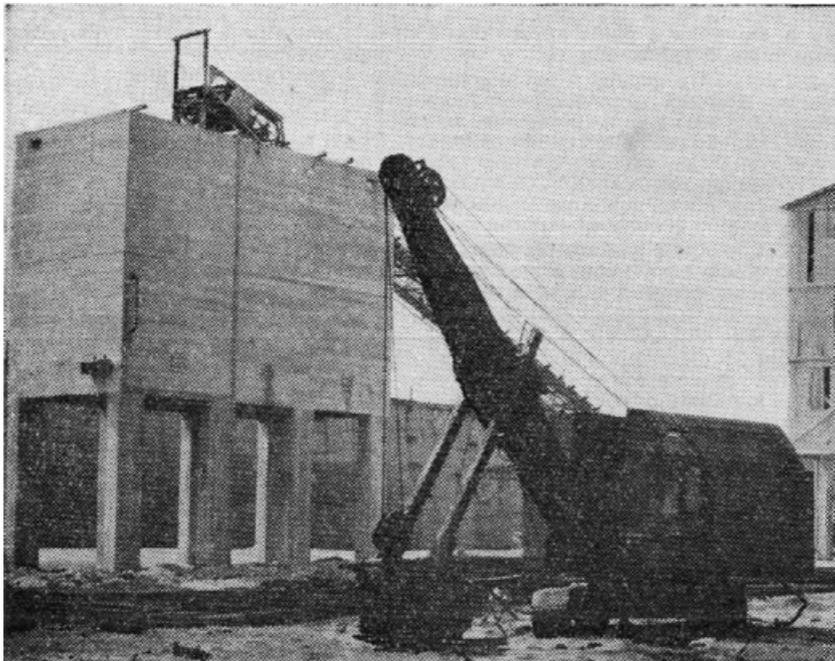
Au mois d'août, après avoir été attaqué par la *Royal Navy*, un bateau de la *Kriegsmarine*, celui-ci s'échoue sur la plage à proximité du chantier. Les soldats allemands battent en retraite sur la palud avant de trouver refuge dans les **blockhaus** du **mur-casemate**. Totalement encerclés, ils finiront par se rendre quelques heures plus tard.¹³

13. Y. MARZIN & G.TOMEZZOLI, "The Ero-Vili and the Atlantic Wall", paru dans "Advances in Anthropology" n°5, (2015), p. 187

L'après guerre

À la fin de la guerre, il faut tout reconstruire et les besoins en matières premières sont énormes. Le pays commence donc à recenser ce qu'il reste d'utilisable sur le territoire, afin de commencer la reconstruction. À **Tréguennec**, il reste le fantôme de l'**usine à galets**, abandonnée depuis plusieurs mois, et, juste à côté des **concasseurs**, un immense tas de **galets**¹⁴ non utilisés.

14. On estime à 90 700m³ la quantité de galets laissée sur la palud par les allemands



> *En haut et en bas*

Été 1945. Vue d'ensemble du chantier de concassage, aux allures de mines de Far-West. A droite, le bâtiment concasseurs-silo principal, recouvert de planches. A gauche, le silo de réserve et son tapis élévateur, le début du mur-casemate. L'ex camp Todt est remis en état.

> *Au milieu*

Vues du chantier, fermé, en 1949, telles qu'apparues dans le bulletin officiel d'annonces de l'administration des Domaines

La logique est simple: avec des *galets* et des *concasseurs* on peut faire de la pierre cassée et avec de la pierre cassée on peut reconstruire des ponts, boucher les trous, refaire des routes, remettre en état des voies ferrées etc. Brest a souffert des bombardements et son port de commerce doit être réparé. Le Génie Militaire assure la garde du site quelque temps avant que les *Ponts et Chaussées* en héritent. Pour un coût de 3 millions de francs, les *installations du chantier* sont remises en état.¹⁵

15. Non sans difficultés, vu la pénurie du moment en matériel et en pièces de rechange.

Un appel d'offre est lancé et l'entreprise parisienne, "*le Vialit*" remporte finalement le marché, ses concurrentes étant accusées d'avoir un peu trop collaboré pendant l'occupation. Renommé l'*usine*, le site du *concasseur* ré-ouvre en avril 1946 et emploie alors une trentaine d'ouvriers locaux travaillant 10h par jour, 6 jours sur 7 et chargés de produire 150 tonnes de *gravillons* quotidiennement.¹⁶

16. Alain LE BERRE,
"Un site fortifié unique en Finistère à Tréguennec", paru dans "39-45 Magazine" n° 258, (Juillet- Août 2008), p.72

A l'été 1947, les deux tiers du stock allemand sont épuisés. On envisage de poursuivre le *concassage* grâce à de nouvelles *extractions* de l'ordre de 80 000m³ sur le *cordon littoral*. Le rapport stipule que les besoins en matériaux pour la reconstruction sont immenses et que les *carrières* sont toujours dans l'impossibilité de faire face aux demandes. Il serait donc économiquement avantageux de poursuivre l'*extraction*, si le service maritime estime que ces prélèvements ne sont pas incompatibles avec la sécurité des régions voisines, le cordon littoral agissant comme un rempart naturel face au marées.

Leur réponse sera sans appel: l'*extraction* massive effectuée par les allemands a dangereusement affaibli la dune et tout nouveau prélèvement serait susceptible de causer sa rupture et d'entraîner la submersion des terres riveraines. L'*exploitation* s'arrêtera donc à l'épuisement du stock, à la fin de l'année 1947.

En février 1948, le site ferme définitivement et en mai 1949, le receveur des Domaines se rend sur le chantier afin de dresser la liste du matériel existant qui pourra être mis en vente aux enchères.¹⁷

17. <http://yvan.marzin.free.fr/>

Les années cinquante et soixante

Jusqu'à la fin des années soixante, les installations du concasseur serviront encore pour le traitement du feldspath extrait de la carrière communale voisine.

En parallèle, les extractions de galets et de sable se poursuivront mais seront effectuées, cette fois-ci, par de petits entrepreneurs, qui feront leur demandes



> L'éro-vili aujourd'hui

aux *Ponts et Chaussées*, qui les autorisera à prélever des petites quantités et dans le cadre d'un usage personnel. La plupart finiront par abuser de ce système, en retirant bien au delà des quotas, et en faisant un véritable commerce. D'autres se serviront directement en toute illégalité. Des témoins évoquent: "... pendant des semaines et des mois, douze camions pour transporter des galets à destination de Saint-Guérolé et chacun de ces camions faisait au moins huit voyages par jour."¹⁸

Des carrières de sables seront aussi ouvertes, les autorités ne semblant pas trop s'inquiéter de la disparition de défenses naturelles irremplaçables.

En 1964, un quotidien local écrit, de manière absurde: " *Tréguennec et ses milliards de galets... la nature, plus sage que l'homme, a remis les choses en ordre et les dévastations d'il y a vingt ans ne se remarquent même pas* ". On pensait à l'époque que *l'éro-vili* se réparerait de lui-même. Depuis, les géologues ont bien évidemment démenti ces propos.

Quel impact sur le littoral ?

On estime que 650 000 m³ de *galets*, 50 m³ par mètre linéaire, soit un million de tonnes, ont été prélevés durant les deux années d'*exploitation* du cordon par l'*Organisation Todt*. L'emprise de la *barrière de galets* aura régressé d'une vingtaine de mètres, la fragilisant irrémédiablement. Un dixième de *l'éro-vili* a disparu.¹⁹

19. Alain LE BERRE,
" *Un site fortifié unique en Finistère à Tréguennec* ", paru dans
" *39-45 Magazine* " n° 258,
(Juillet- Août 2008), p.72

De nombreux courriers, datant des années soixante, retrouvés dans les Archives Départementales relatent que l'étang de Trunvel était régulièrement rempli d'eau de mer, menaçant grandement les poissons et les cultures, suite aux fortes marées et à l'affaiblissement de *l'éro-vili*.

Depuis, le site est passé sous la gestion du *Conservatoire du Littoral* qui s'efforce de réparer les erreurs du passé et de restaurer l'environnement de la *baie d'Audierne*.



> vue d'ensemble du site

Le site aujourd'hui

Depuis 1982, la bande côtière sud de la *baie d'Audierne*, vaste terrain de 650 hectares, est devenue la propriété du *Conservatoire du Littoral* et fait désormais l'objet d'une gestion concertée avec le Syndicat Intercommunal à Vocation Unique (les communes de Penmarc'h, Plomeur, Saint Jean Trolimon et Tréguennec) et la Communauté de Communes du Haut Pays Bigouden (les communes de Plonéour Lanvern, Plovan et Tréogat). Ce territoire sur lequel se trouve le site du *concasseur* constitue un *milieu naturel grandiose*, d'une nature écologique rare mais cependant *fragile* du fait de sa forte fréquentation.

Le rôle du Conservatoire du Littoral

Créé en 1975, le Conservatoire du Littoral et des Rivages Lacustres est un établissement public de l'État, à caractère administratif, placé sous la tutelle du ministre chargé de la *protection de la nature*, et qui a pour mission de mener une politique foncière de *sauvegarde de l'espace littoral*, de respect des sites naturels et maintenant et renforçant la diversité biologique, *la qualité paysagère écologique*.¹

Comme son nom l'indique, il veille en effet à *protéger des espaces naturels* considérés comme exceptionnels, situés en bord de mer, sur les rives des lacs et plans d'eau. Pour cela il acquiert des espaces naturels remarquables, généralement des terrains menacés d'urbanisation laissés à l'abandon ou inaccessibles. Ces acquisitions se font à l'amiable, par préemption, ou par expropriation. Le Conservatoire *réhabilite* ces sites puis en assure le suivi scientifique mais il en confie la gestion quotidienne aux collectivités locales ou à leurs groupements², aux établissements publics, aux fondations et associations spécialisées et agréées pour cela ou aux exploitants agricoles. Le but à terme est d'assurer la protection définitive d'*un tiers du littoral français*.

La mission principale du *Conservatoire du Littoral* ne concerne donc pas le bâti mais *uniquement* la *protection* des *espaces naturels remarquables*. Cependant, de par sa nature, il est amené à acquérir des sites où se trouvent des *bunkers du Mur de l'Atlantique*, érigés le long des côtes françaises et pourrait donc agir en faveur de la protection de ceux-ci. Si une

1. Christelle NEVEUX,

“ *Le Mur de l'Atlantique: Vers une valorisation patrimoniale ?* ” ;
(L'Harmattan, 2003), p.134

2. Dans le cas de la baie d'Audierne, la Communauté de Communes du Pays Bigouden Sud est gestionnaire du site



> du patrimoine ?



> érosion des dunes



> ganivelles de protection des dunes

doctrine générale a été mise en place en ce qui concerne les sites appartenant à son domaine propre, il n'existe par contre pas de doctrine particulière relative aux bâtiments. Le sort des édifices varie donc selon les cas, selon leur qualité. Est conservé, à priori, tout ce qui a une *valeur historique, patrimoniale et culturelle* et est détruit ce qui est considéré sans valeur.

Il est intéressant de noter qu'un inventaire des constructions a été établi, les répartissant en deux catégories: les bâtis principaux et les bâtis secondaires. Les premiers comprennent ce qui est du *domaine de l'habitable* et les seconds toutes formes de constructions humaines comme les poteaux électriques, les fontaines, les routes, les ruines, les enclos à pouelles, les poulaillers et...*les blockhaus*.² C'est dire toute l'estime que l'on porte à ces édifices.

2. **Christelle NEVEUX**,
“ *Le Mur de l'Atlantique: Vers une valorisation patrimoniale ?* ”,
(L'Harmattan, 2003), p.137

“ *Il est clair que pour le Conservatoire du Littoral, les bunkers sont considérés comme du ‘ petit patrimoine ’. A ce titre, ils ne soulèvent ni un grand intérêt, ni un grand enthousiasme de la part de cet établissement dont la préoccupation première reste et restera les sites naturels (leur objectif a le mérite d'être clair).* ”³

3. Idem

Action du Conservatoire du Littoral en baie d'Audierne

Aujourd'hui, dans le sud de la *baie d'Audierne*, vaste étendue fragile, sujette à une *érosion permanente* provoquée par les tempêtes et les marées hivernales, les promeneurs peuvent se rendre compte que le rivage a reculé de plus d'une centaine de mètres. L'épais *cordon de galets* d'autrefois a quasiment disparu au sud de *Tréguennec*.⁴ Au nord, il a été fortement écrêté et affaibli, aplati et écartelé par les vagues, répandu sur la *palud*, il résiste encore, cédant parfois à la puissance de l'océan.

4. C'est l'un des secteurs des côtes françaises où l'érosion est la plus forte.

5. Comme la surveillance, l'entretien, l'aménagement. Leurs missions incluent la protection des habitats et des espèces et des inventaires pour la faune et la flore.

Au delà d'assurer la gestion courante et quotidienne du site,⁵ depuis que le *Conservatoire du Littoral* a hérité de la *baie d'Audierne*, l'enjeu principal a toujours été celui de ralentir *l'érosion* et l'affaiblissement de *l'éro-vili*. Grâce à leurs efforts, une régénération importante de la *dune* s'est lentement opérée au cours du temps. Sur les secteurs dunaires chahutés par la mer ou piétinés par les promeneurs, un ensemble d'équipements de *protection des dunes* a été mis en place: des ganivelles, des filets ou bien des fascines de roseaux en fonction du



> brèche dans les dunes



> les paluds inondées



> Maison de la baie d'Audierne

type d'*érosion* subi. Dans le même but, les aires de stationnement ont, elles, été progressivement déplacées en retrait des côtes.

Afin de répondre à l'évolution constante du système hydraulique de la baie et de gérer au mieux les *flux d'eaux douces et salées*, un ensemble d'études et d'actions a été initié. En effet, la question de la gestion de la brèche dans les dunes est toujours un sujet délicat. Il faut essayer d'éviter un maximum les échanges entre la mer et les zones marécageuses car elles créent des *eaux saumâtres*, néfastes pour la faune et la flore.

Les grandes variations de niveaux d'eau, au cours de l'année, impliquent également de grands changements de végétation en fonction des saisons: un repos biologique est donc nécessaire.

Contrairement à la période d'avant guerre, on cherche aujourd'hui à retenir l'eau douce, bloquée sur les *paluds* par *l'éro-vili* la majeure partie de l'année, pour prolonger la période humide car elle fournit un environnement favorable à la nidation d'un certain nombre d'espèces migratoires d'oiseaux.

Aujourd'hui, il ne reste que peu de cultures dans la *baie d'Audierne*, les terrains agricoles sont principalement consacrés à l'élevage et au maraîchage. Après signature de conventions agricoles, dans le cadre d'une stratégie *agropastorale* respectueuse de l'environnement mise en place depuis 2008, certains terrains sont parfois loués aux habitants comme zones de pâturages pour le bétail en hiver, ce qui permet un apport économique important pour le *Conservatoire du Littoral*.⁶

6. L'ensemble ces informations sont un résumé d'un entretien que j'ai eu l'occasion d'avoir au mois d'août 2016, avec Grégory Thomas, responsable de la Maison de la baie d'Audierne, au sujet de l'action du Conservatoire du Littoral sur le site de la baie d'Audierne.

L'ensemble de la *baie d'Audierne* demeure donc toujours un environnement et un écosystème fragiles menacés par la présence humaine. Le site est aujourd'hui classé à différents égards: les étangs sont des "*espaces remarquables*" au titre de la loi Littoral et la biodiversité est protégée grâce à la directive européenne Natura 2000. Pour participer efficacement à la protection du territoire, il est préconisé aux visiteurs de respecter les cheminements et les prescriptions.

A proximité de l'étang de Saint-Vio, se trouve un centre d'informations et de partage des connaissances sur les milieux littoraux de la *baie d'Audierne*: la *Maison de la Baie d'Audierne*. Celle-ci organise des balades nature, des expositions et des projections de films et des actions de sensibilisation pour les visiteurs.



> les différents visiteurs de la baie d'Audierne

Quels visiteurs ?

Pour la partie sud de la *baie d'Audierne*, un flux constant de visiteurs est présent tout au long de l'année, environ 200 000 à 300 000 visiteurs par an. En automne et en hiver, les *touristes* sont moins nombreux, et c'est plutôt la population locale, qui vient sur place pour apprécier le *milieu naturel* de la baie.

Le site reste avant tout un *lieu de loisirs*. Viennent principalement des plagistes en vacances durant la période estivale, lorsque la baignade est autorisée et surveillée.¹ Lorsque les gens ne se baignent pas ce sont les amateurs de surf-casting, de cheval et de vélo que l'on retrouve sur les plages.

Les *vents importants* rendent le site favorable aussi à l'activité sportive, le surf² notamment mais aussi la voile, le char à voile, la planche à voile, le kite-surf etc. et autres cerfs-volants occasionnels.

La *grande diversité écologique* de cette réserve naturelle, aussi bien au niveau de la faune que de la flore en fait un lieu très apprécié des ornithologues, des amateurs de nature, des photographes, des promeneurs et des joggeurs. La plupart des étangs étant accessibles, les pêcheurs sont aussi nombreux. Le GR34, qui longe de la quasi-totalité de la côte bretonne, ainsi que la " *route du vent solaire* " traversent tout deux la *baie d'Audierne* et sont très régulièrement parcourus par les randonneurs.

Enfin d'autres, plus rares, des passionnés, des historiens viennent sur place pour voir le *concasseur* tout particulièrement.

Cependant, ces différents *usages* seront peut être plus limités, dans un futur proche. En effet, un arrêté préfectoral en cours d'élaboration, ayant pour objet la création d'une zone de *protection du biotope* sur le littoral, sur l'estran face aux étangs de Trunvel et Kergalan, viserait à restreindre l'*accès aux plages*. La mesure, controversée, n'a pas encore été votée mais elle inquiète déjà les riverains, notamment les propriétaires de gîtes et de chambres d'hôtes qui craignent de voir disparaître leur clientèle habituelle. Seraient interdites les pratiques suivantes: cerf-volant, char à voile et tout autre engin roulant évoluant sur la plage, tracté ou propulsé par le vent, la pratique de l'équitation et du cyclisme, et l'introduction des chiens. La *fréquentation pédestre* des personnes serait, elle, toutefois autorisée jusqu'au pied de la *dune* ou du *cordon de galets*.³

1. En hiver, cependant la baignade est interdite car la mer est dangereuse. La plage, exposée plein est, est fortement soumise aux rafales de vents venant de l'Atlantique.

2. La plage de la Torche, plus au sud est un spot très réputé pour les surfeurs, mais la plage située à proximité du concasseur sert de site repli lorsque les conditions ne sont pas idéales.

3. Article paru dans
Le Télégramme,
(18 février 2016)



> le site du concasseur
aujourd'hui

Le concasseur

Du camp *Todt* d'autrefois, il ne reste aujourd'hui que les constructions massives de béton: le *mur-casemate* fortifié et ses *bunkers* et les *silos* contenant les galets broyés. Tous les anciens baraquements en bois ont été détruits, ainsi que les silos de tris fixés sur le mur et toute la machinerie, qui a été revendue.

La “*rampe*” permettant, depuis la plage, d'acheminer des galets au sommet du mur est, elle, toujours présente, et l'on peut se promener dessus pour apprécier une superbe vue sur la mer, mais les anciennes *lignes de chemins de fer* ont, elles, toutes été déposées. Si l'on se promène sur leurs anciens tracés, on remarque la présence de nombreux *galets* au sol, sûrement tombés lors des innombrables voyages entre le *concasseur* et Pont-l'Abbé. Une autre rampe, probablement construite durant la période d'après guerre, permettant d'accéder, par derrière, au sommet des *silos* est elle aussi encore visible.

Les imposantes statures du *concasseur* n'ont pas trop souffert des injures du temps, exceptés les *silos* qui n'étaient pas construits selon les standards de qualité de la *Todt*. Leur *béton* a mal vieilli, il s'est effrité sous l'action de l'oxydation des armatures métalliques intérieures. Ainsi pour des raisons de sécurité, des barrières ont été mises en place tout autour. L'accès aux *galeries* a été condamné et des panneaux de protection ont été posés sur le sommet du mur, pour éviter que les visiteurs ne se promènent dessus. Hormis ces quelques restrictions, l'ensemble du site est accessible au public, même si l'édifice est abandonné.

Il faut également noter que le site est inondé la majeure partie du temps, de novembre à mai, soit la moitié de l'année, dans la zone se situant le long de la côte derrière les dunes. Seule la partie située entre le *mur* et les *silos* est toujours au sec. Il est donc primordial de faire un projet tenant compte de ce *changement cyclique du paysage* au cours de l'année.

Même s'ils sont rares, il existe toujours des gens passionnés par le *concasseur*, souvent de la génération d'après-guerre, des *bunker-archéologues* qui viennent explorer le site, collecter des informations sur son histoire, prendre des mesures etc. Sans eux, la *mémoire* de ce lieu risque de disparaître, il est donc important de transmettre son *histoire* par le biais de panneaux et d'installations, afin de rendre l'*expérience* des visiteurs plus riche.

Le concasseur bon pour la casse ?

12 octobre 2001 / Olivier Desveau /



Alors que le Conservatoire du littoral semble vouloir détruire une partie du concasseur (les trémies notamment), la mairie de Tréguennec, tout comme certains habitants de la commune, insistent sur la valeur historique d'un site important durant la seconde guerre mondiale.

Faut-il démolir le concasseur de Tréguennec ? Alors que le Conservatoire du littoral, propriétaire des lieux, envisage une destruction partielle de certains bâtiments, des voix commencent à s'élever contre ce projet. C'est que cette ancienne usine a une valeur historique. Au début des années 40, des centaines de milliers de tonnes de galets sont parties de là, servant de matériaux pour la construction du « Mur de l'Atlantique ».

C'est un site exceptionnel, dominant toute la baie d'Audierne. De vieux bâtiments rongés par le sel et le temps, et un mur immense. Certains l'appellent l'usine à galets. D'autres, le concasseur. Ce qui est certain, c'est qu'en pays bigouden, tous connaissent Croaz an Dour, à Tréguennec. Projet de destruction partielle Dans son projet de réaménagement des sites dont il est propriétaire en Baie d'Audierne (projet qui est loin de faire l'unanimité chez les élus des communes concernées), le Conservatoire du littoral a réservé un sort particulier à Croaz an Dour. A commencer par ce qui reste de l'usine. Ainsi, la destruction des trémies, ces grands entonnoirs de béton qui dominent le site, est envisagée. De même que l'arasement de la rampe qui permettait d'accéder à ces trémies. Pas question toutefois de toucher à la digue, qui permettait de ramener les galets jusqu'à l'usine. Pour le Conservatoire du littoral, l'objectif est avant tout de sécuriser les lieux. Déjà, des ganivelles ont été installées, il y a un an, autour des trémies, afin d'éviter que des

curieux ne s'aventurent sous les bâtiments en ruine. Et puis il y a eu ces rave-parties à répétition, ces derniers mois, inquiétant à la fois riverains et propriétaires du site. Pour beaucoup toutefois, la destruction de certaines de ces constructions n'est pas une solution. Ainsi, le conseil municipal de Tréguennec, qui vient de rejeter en bloc le préprojet de réaménagement de la Baie d'Audierne présenté par le Conservatoire du littoral, n'y est pas favorable. Dans un courrier adressé au conservatoire en juillet dernier, le maire, Alexandre Robin, insistait notamment sur « la valeur de mémoire historique des trémies ». Un lieu historique Même réaction pour certains habitants de Tréguennec. Ainsi, Pierre Pérennou, qui connaît bien l'histoire des lieux. « C'est fin 1941-début 1942 que les premiers sondages ont été effectués sur les lieux par Todt, un proche de Hitler, rappelle-t-il. L'objectif était d'exploiter le cordon de galet, afin de construire les fortifications du mur de l'Atlantique, qui devait s'étendre de la Norvège à l'Espagne ». Durant toute l'année 1942, des centaines de personnes vont travailler à la construction du mur, rejoignant le site à la dune. Et fin 42, l'exploitation commencera, avec une voie de chemin de fer, allant jusque sur la dune, de Tronoën à Penhors. Sur cette voie, des wagonnets étaient remplis de galets, qui gagnaient le site de Croaz an Dour, où ils étaient déchargés dans les trémies. De là, des trains partaient vers Pont-l'Abbé, puis vers toute la France. Et en 1943 est mis en place un chantier de concassage de gros galets. « Six à dix trains partaient chaque jour, raconte Pierre Pérennou. On travaillait sur le site nuit et jour, dans le bruit et la poussière. Beaucoup de gens du nord de la France sont venus travailler là, des Polonais aussi, et puis la population locale... » Les bases de sous-marins de Brest, Lorient et Saint-Nazaire seront ainsi en partie construites grâce aux galets bigoudens. Le site était tellement important pour les Allemands que début 44, Rommel en personne y passa pour une inspection. « Ça fait partie du paysage » A la Libération, c'est une entreprise française qui continuera l'exploitation. Jusqu'en 1968. « On estime qu'un million de tonnes de galets ont été extraites ici et exportées », indique Pierre Pérennou, qui ajoute : « Pour moi, ce site appartient au patrimoine local. Plutôt que de le détruire, il serait probablement possible d'y aménager quelque chose ». Et de conclure : « Bien sûr, ce n'est pas beau, mais pour nous, ça fait parti du paysage. Si on devait détruire tout ce qui est moche, on n'en finirait pas... »

> Article paru dans
Le Télégramme,
(12 octobre 2001)

Un intérêt relatif

Après des années d'inactivité, le site du concasseur est aujourd'hui encore à l'abandon mais semble cependant susciter l'intérêt et la curiosité de certains. D'après Grégory Thomas, responsable de la *Maison de la Baie d'Audierne*, les visiteurs viennent souvent l'interroger sur le *concasseur* , surpris par la présence de cette étrange architecture au milieu d'une *réserve naturelle protégée*. En effet, il n'existe aujourd'hui aucun panneau informatif autour du site permettant de connaître l'histoire du lieu.¹

1. Comme c'est malheureusement souvent le cas pour de nombreux bunkers du Mur de l'Atlantique

Des projets de valorisation ?

Depuis quinze ans, plusieurs *projets de valorisation*, incluant des circuits d'interprétation ont été réalisés mais n'ont jamais abouti. Les relations entre les élus locaux et le *Conservatoire du Littoral*, propriétaire du site, n'ont pas toujours été simples.

En 2001, le *Conservatoire du Littoral* présente un projet de réaménagement des sites dont il est propriétaire en *baie d'Audierne*. Celui-ci propose de détruire une partie des bâtiments en particuliers les *trémies*, les grands entonnoirs en béton servant autrefois à concasser les galets, ainsi que d'araser la *rampe* y permettant l'accès. Le but étant avant tout de sécuriser les lieux et également de tenter de mettre un terme aux rave-parties organisées régulièrement sur le site, inquiétant les riverains et les propriétaires du site.² Des *barrières* avaient d'ailleurs déjà été mises en place auparavant pour éviter que les promeneurs ne s'aventurent sous les bâtiments en ruine. Les accès à l'intérieur du *mur* et des *tunnels* ont également été condamnés pour les mêmes raisons. Une colonie de chauve-souris occuperait désormais les lieux.

2. L'organisation de raves sur le site à longterm expliquée la réticence des élus quant à la signalétique

Le *Conseil Municipal de Tréguennec* a cependant rejeté en bloc le projet, insistant sur “ *la valeur de mémoire historique des trémies* ”. Décision soutenue par certains habitants du village comme Per Pérennou, ancien ouvrier sur le site durant l'occupation qui déclare: “ *Pour moi ce site appartient au patrimoine local, plutôt que de le détruire, il serait probablement possible d'y aménager quelque chose. Bien sûr, ce n'est pas beau, mais pour nous, ça fait partie du paysage. Si on devait détruire tout ce qui est moche on en finirait pas.* ”³

3. Article paru dans *Le Télégramme*, (12 octobre 2001)

Il n'y a pourtant jamais eu de réelle volonté de “transformer” le **concasseur** et de lui donner une nouvelle fonction. Un entretien avec Grégory Thomas me fera d'ailleurs comprendre qu'aucune suite ne sera donnée par les autorités locales à mon projet de diplôme, quel qu'il soit, pour cette raison très précise.

Il semblerait cependant que les choses soient en train de changer. Récemment, une association “ **Le bruit des galets** ” ayant pour but de promouvoir des activités culturelles à **Tréguennec** et de créer du lien social a récemment été montée.³

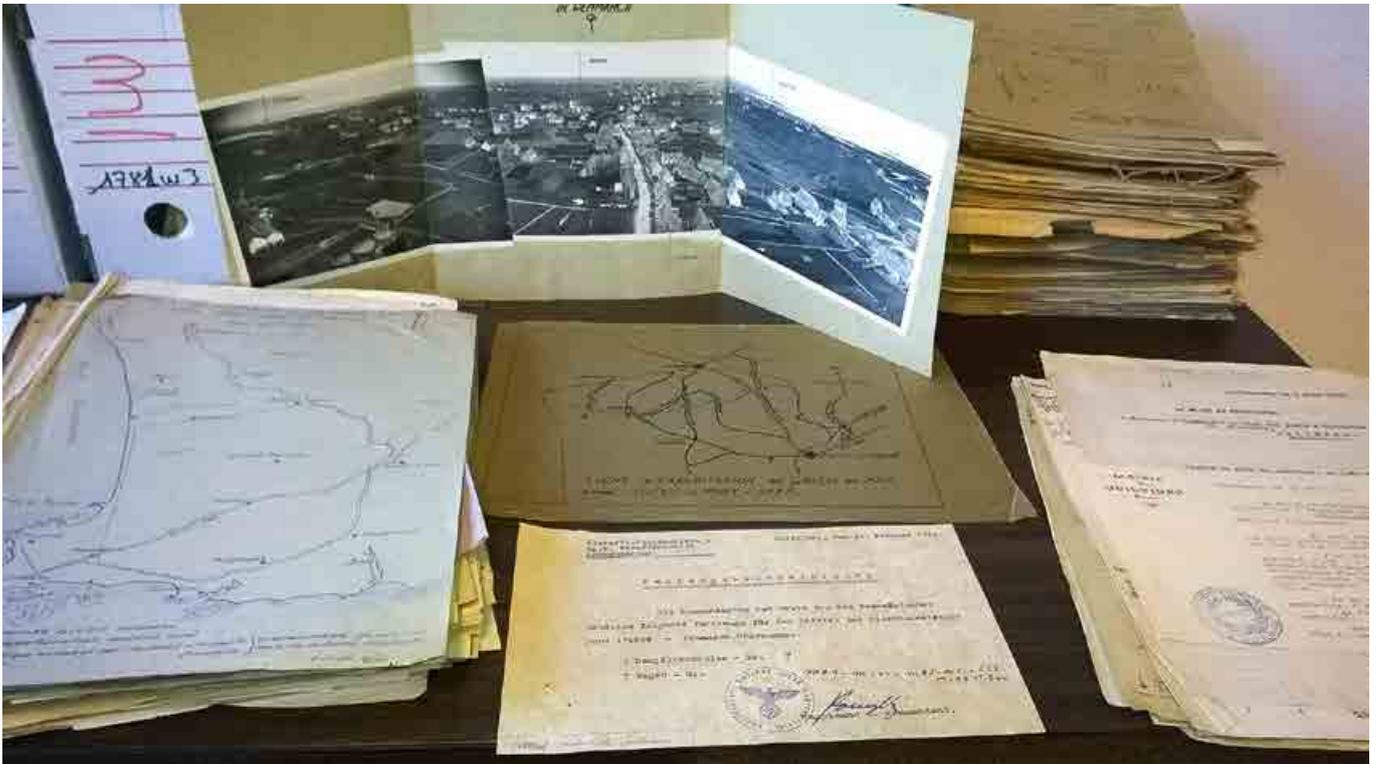
3. Celle-ci a organisé une conférence à propos du concasseur fin juin 2015, animée par les historiens Yvan Marzin et Alain le Berre ainsi que le géologue Pierre Gouletequer afin d'informer les habitants sur l'histoire de ce lieu.

Le 1er janvier 2017, la **Communauté de Communes du Pays Bigouden Sud**, gestionnaire du site, va prendre la compétence tourisme. L'occasion d'amorcer “ *un nouvel élan* ” selon Katia Gravot, vice-présidente en charge du tourisme. Comme le calvaire de Tronoën, le site est classé “ *d'intérêt communautaire* ”. Sa prise en compte entre dans la nouvelle stratégie touristique, à savoir la **valorisation du patrimoine**: “ *Il ne faut pas renier cette période-là* ”, explique l'élue. Dans un premier temps, un inventaire du bâti, en lien avec les Bâtiments de France, va être mené. Katia Gravot évoque la création “ *d'un cheminement clair* ” et “ *la pose d'une signalétique* ” sur place, un premier pas. “ *Nous n'en sommes qu'au début mais nous sommes déterminés à avancer.* ”⁴

4. Article paru dans *Le Télégramme*, (26 septembre 2016)

Une méconnaissance du site ?

Preuve du manque d'intérêt global que semblent susciter les ouvrages du **Mur de l'Atlantique** auprès des collectivités locales: obtenir quelque information ou document vis-à-vis du **concasseur** relève d'un véritable parcours du combattant. En effet au cours de mes recherches pour obtenir d'anciens plans du site, je me suis heurté à un véritable mur, personne ne semblant savoir quoi que ce soit à propos du **concasseur**, ni qui s'en occupe réellement, chaque organisme me renvoyant tour à tour vers un autre. Seront contactés dans l'ordre: la **Maison de la Baie d'Audierne**, le **Conservatoire du Littoral** pour la région Bretagne, la mairie de Tréguennec, la Communauté de Communes du Pays Bigouden Sud, l'Agence Technique Départementale du Finistère, la Direction de l'Aménagement des Eaux et du Logement et enfin la Direction Départementale des Territoires et de la Mer du Finistère, sans succès.



> Les documents des archives

Tout ceci vient probablement du fait de son héritage nazi, symbole d'une page sombre et peu glorieuse de l'histoire. Durant les années suivant la fin de la guerre, on a préféré tenter d'oublier l'occupation, la présence de l'armée allemande sur le territoire, la Collaboration etc. Parler du concasseur était un sujet tabou. Dès que l'on évoque le *Mur de l'Atlantique*, la question du "*patrimoine*" est toujours un sujet délicat.

Comme bien souvent en ce qui concerne les *bunkers* du *Mur de l'Atlantique*, il faut aller chercher l'information ailleurs, auprès des passionnés, des *bunker-archéologues* et sur Internet ou bien encore aux *archives départementales*.

Les archives

Pour comprendre l'histoire de *l'usine de concassage de galets de Tréguennec*, il faut se rendre aux *Archives Départementales* de Quimper, et fouiller parmi quatre imposants cartons rangés par ordre chronologique.

Un premier survol rapide de ces dossiers permet de mettre en évidence un constat important: aucune trace de documents allemands, aucun plan. La plupart des informations que l'on retrouve concernent principalement la construction de la voie ferrée allant à jusqu'à Pont-l'Abbé et qui allait servir à acheminer les *galets* prélevés sur le site vers d'autres régions, ou bien la période de l'après-guerre et les correspondances avec les *Pont et Chaussées*.

On a généralement tendance à fermer les yeux sur le fait que les français aient pu collaborer avec l'armée allemande. La question de la *destruction des archives* est intéressante. Se débarrasser de ces traces du passé, c'est un peu une manière *d'effacer l'histoire*. Dans le cas de *Tréguennec*, il est difficile, cependant, de savoir exactement si ce sont les français ou les allemands, qui, en quittant le site, ont détruit ces documents.



> L'ancienne carrière
communale aujourd'hui
“baignade interdite”

La carrière communale

A proximité du concasseur, on peut apercevoir aujourd'hui une sorte d'étang, il s'agit en réalité de l'ancienne **carrière communale** de Tréguennec, une petite exploitation de pierre, à l'origine.

Historique

Un premier entrepreneur, M. Le Rhun, exploitera cette **carrière** avant la seconde guerre mondiale et relancera son activité à partir de 1947, en la louant aux **Ponts et Chaussées**, et en s'engageant à extraire des quantités précises de moellons qu'ils auront fixées.¹

1. Archives départementales

À partir de 1956, " *Tromelin Carrières* " reprend l'**exploitation** de ce gisement dans le but d'en retirer un simple granulats routier. Il demande également à l'administration de racler le **cordons dunaires** proche, pour y prélever quelques m³ de petits **galets**. Ces autorisations, accordées par les services de l'état, étaient très courantes à l'époque pour du **sable** ou des petits **galets** qui servaient de matériaux de construction. Cependant, les **Ponts et Chaussées** réaliseront rapidement qu'une extraction abusive sera faite par l'exploitant bien au delà des quantités autorisées. De nombreuses mises en demeure furent envoyées, sans succès, et une procédure judiciaire engagée. Elle sera finalement interrompue par le décès accidentel de l'entrepreneur.

A partir des années soixante, la carrière sera reprise par l'entreprise Delhommeau. M. Morier, son ancien directeur rapporte: " *La société Delhommeau et Raimbault prit la suite de l'exploitation en 1962, contrariée d'abord par la présence d'un tumulus dans l'axe du filon, puis par la réduction durable de sa largeur, ce qui en obérait sensiblement la rentabilité; elle décida l'arrêt définitif de l'exploitation en 1969. Entre temps le matériau avait acquis ses lettres de noblesse, devenant de simple granulats routier, un composant chimique (le feldspath) de couleurs immaculées permettant d'abaisser de quelques dizaines de degrés la température de cuisson des porcelaines. C'est ainsi que plusieurs wagons de gravillons de Prat-Ar-Hastel furent expédiés à partir de la gare de Pont l'Abbé, à destination de Limoges, à la Société des Kaolins et Pâtes Céramiques du Limousin, filiale du groupe Denain-Anzin-Minéraux Cette dernière a repris les droits d'exploitation de la carrière auprès de la commune de Tréguennec, propriétaire, mais y a renoncé définitivement depuis. "* ² Durant toute cette période, les

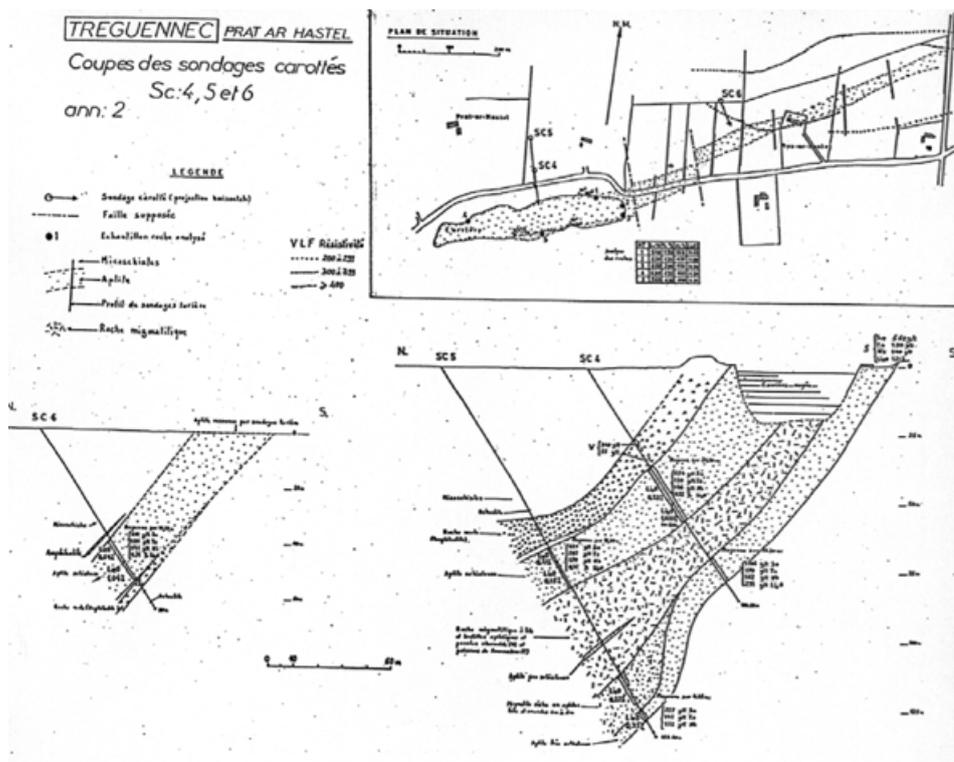
2. <http://yvan.marzin.free.fr/>



> Vue satellite de la carrière en 1943



> Vue satellite de la carrière aujourd'hui



> Coupes des sondages géologiques effectués par le BRGM en 1986

installations de l'ancienne *usine de concassage de galets* continueront d'être utilisées par l'entreprise pour le traitement du feldspath extrait.

Une demande de reprise d'*exploitation* et d'*extension* de la carrière sera faite en 1973. Un projet, sur 20 ans, prévoit alors un élargissement de 50 000 m² et une utilisation de la pierre à des fins céramiques et verrières. Des propositions d'aménagement, après cessation de l'activité, sont même suggérées, comme la création d'un bassin d'eau douce, "*piscine*", complexe touristique...

La Société pour l'Étude et la Protection de la Bretagne rejettera le dossier en évoquant la menace le *milieu naturel*: altération accélérée d'un paysage déjà fortement endommagé, gêne majeure pour la faune et la flore, à cause du bruit et de la pollution, et pour les touristes allant à la plage, risques d'endommagement de sites préhistoriques et risques d'inondations si l'on continue de creuser encore plus profondément etc.³

3. Archives départementales

Il est intéressant de noter en comparant les prises de vues à différentes époques, à quel point le *paysage* a été modifié par l'*exploitation* de la *carrière* situé au sud du chemin menant au concasseur.

Sur la vue aérienne en noir et blanc datant de 1943, on ne remarque presque pas sa présence. Par contre, sur la vue actuelle, on aperçoit une grande mare bordée de collines, l'ancienne *carrière*, aujourd'hui remplie d'eau.⁴ A noter également, le chemin menant au *concasseur* a du être nettement dévié du fait de l'expansion de la *carrière*.

4. Il est assez courant, dans le cas des carrières de pierres, qu'une fois l'exploitation terminée, on fasse en sorte de faire remonter la nappe phréatique pour transformer en mare ce qui resterait autrement un trou béant

Un potentiel minier important

Dans un rapport intitulé "*Panorama du marché mondial du lithium*", rédigé par le Bureau des Recherches Géologiques et Minières (BRGM) datant de 2011, il est fait état du fort potentiel minier du site de *Tréguennec*: "*Les minéralisations de Tréguennec présentent de grandes similitudes avec celle d'Echassières (03); Ces deux gîtes de gros volume à basse teneur constituent actuellement la quasi totalité des ressources françaises en étain, lithium, tantale et béryllium.*"

5. Y. LUZAC,

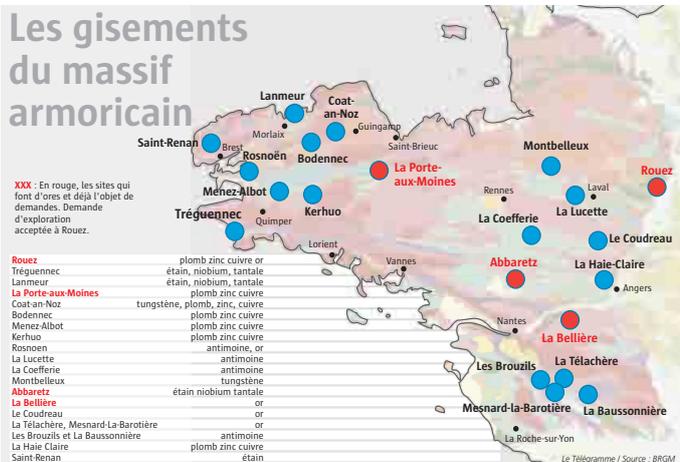
"*Les minéralisations à étain, tantale et lithium de Tréguennec (Finistère)*" (Rap; BRGM.,86DAM011OP4, 1986)

Ce rapport, basé sur une étude du BRGM faite en 1986⁵ dans le cadre de l'Inventaire Minier, évoque le filon d'aplite de *Prat-ar-C'hastel* situé à proximité du site, activement exploité autrefois pour la construction locale. Le

Bretagne. Le nouvel eldorado minier

Hervé Chambonnière @hcbamb

Alors que les cours de certains métaux s'affolent, que des pénuries ponctuelles mais potentiellement catastrophiques pour l'industrie menacent, la France repart à la conquête de ses sous-sols et encourage la prospection. L'une des régions les plus convoitées ? La Bretagne !



Repères

Six demandes pour le Massif armoricain
Six demandes de prospection (toutes de Variscan Mines) ont été formulées pour le Massif armoricain. La principale, visant l'ancien site de Rouez (Mayenne-Sarthe), où une forte présence d'or et de cuivre avait été détectée dans les années 1970, a d'ores et déjà été acceptée en juin. Variscan Mines espère y découvrir du zinc, du plomb et peut-être même du germanium, un métal stratégique. Les cinq autres demandes concernent La Porte-aux-Moines (Merléac, Côtes-d'Armor), l'ancienne mine d'or de La Bellière (Maine-et-Loire), Abbaretz (Loire-Atlantique, étain, tungstène, or, argent, niobium, tantale, molybdène) et deux autres sites qui devraient être rendus publics « dans les prochains mois ». Il s'agit de deux gisements d'un minéral stratégique, utilisé comme retardateur de feu et pour des alliages : l'antimoine. Ces sites pourraient être La Coefferie (Cosmes, en Ile-et-Vilaine), La Lucette (Mayenne), Les Brouzils (Vendée) ou, plus improbable, Rosnoën (Finistère).

Tréguennec, un site « à potentiel élevé »
Parmi les 15 gisements « à potentiel élevé » répertoriés en Bretagne, celui de Tréguennec, dans le Sud-Finistère, à l'ouest de Pont-l'Abbé. « Avec le site d'Echassières (Allier), ce gîte de gros volume constitue actuellement la quasi-totalité des ressources françaises en étain, lithium, et tantale », indique une fiche du BRGM du précédent inventaire.

Gaz de schiste : rien en Bretagne !
Faut-il exploiter, ou pas, les gaz de schiste ? La très polémique question ne se posera pas en Bretagne. « Il n'y en a pas, tranche le BRGM. Ces gaz ne se trouvent que dans les bassins ».

Va-t-on voir débarquer des chercheurs d'or en Bretagne? Des mines vont-elles rouvrir dans le Finistère, les Côtes-d'Armor et en Ile-et-Vilaine ? C'est le sérieux espoir formulé, à l'échelle de la France, par le ministre du Redressement productif. Alors qu'aucune demande de permis d'exploration minière n'avait été formulée depuis près de 30 ans, onze ont été déposées ces trois dernières années.

Des hausses de plus de 1.000 %
La Bretagne, ou plutôt le massif armoricain (qui court du Finistère à la Sarthe, et de la Manche à la Vendée), aiguise les appétits. « Avec le Massif central, c'est la région la plus demandée », confirme-t-on au ministère du Redressement productif. Créée, fin 2010, par d'anciens ingénieurs du Bureau de recherches géologiques et minières (BRGM), l'établissement public chargé de la gestion des ressources des sols et sous-sols en France, la société Variscan Mines a été pionnière pour cette reconquête. « Les sous-sols de France sont très riches mais les données les concernant datent au moins de 20 ans, explique Michel Bonnemaison, son directeur-général. Personne n'a travaillé avec des techniques modernes de recherche depuis 30 ans en France ! Les cours de certaines matières premières se sont également envolés

(NDLR, jusqu'à +1.000 % en quelques années pour certains métaux). Ce qui n'était pas intéressant et rentable, il y a 20 ans, peut l'être aujourd'hui ».

Des métaux « stratégiques »
Autre explication, stratégique celle-là : un risque de défaut d'approvisionnement pour des dizaines de métaux indispensables à nos industries et technologies de pointe. Leur production est concentrée dans les mains d'une poignée de pays (Chine essentiellement, mais aussi Brésil, États-Unis, Afrique du Sud, RDC et Chili) et leur recyclage et possibilités de substitution sont considérés comme faibles. Selon une liste établie par l'Union européenne en 2010, 14 matières premières sont ainsi jugées « particulièrement critiques » et 27 autres « de haute importance économique ». Par exemple, pas d'écrans tactiles ou d'écrans plats sans indium (un sous-produit du zinc ou du cuivre). Difficile ou trop cher de remplacer les quelques grammes de tantale indispensables à la fabrication d'un téléphone portable. C'est là que la Bretagne peut jouer une carte intéressante. Sur les 14 matières « particulièrement critiques » listées par l'Union européenne, huit seraient potentiellement disponibles dans le bassin armoricain, estime le BRGM.

Variscan Mines, le principal prospecteur en France, ne s'y est d'ailleurs pas trompé. Sur les huit demandes que la société a déposées, six visent le massif armoricain (lire ci-contre).

15 gisements « à potentiel élevé »
« Ces métaux stratégiques, souvent des sous-produits de métaux de base, permettent de rendre économiquement viables des exploitations qui ne l'étaient pas auparavant. Aujourd'hui, dans un gisement, tout est bon ! », insiste Rémi Galin, chef de bureau au ministère de l'Écologie. La Bretagne, un bon filon ? Si l'on se fie au seul inventaire des années 1980, « plus d'une centaine de substances variées ont été identifiées dans les sous-sols du massif armoricain : or, antimoine, tungstène, cuivre, plomb, zinc, tantale, étain, lithium, molybdène, niobium, titane... », relève le BRGM. Une réévaluation de cet inventaire est en cours. « Nous avons identifié 99 cibles à potentiel élevé sur tout le territoire », informe Jean-Claude Guillaumeau, directeur des gèressources du BRGM. Pour un quart d'entre elles, les résultats seront très prochainement rendus publics. Les autres le seront progressivement jusqu'en 2015. Sur ces 99 cibles, 35 sont situées sur le bassin armoricain, dont 15 en Bretagne.

Une chance sur dix de décrocher le jackpot

Des gisements prometteurs, des métaux stratégiques. Oui, mais dans quelles proportions ? Seules de nouvelles recherches pourront le déterminer. Et ce n'est pas l'État qui va les financer. Mais des sociétés privées... à capitaux étrangers. « Chaque projet coûte entre 3 et 10 millions d'euros, commente Michel Bonnemaison, directeur-général de Variscan Mines, société à capitaux australiens, singapouriens et néo-zélandais. Il faut entre trois et cinq ans, parfois plus, pour s'assurer qu'un gisement est conséquent, exploitable et rentable. Cela se produit dans un cas sur dix. Il faut alors chercher de nouveaux investisseurs car, là, il faut ajouter des zéros (100 à 500 millions d'euros) pour financer les mines. »

Jusqu'à 1.800 emplois par mine
Mais si cette chance (sur dix) survient, c'est le

jackpot. Exemple : 1,5 milliard d'euros si le gisement d'or de La Bellière (Maine-et-Loire) tient toutes ses promesses. Ou encore près de 300 millions d'euros pour le site de Merléac, dans les Côtes-d'Armor. Le jackpot, c'est aussi pour l'emploi. « Une mine, c'est 100 à 300 emplois directs et 1.000 à 1.500 indirects », assure Michel Bonnemaison.

« Aujourd'hui, on sait faire propre »
Et le risque environnemental ? Le projet de Merléac prévoit une zone de recherche, pour cinq ans renouvelables, de... 411 km³ ! Trente-quatre communes sont concernées. « C'est très étendu, reconnaît Rémi Galin, chef de bureau au ministère de l'Écologie, du Développement durable et de l'Énergie. Mais les périmètres demandés le sont toujours, de manière à pouvoir réaliser des analyses électromagnétiques aéroportées sur de

longues distances. » « Avant de procéder à ces tests à bord d'un hélicoptère ou d'un avion, pour avoir un aperçu des sous-sols jusqu'à 100 m ou 200 m de profondeur, nous effectuons des prélèvements de terre entre 20 cm et 80 cm, sans aucun impact environnemental, précise Michel Bonnemaison. Enfin, si les précédents tests ont été concluants, nous effectuons des sondages. Le diamètre des trous pratiqués est celui d'un verre. L'eau utilisée est recyclée. Il n'y a aucun dégât pour l'environnement. Et si une mine est construite (après une nouvelle autorisation), cela n'a rien à voir avec les grandes mines à la Zola ! Dans les années 1980, certains exploitants n'ont pas laissé de bons souvenirs, comme à Rouez par exemple (NDLR, pollution au cyanure). On faisait avec le souci de l'époque qui n'était pas un modèle du genre... Aujourd'hui, on sait faire propre. »

> Article extrait du *Télégramme*, 2 février 2014



> Photomontage illustrant ce que donnerait une relance d'activité minière sur le terrain

ré-échantillonnage de celui-ci a permis de reconnaître un panneau kilométrique. Celui-ci révèle que les réserves probables contenues dans les 8,5Mt de minerai sont de l'ordre de 5400 t Sn à 639 g/t (étain), 1600 t Ta à 190 g/t (tantale), 1300 t Nb à 155 g/t (nobium), 2400 t Be à 284 g/t (béryllium) et 66 000 t de LiO₂ à 0,78% (lithium) sous forme de lépidolite (80%) et d'amblygonite (20%). Le panneau contiendrait également 8 000 000 t de **feldspaths** valorisables.

Le **lithium** fait partie des métaux alcalins. C'est le plus léger des éléments solides, il est utilisé dans la verrerie et la céramique, dans l'électrolyse de l'aluminium, comme lubrifiant et en alliances Al-Li.

Le **béryllium** quant à lui, peut être utilisé sous forme de cupro-béryllium et d'oxyde pour ses propriétés de résistance aux contraintes, de conductivité thermique et électrique, de transparence aux rayonnements X et ses aptitudes à la miniaturisation de composants, dans les secteurs de l'électronique, de l'électricité, de l'aéronautique et du nucléaire.

*“ Si le gisement de lithium de Tréguennec est de faible capacité à l'échelon mondial, ce site pourrait être une opportunité régionale. Le lithium pourrait en effet être bien utile pour réaliser des stations de stockages à réserver les productions d'électricité issues des éoliennes bretonnes, ce qui pourrait participer à l'autonomie énergétique de la région. Un mixte énergétique qui reste encore à élaborer dans les détails techniques, stockage en batteries lithium, complété par l'énergie biomasse, la méthanisation de moyenne puissance, les hydroliennes, le stockage turbinage en STEP à Guerlédan, des stations de stockage à l'hydrogène solide. Un avenir prometteur si l'on met les moyens et les préventions environnementales qui sont indispensables. ”*⁶

6. Mediapart Patrig K,

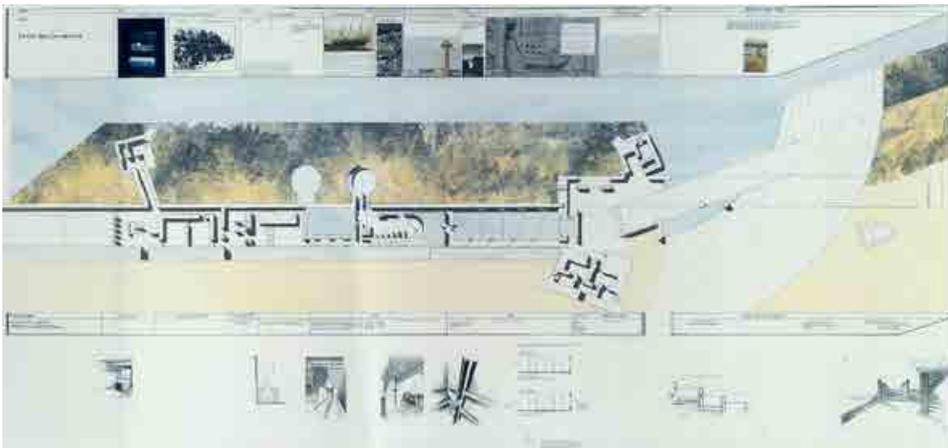
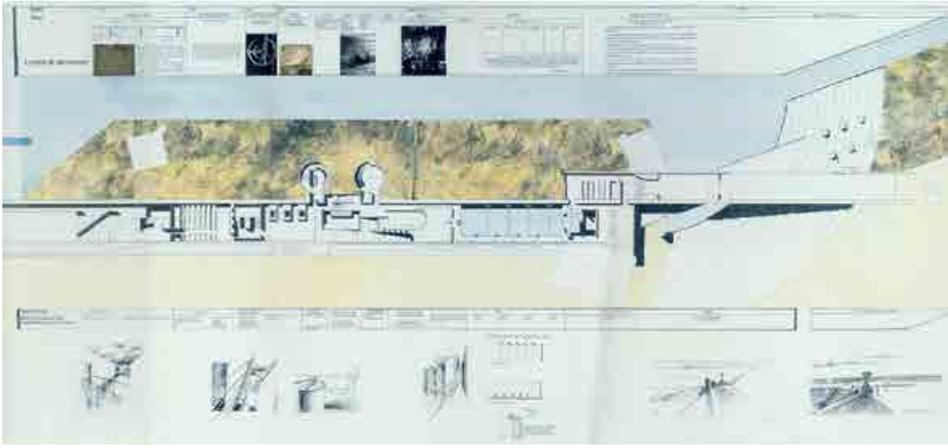
“ Lithium de Bretagne et stockage énergie ”,

(21 février 2014)

7. La majeure partie des réserves mondiales de lithium se trouvent des les “salars” andins dans la zone ABC (Argentine, Bolivie, Chili)

Il y a fort à parier que l'exploitation redémarre à **Tréguennec** dans les prochaines années, si le **Conservatoire du Littoral** est prêt à se séparer d'une partie de son terrain et à le revendre à un entrepreneur. Bolloré, grand industriel, dont l'usine située à Ergué-Gabéric dans la banlieue de Quimper, à environ 40km du site, et qui s'était efforcé de se rapprocher des boliviens,⁷ sans grand succès, ne devrait plus trop tarder à se pencher sur la rentabilité, ou non, de ce gisement breton. Produire et stocker localement de l'électricité pourrait devenir une réalité dans un futur proche en Bretagne.

La piste de **carrière** de **lithium** a été considérée en tant que projet de diplôme, pendant un temps, avant d'être finalement laissée de côté. En effet, sa construction paraît immorale et irrespectueuse dans le contexte d'un territoire à la fois **réserve naturelle** et lieu historique, **lieu de mémoire**.



> Plan RDC et R+1, projet
Véronique Stéphan



> Photo de maquette, projet
Véronique Stéphan

Des projets de transformation

Si l'*usine de concassage de galets* ne semble pas être une préoccupation majeure pour la *mairie de Tréguennec* et pour le *Conservatoire du Littoral*, elle bénéficie néanmoins d'un potentiel créatif certain capable de stimuler l'inventivité de jeunes architectes. Preuve de la *pertinence* de ce site, il existe au moins déjà (à ma connaissance) trois projets de diplôme d'architecture (deux à l'ESA et un à l'ENSA de Strasbourg) réalisés au cours de ces dix dernières années, ayant pour sujet sa *réhabilitation*. Il serait alors intéressant d'analyser ces projets, les critiquer, faire émerger leurs qualités et leurs défauts afin d'apporter une réponse différente et pertinente.

Véronique Stéphan (ENSA Strasbourg)

Véronique Stéphan, aujourd'hui architecte à Quimper, était étudiante en architecture à Strasbourg lorsqu'elle a choisi le *grand mur* abandonné de *Tréguennec* pour son projet de diplôme. Pour le réaliser, elle s'est beaucoup documentée sur la *baie d'Audierne*, son passé, ses ressources, ses particularités afin de pouvoir mieux sensibiliser le promeneur: ne pas casser ce *contraste* entre le mur et le paysage mais le mettre en valeur.

Elle imagine de nouvelles structures: construction d'un *deuxième mur*, observatoire, gradins etc. Le promeneur pourra effectuer deux *parcours*. Le premier est *historique*. Le mur sert de "*fil du temps*", des premières légendes celtes jusqu'à la dernière guerre. Il se rendra dans la salle des cartes et des instruments puis jusqu'au phare des naufrageurs où il apercevra des maquettes des bateaux disparus sous les hublots transparents. Au bout de ce mur, une balise cardinale aura fonction d'épée de Damoclès: "*Si on ne fait rien pour enrayer la progression de l'eau, la balise finira immergée. C'est un signal.*"

Le second parcours est *scientifique*, il raconte la genèse des dunes. Il est balisé par certains observatoires: un premier pour regarder la faune et la flore en ayant les yeux au ras des dunes: "*Il faut apprendre à se baisser pour observer*". Un second permet d'apprécier le vent de façon ludique (orgues naturelles, bruit...) ou scientifique avec des appareils de mesure. Dans son projet, l'architecte concrétise un état de fait en redonnant à l'étang une véritable dimension, entre le mur et le



> Plan masse, projet Elliott Bertrand et H el ene Brisard



> Vue de la dune artificielle projet Elliott Bertrand et H el ene Brisard



> Vue a rienne de nuit, projet Elliott Bertrand et H el ene Brisard

cordon de dunes. Le degré de salinité de ce bassin pourrait varier en fonction de l'usage qu'on en ferait, ceci en réaménageant le réseau de canaux.

L'approche proposée ici est intéressante car elle insiste à la fois sur le côté **historique** du site et son côté **naturel**. Le visiteur est amené à se questionner sur le passage du temps, apprendre l'histoire du lieu et mieux apprécier l'environnement de la **baie d'Audierne** en le regardant sous différents angles, en jouant sur les sens, en utilisant le son, le vent, la lumière etc.

On peut cependant reprocher au projet son côté trop **monumental**, qui agrandit les dimensions du mur et accentue encore plus le contraste entre le bâti et le paysage, lui donnant un aspect d'objet étranger au site. Les silos, encore présents sur le site, et l'ancienne carrière communale ne sont, eux, pas traités.

Elliott Bertrand et Hélène Brisard (ESA)

Intitulé Métamorphose, ce projet réalisé en 2011, choisit de considérer **le concasseur** comme un simple élément, comme une simple masse, faisant partie intégrante du paysage, en ignorant volontairement sa valeur **patrimoniale**. On pose ici la question de la **reconversion**, et de la **métamorphose** d'un espace.

Rencontre entre **eau, végétation et architecture**, le projet propose la création d'une **lagune**, d'un grand **jardin**, et d'une **dune artificielle** sur le toit de laquelle on peut marcher, et qui comprend un vaste **espace public** avec cinéma, bar, brasserie, librairie, salon, boutique. Sont également inclus: un **parcours historique** dans les silos avec des espaces d'expositions, une quinzaine de **logements** (T1, T2 et T3) en forme de boîtes fixés sur le mur, et un **restaurant panoramique** posé au sommet du mur casemate. Enfin le projet inclut aussi un **pôle de recherche sur le vent, la nature et l'environnement** composé de différentes tours:

- une tour **serre** avec différents types de végétation selon les étages
- une tour **soufflerie, showroom, station météo**
- une tour des **conférences**
- une tour de **recherche** sur les **sports de glisse** avec des espaces de conception de prototypes et des laboratoires



> Plan de RDC du projet

- une tour de *recherche* sur *l'écosystème* avec un espace d'expérimentation, des laboratoires, et des salles de réunions

Si le parti pris de ce projet est audacieux, il est cependant hautement critiquable puisqu'il s'affranchit d'emblée d'une contrainte importante, celle de *l'histoire* qui à mon sens est pourtant primordiale.

La création d'un *pôle de recherche* semble faire sens dans cet *environnement naturel* et le projet est extrêmement riche d'un point de vue programmatique. Mais il est cependant difficile d'imaginer comment vont réellement pouvoir s'articuler ces différents programmes entre eux, tant ils sont différents et, certains, peu judicieux. De plus, le type d'architecture proposé ne s'intègre pas dans le paysage de manière harmonieuse et semble plutôt dénaturer le site que le valoriser.

Quel futur pour Tréguennec ?

Initialement portée sur la *réhabilitation* des *bunkers* du *Mur de l'Atlantique* le long du littoral français, et les nombreuses problématiques d'ordre *architectural* et *patrimonial* qu'ils posent, cette recherche a longuement évolué pour finalement s'interroger sur la question de la *temporalité* dans l'architecture, les *bunkers* servant alors plutôt d'étude de cas.

Il y a sur le site de *l'usine de concassage de Tréguennec* une riche histoire de *transformation du paysage* par l'intervention humaine au cours du temps: tentative d'assèchement des paluds par le biais de canaux pour les transformer en terrains agricoles avant la guerre, extraction massive de galets effectuée par les allemands, exploitation de la carrière communale ou potentielle future extraction de lithium. Toutes ces interventions ont profondément *modifié* et *marqué le territoire* et ont ainsi contribué à lui donner son aspect actuel.

Certaines *traces* sont encore visibles, d'autres tendent à s'effacer, d'autres ont déjà disparu mais toutes ont marqué l'histoire d'une manière ou d'une autre. Nous sommes donc amenés à nous interroger: comment *un même site* peut-il avoir *plusieurs vies* ? Comment rendre compte de son histoire, de ses différents usages au cours du temps, de la manière dont il a évolué, de la manière dont l'homme a sculpté le territoire ? Tout ceci reviendrait donc à faire une "*archéologie du paysage* " en quelque sorte.

Dans cas, le projet consisterait alors, par le biais d'*interventions architecturales ponctuelles* à *rendre compte* de *l'histoire du site* et de son *évolution* à ses visiteurs. Il ne s'agirait alors pas de modifier son usage actuel, mais plutôt d'*enrichir l'expérience* du visiteur déambulant sur ce territoire en jouant sur les points de vues, les sensations, la matière, en *exhumant d'anciens tracés*. Chacun serait libre d'effectuer son *propre parcours* comme il l'entendrait, en découvrant au fur et à mesure les différentes interventions disséminées sur ce territoire: une manière de *révéler le potentiel* de ce site tout en respectant *l'histoire et la nature*.

Tout ceci nous amène finalement à nous questionner sur la manière dont les visiteurs sont invités, attirés sur le site, poussés à le découvrir. Comment peuvent-ils s'interroger sur sa nature, sur son *héritage architectural* et finalement sur ce qu'est l'architecture ? Quel rôle joue-t-elle réellement et pourra-t-elle jouer ici ?

Bibliographie

Ouvrages

Jean-Louis COHEN, “ *Architecture en uniforme: projeter et construire pour la Seconde Guerre mondiale* ”,
(Editions Harzan, 2011)

Dans cet ouvrage très dense et riche en informations, Jean-Louis Cohen traite de l'histoire architecturale de la guerre, en particulier durant le second conflit mondial. Il évoque le rôle des villes dans la guerre aérienne, les nouveaux types d'usines, de logements ouvriers, les mégaprojets, la préfabrication, la question du camouflage, l'architecture défensive, les bunkers, le rôle des architectes etc. Enfin, il conclut sur l'architecture de la reconstruction, de l'après guerre, de la nécessité de bâtiments destinés à la mémoire, à l'oubli.

Rémy DESQUESNES,

“ *1940-1944 L'histoire secrète du Mur de l'Atlantique, de l'organisation Todt au débarquement en Normandie* ”

(Editions des Falaises, 2003)

Divers Auteurs, “ *The Atlantikwall as military archaeological landscape* ”

(Lettera Ventidue, 2011)

Recueil d'articles par différents auteurs (professeurs, architectes, photographe) sur le Mur d'Atlantique. Les approches sont variées: analyses historiques, patrimoniales, idéologiques, influence sur l'architecture moderne etc. Les questions de la mémoire, du tourisme de guerre, de la moralité sont également posés et des exemples concrets ainsi que des projets de réhabilitation sont donnés. Il contient également des cartes, des plans de bunkers, des documents d'époque et des photographies permettant d'appuyer le discours.

J.E & H.W KAUFMANN, “ *Fortress Third Reich: German fortifications and defense systems in World War II* ”,

(Da Capo Press, 2003)

Analyse chronologique très détaillée et riche en documents graphiques des différents systèmes défensifs imaginés par allemands durant la guerre de la ligne Siegfried au Mur de l'Atlantique.

Gyler MYDYTI & Elian STEFA, “ *Concrete Mushrooms* ”, (Dpr Barcelona, 2012)

Ce livre traite de la question des bunkers en Albanie. De 1972 à 1983, par peur d'une attaque nucléaire, le dirigeant du pays, Hoxha, en a fait construire plus de 750 000, dont la plupart subsistent encore aujourd'hui sur tout le territoire. Les deux auteurs livrent ici une analyse historique détaillée, un état des lieux de la situation actuelle et proposent des solutions de reconversion de ces constructions en utilisant des méthodes simples et efficaces (café, bed & breakfast, gift-shop, toilettes publiques, kiosque etc).

Christelle NEVEUX, “ *Le Mur de l'Atlantique: Vers une valorisation patrimoniale ?* ”,

(L'Harmattan collection “ *Patrimoine et Sociétés* ”, 2003)

Analyse du Mur de l'Atlantique à travers le spectre du patrimoine militaire et de la mémoire collective, ce livre tient à la fois de l'étude historique, archéologique et artistique et nous questionne sur la place de ces édifices dans notre société, leur conservation et leur éventuelle reconversion.

Rudi ROLF, “ *Typologie du Mur de l'Atlantique* ”, (Prak Publishing, 1998)

A la manière du “ Typenheft ” établi par l'organisation Todt, ce livre reprend près de 395 dessins de bunkers standards permanents (Ständig) et semi-permanents (VF) avec description de fonction, données techniques et le nombre d'exemplaires construits.

Paul VIRILIO, “ *Bunker Archéologie* ”, (Centre Georges Pompidou, 1975)

Virilio raconte, de manière poétique et sensible, grâce au texte et à la photo, sa fascination, sa peur des bunkers. A la manière d'un reporter, il parcourt les côtes françaises à la recherche de ces édifices chargés d'histoire, de culture, de ces archétypes architecturaux devenus symboles de l'occupation allemande. Il nous livre, ici, une réflexion très personnelle sur le rôle de ces constructions en tant qu'instrument de guerre et sur leur qualité architecturale et plastique.

Livres Photographiques

Léo FABRIZIO, “ *Bunkers* ”, (Infolio, 2004)

Jean-Claude GAUTRAND, “ *Forteresses du désiroire* ”, (Les presses de la connaissance, 1977)

Guido GUDI, “ *Bunker* ”, (Mondadori Electa, 2006)

Articles

Éléonore BOHN, “*L’usine à galets des nazis*”, paru dans “*Le Télégramme*”, (23 Février 2014), p. 20

P-R GIOT, “*La dune ancienne de la baie d’Audierne*”, paru dans “*Norois*” n°179, (1998), p. 487-489

Alain LE BERRE, “*Un site fortifié unique en Finistère à Tréguennec*”, paru dans “*39-45 Magazine*” n° 258, (Juillet- Août 2008), p. 62-72

Harry LIPPMANN, “*Das Keeswerk bei Saint Vio /Bretagne*”, paru dans “*IBA*” n°14, (1990), p. 26-37

Y. MARZIN & G.TOMEZZOLI, “*The Ero-Vili and the Atlantic Wall*”, paru dans “*Advances in Anthropology*” n°5, (2015), p. 183-204

P VERGEREAU, article paru dans “*Le Télégramme*”, (08 Septembre 2014)

Films

Ken ANNAKIN & Andrew MARTON & Bernhard WICKI, “*The Longest Day*” (1962)

Marcel CAMUS, “*Le Mur de l’Atlantique*”, (1970)

Marc CARO & Jean-Pierre JEUNET, “*Le Bunker de la dernière rafale*”, (1981)

Kujtim ÇASHKU, “*Kolonel Bunker*”, (1996)

Documentaires

Jean-Pierre LE BIHAN, “*Béton Désarmé*”, (1994)

Michel QUINEJURE, “*Sur la route des blockhaus*”, (2015)

Sites Internet

<http://www.bunkersite.com>

Site référençant les emplacements des bunkers du Mur de l’Atlantique ainsi que des autres fortifications du Troisième Reich (Südwall, Westwall etc.)

<https://placesjournal.org/article/soundscapes-atlantikwall>

Etude sonore sur les bunkers du Mur de l’Atlantique

<http://www.mont-canisy.org>

Site Internet de l’association les amis du Mont Canisy

<http://yvan.marzin.free.fr/>

Site sur le concasseur de galets de Tréguennec

